

Bibliothèque numérique

medic@

Le progrès médical

1933, supplément illustré. - Paris, 1933.
Cote : 90170

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (*Mensuel*)

ADMINISTRATION

AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Écoles - PARIS

Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION

Docteur MAURICE GENTY

Histoire de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de CLUJ (KOLOZSVAR)

Maintenant qu'avec le recul des années les passions se sont un peu calmées, nous désirons, en toute indépendance, tracer à grands traits l'histoire de la Faculté de Médecine de Cluj depuis son origine, c'est-à-dire aussi bien sous le régime austro-hongrois que sous le régime roumain.

1^o Faculté Austro-Hongroise de Kolozsvár⁽¹⁾

En 1581, les Jésuites fondèrent à Kolozsvár, sous le titre bien prétentieux d'*Université*, un établissement d'enseignement en réalité assez primitif ; cette Université fonctionna jusqu'en 1773. Elle fut alors réorganisée, avec des prêtres séculiers comme professeurs. On y étudiait surtout la Philosophie et le Droit. Mais, en 1775, MARIE-THÉRÈSE y crée une chaire médicale pour l'étude de l'Anatomie, de la Chirurgie et de l'Obstétrique ; ce fut le premier rudiment de la Faculté de Médecine actuelle. Le professeur recevait un traitement de 400 florins.

(1) Cette première partie a été écrite exclusivement d'après des documents hongrois, en particulier avec la brochure du professeur Maizner (1890), avec l'ouvrage offert aux membres du Congrès de Médecine de Budapest (1909) et avec les annuaires de l'Université de Kolozsvár.

Plus tard JOSEPH II transforme l'Université en un simple *Lycée royal académique* ; cependant à la chaire médicale s'adjointent bientôt des chaires de Médecine vétérinaire (1787), de Physiologie, de Pathologie et Chimie (1790) et enfin d'Ophtalmologie (1792). Il existe donc maintenant un véritable enseignement médical, qui va s'appeler tour à tour *Faculté de Médecine* (1794), *Faculté de Chirurgie* (1815) et enfin *Institut médico-chirurgical*, nom qui va persister jusqu'en 1878.

Cet Institut est sous l'influence allemande et magyare. Le premier professeur d'Ophtalmologie en fut cependant un Roumain, Jean MOLNAR-PIUARIU, dit DE MULLERSHEIM (1741-1815). Fils d'un pope de Sibiu, il fut le premier Roumain ayant conquis le titre de Docteur en médecine et il acquit comme oculiste une telle renommée dans la monarchie des Habsbourg que, malgré son origine, il fut annobli, devint professeur et osa même revendiquer les droits de son peuple. De 1775 à 1815, il fut sans conteste une des personnalités les plus marquantes de la médecine transylvaine.

En 1808, le *Protomedicus transylvaniensis*, simple fonctionnaire gou-



A droite, bâtiment qui abrita tour à tour le Lycée royal et l'Institut médico-chirurgical. C'est actuellement le lycée des Piaristes ; il se trouve devant l'Université.

vernental, est nommé Directeur de l'Ecole : il préside les examens, examine au même titre que les professeurs et signe les diplômes ; deux maîtres chirurgiens de la ville ont également le droit d'examiner. Toutefois le diplôme ne permet d'exercer la Chirurgie qu'en Transylvanie.

Dès l'année 1814 les cours durent deux ans ; en voici la répartition.

Première année. — Premier semestre : Anatomie. Deuxième semestre : Obstétrique et Médecine légale ; Physiologie.

Deuxième année. — Premier semestre : Pathologie et Pharmacologie ; Médecine vétérinaire. — Deuxième semestre : Ophtalmologie ; Médecine vétérinaire.

L'année 1831 est marquée par la fondation de la première Clinique chirurgicale, qui est installée dans l'Hôpital Carolina.

En 1834, les cours deviennent triennaux avec le programme suivant :

Première année. — Premier semestre : Anatomie. — Deuxième semestre : Physiologie et Chirurgie.

Deuxième année. — Premier semestre : Pathologie, Pharmacologie, Médecine opératoire, Médecine légale, Médecine vétérinaire. — Deuxième semestre : Obstétrique, Ophtalmologie, Médecine vétérinaire.

Troisième année. — Pathologie et Pharmacologie spéciale ; Cliniques.

Le nombre des étudiants est de 15 à 20 par années, presque tous Hongrois ou Saxons ; 5 % à peine ont des noms qui paraissent roumains. L'Ecole ne peut encore décerner que le titre de *Chirurgien civil pour la Transylvanie*. Une dizaine de chirurgiens sont ainsi nommés chaque année. En 1837, un concours est institué pour la nomination des professeurs aux nouvelles chaires qui viennent d'être créées : Chirurgie et Médecine

opératoire ; Anatomie et Obstétrique ; Physique, Botanique et Chimie. Dès lors, l'*Institut médico-chirurgical* de Kolozsvar devient plus important que l'Ecole de Pest.

A partir de 1842 le programme des cours est encore modifié :

Première année. — Premier semestre : Anatomie, Physiologie, Chimie. — Deuxième semestre : Physiologie, Physique, Chimie, Botanique.

Deuxième année. — Premier semestre : Pathologie générale, Médecine vétérinaire. — Deuxième semestre : Pharmacologie, Obstétrique, Médecine vétérinaire.

Troisième année. — Les deux semestres : Pathologie et Thérapeutique spéciales pour la Médecine et la Chirurgie ; Cliniques.

Après la révolution de 1849, le *Lycée royal* est dissout : la *Faculté de Philosophie* est transformée en un simple gymnase ; la

Faculté de Droit est transportée à Sibiu, devenue capitale de la Transylvanie autrichienne. Seul l'*Institut médico-chirurgical* subsiste. Mais le *Protomedicus* de Transylvanie ayant été supprimé, le Directeur de l'Ecole est choisi dorénavant parmi les professeurs. En même temps le programme des cours est imprimé non seulement en hongrois, mais aussi en allemand. En 1850, le nombre des élèves n'est encore que de 25 en première année, de 24 en deuxième année et de 8 en troisième année. En 1851, est fondée la première Clinique obstétricale. Dès cette époque le traitement des professeurs est porté à 900 florins, et une dotation annuelle de 100 florins est faite à la Bibliothèque.

Enfin en 1852 la langue allemande est introduite comme langue officielle et dès le 2 mai 1853 a lieu la première leçon en allemand ; en 1857 tous les cours



A gauche, bâtiments des anciennes cliniques ; en face, église catholique des Franciscains.



se font en allemand. Cette période marque la séparation de l'Anatomie et de l'Obstétrique et la fondation du Jardin botanique et de la Clinique ophtalmologique.

En 1860 l'absolutisme autrichien disparaît et commence une ère constitutionnelle, qui permet aux Hongrois de protester et de faire cesser la germanisation. Ce n'est cependant qu'en 1868 que l'*Institut médico-chirurgical* recommencera à fonctionner en langue hongroise. La dotation de la Bibliothèque est portée à 315 florins et les Instituts reçoivent diverses sommes pour l'augmentation des instruments et des collections.

En 1867, l'Empereur d'Autriche s'étant réconcilié avec la nation hongroise et ayant été couronné roi de Hongrie, commence la grande période du Dualisme, et la Transylvanie retombe sous la dépendance de la Hongrie. Dès lors les professeurs des Instituts d'enseignement supérieur de Kolozsvar projettent de fonder une Université.

En 1871 on réforme l'enseignement de la médecine : les étudiants doivent avoir 16 ans révolus et avoir suivi 6 classes de lycée ; la durée des études est portée à quatre années et le titre de *Maître chirurgien* permet dorénavant d'exercer dans tout le pays. En même temps le traitement des professeurs est porté à 1670 florins.

Le 29 mai 1872, l'*Université* de Kolozsvar est enfin fondée par décret royal et on commence aussitôt les travaux de construction de l'*Université* et des Cliniques. Dorénavant les professeurs seront toujours nommés au concours et l'*Institut médico-chirurgical* prend le titre de *Faculté de Médecine*. Par décret du 29 septembre, les huit professeurs de l'ancien Institut sont maintenus dans la nouvelle Faculté, à savoir :

1^o Anatomie descriptive et topographique; 2^o Physiologie et Histologie; 3^o Anatomie pathologique; 4^o Médecine et Police vétérinaire; 5^o Pathologie interne; 6^o Chirurgie; 7^o Ophtalmologie; 8^o Obstétrique. Mais bientôt de nouvelles créations sont faites, qui portent à douze le nombre des chaires, à savoir : 9^o Pathologie générale et Pharmacologie; 10^o Médecine d'Etat (Médecine légale et Hygiène); 11^o Chimie physiologique et pathologique; 12^o Maladies cutanées et vénériennes.



Université

Les bâtiments de l'ancien Institut étant devenus insuffisants, la Faculté est installée dans une partie des bâtiments de l'ancien Commissariat royal de Transylvanie. Malheureusement ces bâtiments, jadis couvent des Jésuites, avaient des murs d'un mètre d'épaisseur, de petites fenêtres, et étaient divisés en cellules, le tout ne convenant guère à des Instituts ayant besoin de

place et de lumière. La Faculté manquait aussi d'argent ; elle végéta de la sorte jusqu'en 1882. Entre temps la chaire de Médecine vétérinaire fut supprimée en 1880 ; par contre, en 1883, la chaire de Médecine d'Etat est dédoublée en chaires de Médecine légale et d'Hygiène. En 1884, on construit le pavillon anatomique, qui reçoit les Instituts d'Anatomie, d'Anatomie pathologique et de Médecine légale et en 1886 ont construit également un autre pavillon pour les Instituts de Physiologie et d'Hygiène. A la même époque on construit l'*Université*. Les Cliniques attendront jusqu'en 1897. En 1889 on crée une chaire des Maladies nerveuses et mentales et l'année suivante on dédouble la chaire de Pathologie générale et Pharmacologie. Enfin en 1892, la chaire de Chimie est rattachée à la Physiologie, tandis que l'enseignement de l'Histologie et de l'Embryologie est confiée au professeur de Zoo-

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2 c³ — AMPOULES B 5 c³

Silicyl

*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMÉS — AMPOULES 5 c³ intrav.

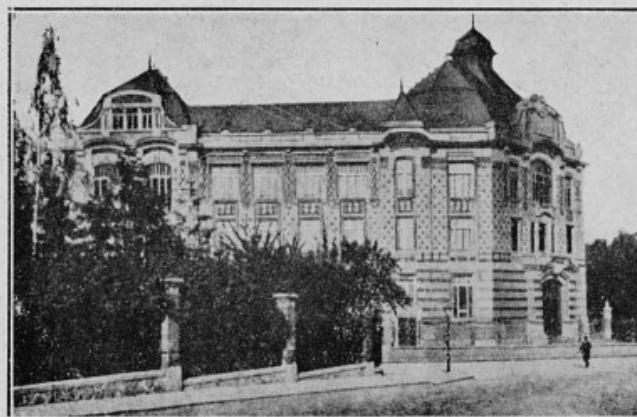
logie de la Faculté des Sciences. Quant à la Pédiatrie, elle est confiée à un privat-doçent et constitue une matière facultative. Les étudiants suivent également à la Faculté des Sciences les cours de Minéralogie et Géologie, de Botanique, de Physique, de Chimie et de Zoologie.

En 1872, les Cliniques avaient été installées dans le vieil hôpital Caroline, qui ne répondait plus aux exigences de la science et de l'hygiène; aussi en 1897 en décide-t-on la reconstruction. Le long de la strada Mico, au même niveau que le pavillon de Physiologie, on construisit la Clinique chirurgicale, le pavillon de la Direction, la Clinique médicale et la Clinique obstétricale et gynécologique. Après quoi dans le prolongement du pavillon d'Anatomie, on construisit la Clinique des maladies cutanées et syphilitiques, la Clinique ophthalmologique, l'économat avec les cuisines, enfin la chapelle mortuaire. Ces différents bâtiments furent terminés en 1900. De 1901 à 1903 on construisit encore sur le haut de la colline où se dresse l'hôpital : les huit pavillons de la Clinique des maladies nerveuses et mentales. Plus tard on établit également une terrasse intermédiaire avec des pavillons pour les maladies épidémiques, pour les tuberculeux et pour les religieuses garde-malades. L'Hôpital des Cliniques constitue donc un très beau spécimen d'hôpital par pavillons séparés.

La Faculté hongroise de médecine ayant maintenant un personnel nombreux et des locaux spacieux, va pouvoir se développer rapidement. Elle va fonctionner d'après le système allemand. Le baccalauréat est nécessaire pour y entrer et cinq années d'études sont imposées aux étudiants, après quoi ils doivent pratiquer durant un an avant de recevoir le titre de Docteur.

En même temps les études de Pharmacie sont organisées : les étudiants ayant suivi huit classes de lycée ne font que deux ans d'études pharmaceutiques ; ceux qui n'ont suivi que six classes en font trois. Aux uns comme aux autres on impose deux ans de stage dans une pharmacie. Le diplôme terminal confère le titre de *Maître en Pharmacie*. Toutefois les étudiants ayant le baccalauréat, peuvent présenter une thèse et acquérir le titre de *Docteur en pharmacie*.

La Faculté de Médecine de Kolozsvar, sous le régime hongrois, fut en somme une bonne Faculté, qui fournit à la Transylvanie des médecins bien préparés pour la pratique médicale en province. Malheureusement il y avait alors en Hongrie, comme aujourd'hui en France, une centralisation féroce et la grande Faculté provinciale fut toujours traitée par Budapest en parente pauvre. Il en résulte que, malgré ses 20 profes-



Bibliothèque Universitaire

seurs et ses organisations grandioses, son activité scientifique ne fut pas ce qu'elle aurait dû être. Le plus célèbre de ses professeurs fut APATHY, également connu par son originalité, son nationalisme exacerbé et son orgueil incommensurable, dont le colossal Institut de Zoologie et d'Histologie de Cluj restera le témoin. Cet Institut fut inauguré en 1908, en même temps que la Bibliothèque.

En 1910-1911, on inaugure le foyer des étudiants (*Mensa academica*), et l'Empereur d'Allemagne GUILLAUME II est proclamé Docteur *Honoris causâ* de l'Université.

En 1912-1913, on inaugure la Pharmacie des Cliniques, ainsi que les Cliniques de Stomatologie et d'Oto-rhino-laryngologie. En même temps on commence la construction de l'Institut Pasteur.

Alors débute la guerre balcanique : une mobili-

Librairie GARNIER FRÈRES, 6, Rue des Saints-Pères — PARIS (VII^e)

LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX

ÉDITION DOCUMENTAIRE ÉTABLIE PAR GEORGES HONGRÉDIEN

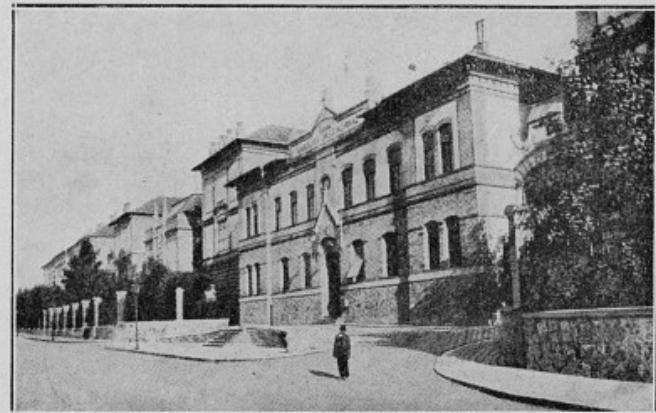
Cette édition sera complète en 8 volumes qui paraîtront régulièrement à raison de 3 par an. — Les trois premiers volumes sont parus

Chaque volume in-16 (19x12) de plus de 300 pages, broché . . 12 francs

sation partielle des étudiants est ordonnée. En 1914, les Cliniques sont mises à la disposition du Service de Santé et les 540 étudiants en médecine et en pharmacie sont mobilisés. La plupart des professeurs sont mobilisés sur place. Les étudiantes en médecine sont infirmières volontaires. En 1917-1918, des facilités sont accordées aux étudiants en médecine pour terminer leurs études, mais, en décembre 1918, la ville de Kolozsvar est occupée par les armées roumaines qui, en août 1919, occupent également Budapest pour mettre fin à la dictature communiste de Bela Kun. L'année scolaire 1918-1919 ne sera guère marquée que par le retour des étudiants du front et par le départ des professeurs.

2^e La Faculté Roumaine de Cluj

Dès qu'elle fut en possession des Roumains, la ville de Kolozsvar reprit son ancien nom roumain de CLUJ, qui a d'ailleurs la même signification (de *clusum*, fermé). Le *Conseil dirigeant de Transylvanie*, institué par le peuple à Alba-Julia, le 2 décembre 1918, se proposait de ne pas troubler le fonctionnement de l'Université François-Joseph, encore occupée par les professeurs hongrois. En conséquence, le 12 mai 1919, M. Onisifor GHIBU, Secrétaire général pour l'Instruction publique, se présentait à l'Université de Cluj en demandant au Recteur et au corps professoral de reconnaître la juridiction roumaine, en échange de quoi ils pourraient conserver leurs laboratoires et leurs chaires; des Roumains ne seraient nommés qu'aux chaires vacantes. Les professeurs ayant refusé le serment d'obéissance aux autorités roumaines, l'Université fut fermée et les professeurs se retirèrent en Hongrie, où ils reconstituèrent une nouvelle Université à Szegedin.



Un coin de la Strada Mico; de gauche à droite : Institut de physiologie et de radiologie; clinique chirurgicale; entrée et direction de l'Hôpital des cliniques.

Quatre mois plus tard, l'Université roumaine de Cluj ouvrait ses portes. Le Conseil dirigeant de Transylvanie en avait confié l'organisation à un Commissaire général, qui fut M. Sextil PUSCARIU, auparavant professeur à l'Université de Cernauti. Celui-ci constitua immédiatement une Commission de professeurs des Universités de l'Ancien Royaume, qui travailla durant tout l'été, et le 1^{er} novembre 1919 l'*Université roumaine de Cluj* était créée, avec un total de 69 professeurs pour 1.880 étudiants. La *Faculté de Médecine*, à elle seule, figurait dans ce nombre avec 21 professeurs pour 721 étudiants, chiffre que la Faculté hongroise n'avait jamais atteint.

La commission s'était adressée tout d'abord aux Universités de Jassy et de Bucarest. Elle put ainsi obtenir le concours de quelques professeurs titulaires, mais surtout d'agré-

gés et de maîtres de conférences. Elle fit appel également à des savants roumains établis à l'étranger et enfin à des professeurs français. Ces derniers furent recrutés par une Commission universitaire composée des professeurs CANTACUZÈNE, LEVADITI, POMPEI et RACOVITZA. Le Dr GUIART, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, fut choisi pour occuper la chaire d'Histoire de la Médecine. Le Dr THOMAS, collaborateur du professeur Bertrand à l'Institut Pasteur de Paris, fut également choisi pour la chaire de Chimie biologique. Enfin le Dr JEANNEL, maître de Conférences à la Faculté des Sciences de Toulouse, fut chargé d'un enseignement de Biologie générale aux médecins, tout en devenant sous-directeur de l'Institut de Spéologie, rattaché à la Faculté des Sciences. Tous ces enseignements étaient nouveaux.

Dès l'année 1920, le personnel enseignant de la Faculté de Médecine était au complet. De plus, la

AGOCHOLINE du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

chaire de Pathologie générale et Pharmacologie avait été dédoublée, ainsi que celle de Neurologie et Psychiatrie, et une chaire nouvelle était créée pour la Radiologie. La Faculté de Médecine de Cluj prenait ainsi une importance qu'elle n'avait jamais connue sous le régime hongrois.

Durant la première année, le règlement hongrois ne subit pas de modification aussi bien en médecine qu'en pharmacie. Mais, dès l'année 1921, s'établit un régime de transition, destiné à faciliter le passage du système allemand au système français. La médecine continue à se faire en cinq ans, mais la pharmacie se fait dorénavant en trois ans, après un stage d'un an. En même temps le baccalauréat est exigé, aussi bien pour les pharmaciens que pour les médecins.

En 1922-1923, une nouvelle chaire est créée : celle d'Histologie et d'Embryologie. En même temps, pour compléter l'enseignement de la Pharmacie, différents professeurs de la Faculté des Sciences sont chargés d'enseigner la Botanique générale, la Botanique pharmaceutique, la Chimie analytique, la Zoologie et la Parasitologie, l'Analyse toxicologique et biologique. Enfin, des cours facultatifs sont institués pour la Sociologie, la Psychologie expérimentale et l'Education physique.

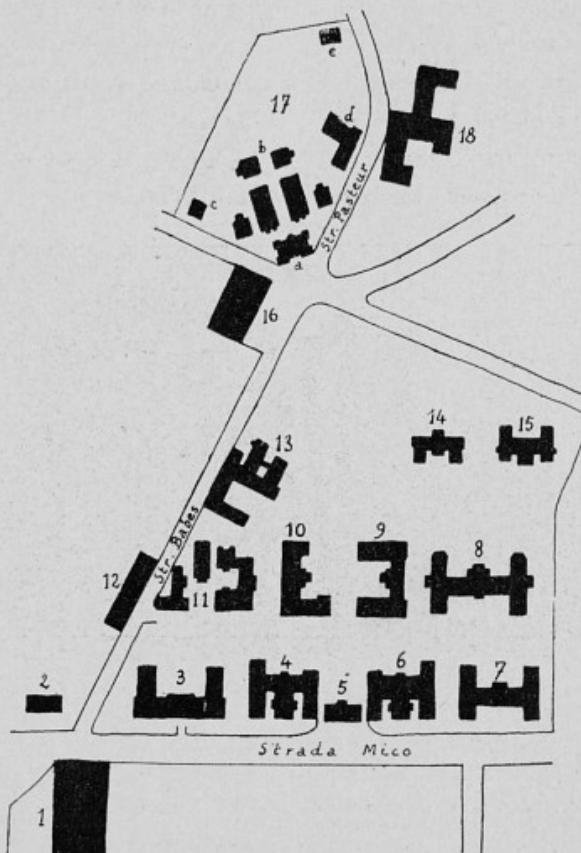
En 1925 un nouveau règlement entre en vigueur, qui porte à six ans la durée des études de médecine, et la

Faculté prend le titre de *Faculté de Médecine et de Pharmacie*. Le stage hospitalier est obligatoire à partir de la seconde année, et une grande extension est donnée aux travaux pratiques ;

chaque examen est dédoublé en une épreuve pratique et une épreuve théorique. Les cinq examens de doctorat sont complétés par une thèse inaugurale. Toutefois, le jeune docteur n'obtient le droit de libre pratique qu'après un stage de 2 mois dans la clinique d'accouchement, de 2 mois au laboratoire d'Hygiène, et de 4 mois en qualité de médecin de campagne ou de médecin des épidémies.

Ajoutons que durant cette période l'Institut d'Anatomie s'est considérablement agrandi et a acquis une grande salle de dissection ; l'Institut d'Anatomie pathologique a été complètement rénové, les Cliniques ont pris un grand développement et se sont enrichis de laboratoires. Enfin de nouveaux Instituts ont pris naissance : Institut de Bactériologie, de Chimie biologique, d'Histoire de la Médecine, d'Hygiène et de Radiologie, ainsi qu'un Institut antirabique.

L'Institut de Radiologie a pris la place de l'Institut d'Hygiène à côté de l'Institut de Physiologie. L'Institut d'Histoire de la Médecine s'est installé dans le bâtiment de l'Université. Les Instituts de Bactériologie, de Chimie biologique, de Pathologie générale, d'Histologie, d'Hygiène se sont organisés dans l'immense



Le quartier des Cliniques dont les pavillons sont étagés sur le flanc d'une colline dominée par l'Institut Pasteur.

1) Bibliothèque universitaire; 2) Clinique stomatologique; 3) Institut de physiologie et Institut de radiologie; 4) Clinique chirurgicale; 5) Direction de l'hôpital des cliniques; 6) Clinique médicale; 7) Clinique gynécologique et obstétricale; 8) Instituts d'anatomie, de médecine légale et d'anatomie pathologique; 9) Clinique des maladies cutanées et syphilitiques; 10) Clinique ophtalmologique; 11) Economat, machines et chapelle; 12) Foyer des étudiants; 13) Pavillons des contagieux; 14) Pavillon des religieuses; 15) Pavillon des tuberculeux; 16) Pharmacie des cliniques; 17) Clinique neuro-psychiatrique : a) administration; b) clinique psychiatrique; c) hangars; d) clinique neurologique; e) habitation du Directeur; 18) Institut Pasteur.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
apporte plus de CINQ FOIS
ce qu'elle coûte
ABONNEMENT : UN AN, 95 FRANCS
LIBRAIRIE PLON, PARIS

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
Liquide — A chacun sa dose

bâtiment de l'Institut Pasteur construit par les Hongrois, mais qui dut être renouvelé de fond en comble, les murs seuls étant restés utilisables après la guerre. En même temps, de nouveaux enseignements avaient été créés : Bactériologie, Clinique des voies urinaires, Sémiologie médicale et enfin Balnéologie et Physiothérapie, qui portent à 26 le nombre des chaires.

Alors que sous le régime hongrois la Faculté de Médecine de Cluj comptait 12 professeurs ordinaires, 3 professeurs extraordinaires et un personnel auxiliaire de 68 personnes pour 540 étudiants, la Faculté roumaine a plus que doublé d'importance. Pour 1.000 étudiants, elle possède en effet 26 professeurs titulaires, 8 professeurs suppléants, 9 maîtres de conférences, 20 docents et un personnel auxiliaire de 149 personnes.

Voici la liste de ces chaires avec les noms des professeurs qui les ont occupées :

Anatomie descriptive et topographique : Victor PAPILIAN.

Anatomie pathologique : Victor BABES, Titu VASILIU.

Bactériologie et Physiothérapie (création roumaine) : Vitold BARONI.

Chimie biologique (création roumaine) : Pierre THOMAS.

Chimie pharmaceutique et Pharmacie galénique : Gheorghe PAMFIL.

Clinique chirurgicale et Chirurgie opératoire : Jacob JACOBOVICI.

Clinique dermato-vénérologique : Stefan NICOLAU, Coriolan TATARU.

Clinique gynécologique et obstétricale : Cristea GRIGORIU.

Clinique infantile (création roumaine) : Titu GANE.

Clinique médicale : Juliу HATZIEGAN.



Institut Pasteur

Clinique neurologique (création roumaine) : Jan MINEA.

Clinique ophtalmologique : Dumitru MICHAEL.

Clinique Oto-rhino-laryngologique : N. METZIANU, Joan PREDESCU-RION.

Clinique psychiatrique : Constantin URECHIE.

Clinique stomatologique : Gheorghe BILASKO, Joan ALEMAN.

Clinique des voies urinaires (création roumaine) : Emil TZEPOSU.

Histoire de la Médecine et de la Pharmacie (création roumaine) : Jules GUIART, Valeriu BOLOGA.

Histologie et Embryologie (création roumaine) : Petre GALESCU, Joan DRAGOIU.

Hygiène et Hygiène sociale : Juliу MOLDOVAN.

Médecine légale : Nicolae MINOVICI.

Pathologie générale et expérimentale : Constantin LEVADITI, Mihail BOTEZ.

Pharmacologie et Pharmacognosie : Gheorghe MARTINESCU.

Physiologie : Joan NITZESCU.

Radiologie (création roumaine) : Dimitrie NEGRU.

Sémiologie médicale (création roumaine) : Joan GOIA.

Ces maîtres sont non seulement d'excellents professeurs, mais pour la plupart des savants de premier ordre, dont la renommée dépasse les frontières de la Roumanie. Le *Clujul medical* est un périodique d'une haute tenue scientifique et je sais pertinemment, pour y avoir pris part, que les Sociétés médicales et scientifiques de Cluj sont fort intéressantes et très suivies. Aussi la Faculté de Médecine de Cluj a-t-elle pris un rapide essor. En fêtant ses dix premières années, l'Université roumaine de Cluj et la Faculté de Médecine en particulier avaient donc le droit d'être fiers de leur œuvre.

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*

Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

Pour moi, durant dix ans, j'ai fait partie de cette Faculté en qualité de professeur d'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie. Chaque année j'ai dû quitter ma famille durant quatre mois pour aller faire mon cours en Roumanie. Ce dur sacrifice m'a été, il est vrai, facilité par mon vieux camarade de Sorbonne, le professeur Racovitza, dans la famille duquel j'ai trouvé une si généreuse hospitalité. Comment n'aimerais-je pas la Roumanie, alors que mon meilleur ami est un Roumain ! D'ailleurs mon cours lui aussi m'a valu bien des joies. Quels bons souvenirs je conserverai de cette charmante salle de conférences de la Bibliothèque universitaire, où j'avais l'honneur de parler devant un parterre de choix, composé en grande partie de notabilités de la ville et de collègues de l'Université ! Tous

étaient devenus mes amis, et dans bien des familles il n'y avait pas de fête sans moi. Ceux de mes collègues français qui ont pu connaître l'hospitalité roumaine, rien qu'en traversant le pays, peuvent seuls se faire une idée de ce qu'est l'existence d'un Français vivant en Roumanie. Jamais non plus je n'oublierai les fêtes qui furent données en mon honneur lorsque je dus résilier mon engagement, afin de pouvoir réorganiser à loisir mes services dans la nouvelle Faculté de Médecine de Lyon.

Il ne m'appartient pas de dire si j'ai réussi dans la mission qui me fut confiée. Dans ce pays foncièrement

roumain qu'est la Transylvanie, mais qui n'avait connu depuis longtemps que la culture allemande, je me suis efforcé de faire connaître et aimer la France et en particulier la science française, toute de concision et de clarté. Cela cependant, ne m'a pas empêché d'entretenir de bonnes relations avec tous les travailleurs, qu'ils soient hongrois, saxons ou roumains ; aussi,

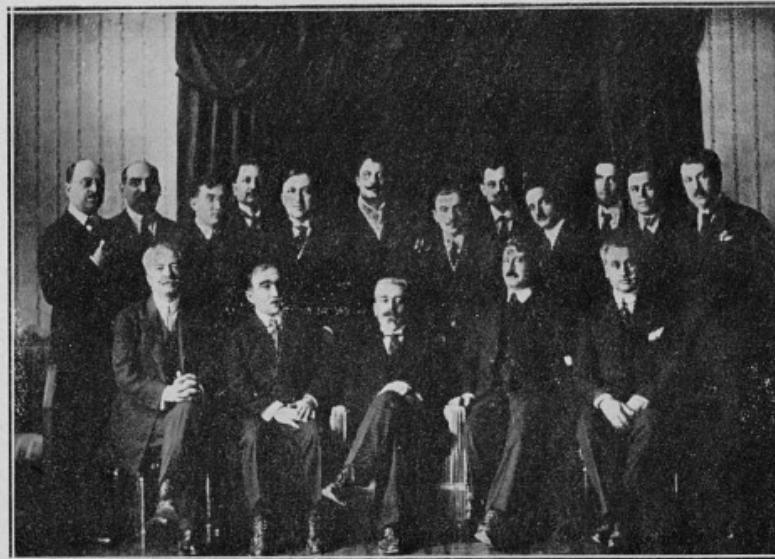
dans le compte rendu des fêtes du X^e anniversaire de l'Université roumaine de Cluj, ai-je pu lire, non sans fierté, cette phrase me concernant : « Dans l'atmosphère scientifique et sereine de cet Institut universitaire de Cluj, conduit par un Français connaisseur et ami du peuple roumain, s'accomplir un rapprochement lent mais sûr entre les intellectuels roumains et minoritaires. »

N'est-ce pas tout à l'honneur du large esprit de tolérance qui règne en Roumanie ?

Je tiens en terminant à remercier mes distingués Collègues de la Faculté de Médecine de Cluj, près desquels j'ai toujours trouvé un concours aussi bienveillant que dévoué. Personnellement, je suis heureux et fier d'avoir pu collaborer avec eux, pour contribuer à faire de l'Université de Cluj un des centres intellectuels les plus actifs de notre vieille Europe.

Dr Jules GUIART,

[Professeur honoraire de cette Faculté et professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.]



Le professeur Guiart au milieu de ses collègues de la Faculté de Médecine de Cluj (1921).

De gauche à droite, au premier rang : professeurs Calugareanu (physiologie); Minea (clinique neurologique); Guiart (Histoire de la Médecine); Jacobovici (clinique chirurgicale); Minovici (médecine légale).

De gauche à droite, au second rang : professeurs Gane (clinique infantile); Grigoriu (clinique gynécologique et obstétricale); Mihail (clinique ophthalmologique); Negru (radiologie); Hatziegan (clinique médicale); Bilashchko (clinique stomatologique); Nitzescu (physiologie); Botez (pathologie générale); Moldovan (hygiène); Pamfil (pharmacie); Papilian (anatomie); Vasiliu (anatomie pathologique).

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entrérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Les grands savants oubliés ou méconnus des temps passés

« La Science, comme le char de l'idole indoue, écrase souvent ses adorateurs. »
BOUQUET DE LA GRYE
aux funérailles d'Henri Filhol.

Quand il vous prend fantaisie de compulsier un vieil annuaire des Membres anciens de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, de la Faculté ou même des Hôpitaux, on est véritablement impressionné par la lecture de noms qui jamais, au grand jamais, n'ont sensibilisé votre tympan et l'on reste stupéfait, avec nos idées modernes, sur la valeur des Institutions.

Vous lisez une liste de gens complètement inconnus; c'est à se demander si même ils ont vécu.

C'est ainsi que j'ai eu la curiosité de feuilleter récemment une thèse du Dr Raymond Gervais sur l'*Hospice de la Charité des paroisses de Saint-Sulpice et du Gros Caillou*, autrement dit de l'Hôpital Necker et de sa fondation, datant de plus d'un siècle seulement, et quelle n'a pas été ma surprise de voir que parmi les praticiens de cet Hôpital la plupart était d'illustres

inconnus (1). C'est que ces confrères ont peut-être manqué l'occasion de saisir le fait qui les eût conduit jusqu'à nous. Que serait devenu Cuvier s'il n'avait, tout jeune, été distingué par l'abbé Teissier et recommandé par lui aux grands naturalistes parisiens de l'époque, ou s'il fût resté précepteur du fils du Marquis d'Héricy en Normandie ?

Que de grands savants ne doivent leur élévation qu'à une circonstance fortuite !

Et combien par contre n'admirons-nous pas, de tout notre cœur, ceux qui, déjà illustres, refusèrent les honneurs qui leur furent présentés, comme cela est arrivé à Scheele et à Unna.

C'est qu'il y a en effet deux sortes de savants : ceux qui travaillent pour le temps présent et recherchent les honneurs avec un cumul quelquefois scandaleux, et ceux qui travaillent pour le temps futur, se moquant des hochets et des boutons de cristal. Entre les deux, il n'y a pas à hésiter sur le choix où vont toutes nos préférences.



Robert Boyle (1626-1691)

(1) Jugez-en. Parmi les médecins, je relève les noms de Galatin, Doublet, Thierry de Bussy, Delaplanche, Beauvais, Despreaux, Mongenot, Brichebau, de la Roque, Hervé de Chegouin, Vernois, etc., et parmi les chirurgiens, de Lézé, Brasdor, Maret, Petitbeau, enfin Baffos. Je fais une exception pour ce dernier car c'est lui qui a bien voulu donner à Civiale, petit praticien du quartier, six lits de ses salles afin que cet illustre maître pût montrer aux élèves les bienfaits de la lithotritie naissante. Baffos, rien que par ce geste mérite une reconnaissance éternelle.

Un de nos maîtres, savant médecin et grand naturaliste, le professeur Laboulbène, parlait un jour des *petits prophètes de la chirurgie*. Est-ce bien exact ? Petits, peut-être, parce qu'ils se sont attelés à une seule idée, parce qu'ils ont découvert un seul fait, mais riche de conséquences ; grands, par contre, si l'on en juge par l'importance de la trouvaille qui a étonné leur génération.

Ce ne sont pas des généralisateurs ni des philosophes synthétiques mais des manœuvres aux hautes conceptions, de simples ouvriers mais supérieurs par leur génie, comme James Watt dont l'atelier à Glasgow était le rendez-vous de tous les professeurs de l'Université de la ville, « pressentant peut-être qu'au génie de ce modeste ouvrier se rattacherait quelquefois la gloire et la fortune de sa patrie ».

En réalité, il n'y a pas de petits ni de grands prophètes, mais des prophètes tout court, c'est-à-dire des initiateurs, des chercheurs dans une direction de pensée.

Voyons donc dans une rapide esquisse ceux que la postérité a oubliés ou méconnus (1), alors que de leur vivant ils ont servi magnifiquement la science, en apportant la précision de faits nouveaux ou l'éclair d'idées nouvelles, ce qui nous permettra de satisfaire à la question posée, il y a plus de cent ans, par un secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine qui disait : « Ce qui manque aux savants de notre âge, c'est une connaissance approfondie de ce qui a été fait avant eux. »

★★

Le plus célèbre de tous et peut-être le plus méconnu ou oublié fut ROBERT BOYLE (2), que j'appellerais volontiers le *Pasteur du XVII^e siècle*.

C'est lui en effet qui a fait les plus belles expériences sur lesquelles se sont fondées la chimie, la physique et les sciences médicales.

C'est lui qui créa la méthode expérimentale dans les sciences ; c'est lui qui apporta de notables perfec-

(1) Je rappelle ici seulement que c'est Flavio Gioia, bourgeois d'Amalfi (royaume de Naples) qui vers 1302 fit l'immortelle découverte de la boussole, invention mémorable qui conditionna la navigation pendant des siècles.

(2) Cap. Ac. Méd., 1853.

tionnements à la pompe pneumatique, au thermomètre, au baromètre, à la machine électrique ; lui qui observa le mieux sur le vide, la chaleur, la nature de la flamme, la coloration, la cristallographie ; lui qui fit d'importants travaux sur le sang et la transfusion ; qui le premier vit le rôle de l'air atmosphérique dans la respiration pulmonaire et dans le développement des plantes ; lui qui fit les premières recherches toxicologiques sur les animaux ; lui qui le premier produisit artificiellement de l'hydrogène ; lui qui le premier fit les analyses des eaux minérales ; qui le premier montra l'action des acides et des alcalis sur les colorations végétales ; lui qui, enfin, après avoir soupçonné que l'eau était décomposable, fonda le Collège philosophique qui, sous Charles II, devint la Société royale de Londres. Les premières réunions eurent lieu chez un apothicaire d'Oxford, du nom de Cros, un des premiers membres (1).

JEAN REY, médecin à Bujac, petite ville du Périgord, constata le premier la pesanteur de l'air et sa composition. Il expliqua pourquoi les mélanges augmentaient de poids par la calcination, par fixation de l'air sur le métal, préparant ainsi le premier l'ère de la chimie pneumatique. Il est juste d'ajouter que ce fait lui avait été signalé par Brun, pharmacien de Bergerac.

En 1630, Rey publia sur ce sujet une modeste brochure ; rappelons d'ailleurs que presque toutes les grandes découvertes ne furent publiées qu'en quelques pages. Jean Rey, notre confrère provincial, passe cependant inaperçu des maîtres de son époque.

Il eut une existence sans gloire et mourut pauvre à 50 ans. On ne le redécouvrit que deux siècles plus tard.

MOITREL D'ELEMENT montra le premier, vers 1719, que nous sommes entourés d'air de toutes parts, comme les poissons de l'eau.

Son expérience du verre renversé dans l'eau est des plus classiques. Il mesurait l'air comme on mesure un liquide, expérience qui, a-t-on écrit, « annonçait

(1) Il est curieux qu'à la même époque, à Paris, le noyau formateur de l'Académie des Sciences se réunit également chez un apothicaire, Geoffroy, le père, dont les fils furent des premiers membres.



chez son auteur autant de sagacité que de génie. »

Or, ce savant fut traité avec dédain par les maîtres de l'époque — ceux-ci complètement oubliés —, et mourut pauvre, miséreux, dans une petite bourgade ignorée d'Amérique.

GUILLAUME MARCEL construisit le premier une machine pour transmettre les signaux aussi vite que la parole.

Ne trouvant aucun « répondant » dans son entourage, il jette au feu sa découverte et meurt sans livrer son secret.

Il fut d'ailleurs le premier chronologiste de son temps, dictant à la fois à plusieurs personnes en six ou sept langues différentes et fut enfin l'inventeur d'un système étonnant de mnémotechnie.

AMONTOUS fut, lui, le premier inventeur de la télégraphie, refusant même de guérir sa surdité pour se consacrer complètement à la science. Il mourut à 42 ans, sans gloire et sans fortune (1).

NICOLAS HOUEL fut un des hommes les plus recommandables du XVI^e siècle. Ayant acquis une grande fortune dans la pharmacie, il l'appliqua entièrement à des fondations charitables et scientifiques.

En réalité, c'est lui qui fonda l'Ecole de pharmacie de Paris et on retrouve dans son œuvre le germe des plus belles institutions d'aujourd'hui.

(1) C'est le lot commun de tous les grands novateurs. Ainsi, KEPPLER, pauvre et souffrant toute sa vie, après 50 ans consacrés à la science, dut venir à pied du Danemark à Ratisbonne réclamer un arriéré d'une modique pension et mourut de fatigue 6 jours après.

BERNARD PALISSY brûle ses meubles pour alimenter ses fourneaux et donne à son ouvrier, faute d'argent, ses habits pour salaire.

DENIS PAPIN ne recueille aucun fruit de sa merveilleuse découverte et fut oublié à ce point qu'il mourut, miséreux et pauvre, sans même on sache ni la date de sa mort ni le lieu de sa sépulture.

Il créa un dispensaire pour les pauvres honteux de Paris et un Jardin des Simples qu'on peut regarder comme l'embryon de notre Muséum national d'histoire naturelle.

Ces Français-là valaient bien les Américains milliardaires d'aujourd'hui !

ALBERT SEBA, pharmacien à Amsterdam, acquit une grosse fortune qu'il consacra toute entière à la science en créant, à l'exemple de John Hunter, le grand chirurgien anglais, le plus riche cabinet d'histoire naturelle de Hollande, qui fut acheté par Pierre le Grand pour l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Cette institution, il y a 80 ans, le possédait encore.

PEYSONNEL fut un jeune médecin de marine qui, le premier, découvrit sur notre côte phénicienne la nature animale du corail.

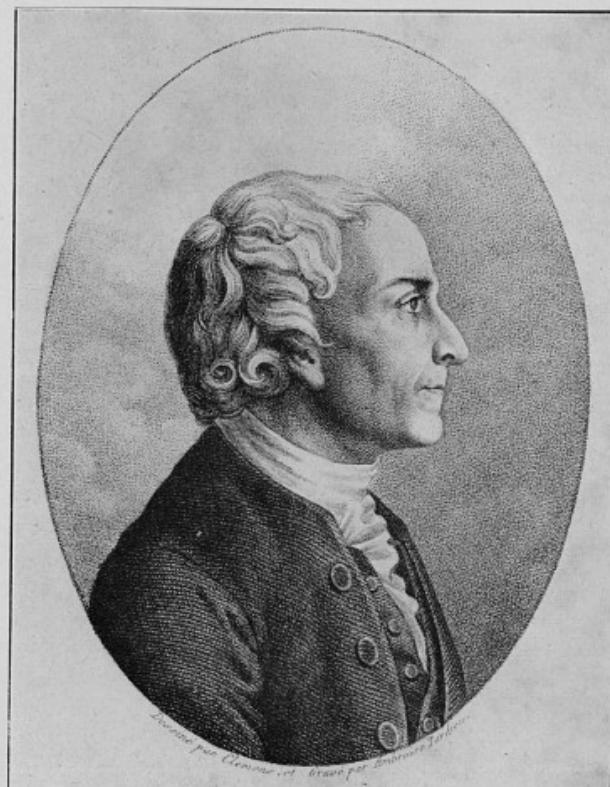
Ce fut là une très grande découverte à laquelle même Réaumur ne voulut croire, tellement le fait paraissait

surprenant. Réaumur fut d'ailleurs, et cela l'honneur, le premier à reconnaître plus tard son erreur et à rendre pleine justice à Peysonnel.

TREMBLEY est l'auteur des étonnantes expériences sur l'hydre d'eau douce et la continuité de la vie après section complète.

Là encore, personne ne voulut à cette époque attacher l'importance qu'on devait à ces admirables expériences qui ont auréolé son nom.

DUTROCHET est encore un de ces naturalistes provinciaux qui découvrit le grand phénomène de l'osmose.



Abraham Trembley (1700-1784)

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2^{es} — AMPOULES B 5^{es}

Silicyl

*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMÉS — AMPOULES 5^{es} intrav.

Il fut méconnu, tout au moins au début, mais les plus grands savants de l'époque durent se rendre à l'évidence.

Je terminerai enfin par BOUCHER DE PERTHES (d'Abbeville), le fondateur de la préhistoire en France et qui rencontra peut-être le plus de résistance de la part des maîtres de son époque.

L'Académie des Sciences refusa pendant 20 années de publier ses travaux et il fallut l'arrivée en France d'une mission géologique anglaise, à la tête de laquelle était Charles Lyell, pour affirmer l'exactitude absolue de tous les faits publiés par Boucher de Perthes, qui était d'ailleurs un esprit encyclopédique et un voyageur hors pair (1).

**

J'ai écrit déjà quelque part que si l'on connaissait les misères de beaucoup de grands savants, ce serait à dégoûter pour toujours les jeunes du sacerdoce de la science.

La plupart, comme ceux dont nous rappelons les noms plus haut, moururent pauvres, ignorés ou dédaignés, même méprisés, n'ayant pour juste récompense à leurs travaux qu'une puissante satisfaction intime, leur faisant juger de haut les contingences matérielles pour lesquelles tant d'hommes intelligents, mais ordinaires, consacrent leur vie toute entière.

(1) Sait-on que c'est le biologiste suisse VALENTIN (de Berne) qui le premier : 1^{er} découvre la glande hivernale des animaux qui s'endorment pendant l'hiver ; 2^{er} découvre en 1841 le premier trypanosome dans le sang de la truite des lacs.



(Cliché Larousse)
Boucher de Crèvecoeur de Perthes
(1788-1865)

Il n'y a donc rien de plus triste dans l'histoire des sciences. Ce n'est pas comme pour les grands conquérants d'empires et pourtant ce sont bien aussi des conquérants comme les autres et même mieux qu'eux, puisqu'ils sont pacifiques.

Le grand novateur reste donc le plus souvent un jouisseur solitaire. Je sais bien qu'il y a des exceptions glorieuses — telles Victor Hugo et Pasteur — mais que d'hécatombes à côté, que de misères dans les laboratoires ! Jenner lui-même, le divin Jenner, n'a-t-il pas fait son immortelle découverte dans une paillette en torchis, dont ne se contenterait pas le plus pauvre d'un village.

En réalité, tous ces grands malheureux ont oublié que pour se survivre, le mieux est de laisser une pyramide — comme les Pharaons — j'entends par là une fondation avec moellons (1) qu'on retrouve encore intacte dans les fouilles souterraines, perpétuant après des millénaires l'œuvre grandiose des géants disparus, de même que nous nous enthousiasmons encore avec recueillement, dans Orléans ou dans Rouen, à la vue de quelques pierres ou de façades de maisons devant lesquelles a passé notre héroïne nationale, après son triomphe et avant son martyre.

D^r F. CATHELIN.

(1) N'est-ce pas encore pour nous un objet de curieux étonnement que la découverte récente, sur les planimétries d'avions, des tonnes de pierres de la grande muraille du Pérou datant de la période pré-colombienne ? Et combien cela porte aux douces méditations philosophiques !

Rougnon et l'angine de poitrine

On a dit — et Jaccoud fut le plus brillant défenseur de cette thèse — que l'angine de poitrine avait été décrite pour la première fois, non par Heberden, mais par le médecin franc-comtois Rougnon, dans la LETTRE SUR LA MORT DE M. CHARLES... Le Pr Kohné a contesté en 1927, et M. le Dr Ledoux, dans une étude récente (65^e Congrès des Sociétés Savantes, 1932), s'est rallié à cette dernière opinion.

« Rougon, dit-il, n'a pas décrit un cas d'angine de poitrine, rien dans sa description ne permet d'admettre qu'il a voulu décrire cette maladie nouvelle, et, par conséquent, l'angine de poitrine ne doit plus être désignée sous le nom de maladie de Rougnon-Heberden. Elle sera dorénavant « la maladie d'Heberden ».

Mais, ajoute M. Ledoux, Rougnon a cependant fait œuvre de novateur. Il a décrit un syndrome nouveau dont l'élément anatomo-pathologique consistait dans l'ossification des cartilages costaux. Les traités qui mentionnent cette forme clinique de l'emphysème pulmonaire dans laquelle la rigidité thoracique par ossification des cartilages costaux est à la base du trouble respiratoire, parlent d'emphysème du « type Freund » depuis que cet auteur en a fait (1858) une étude anatomo-pathologique.

Or, dit M. Ledoux, si Freund a eu le mérite « de faire l'étude histologique de cette ossification, l'hypothèse princeps du rôle que joue cette ossification dans la genèse de certaines dyspnées du type emphysémateux, compliquées d'accidents cardiaques, revient incontestablement à Rougnon.

Rougnon n'est pas le père de l'ANGOR PECTORIS, mais il ne faut plus parler de l'emphysème pulmonaire du type Freund. Il faut dire : « du type Rougnon ».

Un Martiniquais
Professeur à la Faculté de Médecine
de Montpellier

La Martinique, dont les beautés naturelles et l'hospitalité traditionnelle charmèrent et fixèrent bon nombre de Français de la Métropole, s'acquitte souvent de sa dette envers la mère-patrie en lui donnant à son tour des hommes de valeur qui viennent, tant à la capitale qu'en province, dans la politique, le barreau, le professorat, occuper les plus hautes situations, voire même conquérir de haute lutte une enviable célébrité.

Très près de nous, nous avons M. Cheneaux, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, mort au champ d'honneur, et le Dr Mores-
tin qui, originaire de Basse-
Pointe, honora la chirurgie
française.

Il y a deux siècles, le quartier de Macouba était commandé par Bourguignon de Lamure, chevalier de Saint Louis, issu d'une vieille famille provençale.

Le 11 Juin 1717 naquit au Fort Saint-Pierre, du mariage de cet officier avec Marie-Anne Ferry, un fils, François de Bourguignon de Bussière de Lamure, qui devait occuper avec honneur, à Montpellier, une chaire de professeur à la Faculté de Médecine, exercer pendant quelques années les charges de doyen, être associé de la Société royale de Médecine, et dont la renommée de *guérisseur* devait s'étendre bien au-delà des frontières. Ce fut aussi un habile expérimentateur et son nom peut être cité parmi ceux des savants anatomistes

et physiologistes du XVIII^e siècle, les Vieussens, Haller et autres. Il mourut à 70 ans, après une vie bien remplie consacrée à soulager les maux et à instruire de nombreuses générations d'étudiants. Par un curieux retour du destin, il s'éteignit aux portes de cette Provence où s'étaient illustré ses aïeux et d'où l'un était parti naguère, fasciné par l'attrait prestigieux des îles...

La traversée de l'Atlantique, à l'époque, n'était ni rapide ni exempte de périls. Le jeune de Lamure fut cependant envoyé en France faire ses études, à Nantes d'abord, puis au Collège royal de La Flèche où il fit ses humanités. Ensuite il retourna à la Martinique pour y jouir d'un repos bien gagné qui dura trois ans. Ce fut pendant ce laps de temps sans doute que sa vocation médicale prit naissance, car on le vit en 1736 repartir pour la France, cette fois pour Marseille. L'année suivante, âgé de vingt ans, il prenait ses premières inscriptions à la Faculté de Médecine de Montpellier. Trois années plus tard — les études

étaient moins longues que de nos jours! — il soutenait sa thèse de doctorat.

La fortune tout d'abord lui fit grise mine. Sans clientèle il fut, pour comble de malheur, en raison de la guerre avec l'Angleterre, privé des secours péquénaires de sa famille. C'était le début de notre décadence maritime et coloniale. M. de Lamure se mit courageusement au travail en donnant, moyennant de modiques honoraires, des leçons à ses jeunes camarades. Cette ingrate besogne où d'autres auraient médiocrement végété, fut pour lui et pour ses élèves la révélation de son talent



François de Lamure.

AGOCHOLINE
du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT
du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

pédagogique. Grâce à une mémoire excellente, une élocation aisée, entraînante, jamais ennuyeuse, il s'attire vite la confiance des étudiants en qui il ne voyait toujours que des confrères, mais qui, eux, le regardaient comme un maître. Par ailleurs, une gaîté naturelle, de la modestie et du désintéressement le rendaient sympathique à tous ceux qui l'approchaient.

Encouragé par cette faveur naissante, il commença un cours régulier d'anatomie et de physiologie — en marge de l'enseignement officiel — qui fut très suivi. Plus tard, il ajouta un cours de matière médicale et de médecine opératoire qui eurent un grand succès.

Lamure était devenu l'idole des étudiants. Appuyant toujours ses leçons sur des exemples concrets, grâce à une fréquentation assidue de l'hôpital, il s'attachait à rechercher le fait saillant d'une observation et à en tirer les conclusions thérapeutiques pratiques. Avec lui le jugement ne demeurait jamais en suspens car, comme le dit Vicq d'Azry : « On se fatigue vite de beaucoup apprendre sans rien savoir et de rassembler des faits sans s'en servir. » Il donnait ainsi, par une véritable collaboration avec ses élèves, un enseignement vivant dont ceux-ci, pris d'émulation, retiraient le plus grand bénéfice. Il leur communiquait une sorte d'enthousiasme juvénile qui devait lui faire dire plus tard que c'était dans sa jeunesse qu'il avait goûté le plus de joies professionnelles.

Sa réputation, débordant le cercle de ses élèves, gagnait rapidement la ville et parvenait aux autres cités universitaires.

Si peu familiarisés que nous soyions avec les méthodes de l'enseignement médical il y a deux cents ans, nous n'en demeurons pas moins étonnés de voir un tel enseignement réussir à s'épanouir, privé de la sanction officielle, sous l'unique impulsion d'un jeune maître bénévole de quelque vingt-cinq ans, à la barbe des professeurs *ex cathedra*.

A notre époque où l'enseignement est hiérarchisé, spécialisé à outrance, que deviendrait une telle audace ? Mais que ces Messieurs de nos Facultés se rassurent : pour libérales que fussent alors les mœurs universitaires, on peut être certain que les hommes n'avaient

pas les idées plus larges. La discréption même des documents nous montre que les officiels de Montpellier ne virent pas d'un bon œil le succès du jeune Lamure, si contraire à la règle du jeu...

On le lui fit savoir, lorsqu'en 1749 il posa sa candidature à la chaire devenue vacante par la mort du Dr Fitz-Gerald. Six autres concurrents étaient sur les rangs. Les étudiants, faut-il le dire, faisaient des vœux pour le jeune maître et ami et toute la ville escomptait sa victoire.

Or, parmi ses rivaux — les temps n'ont pas changé — ils en étaient de mieux en cour. Son nom ne figura même pas sur la liste des trois plus méritants qu'il était d'usage, en pareil cas, de proposer à l'agrément du Roi. La déception fut cruelle et M. de Lamure, un instant décontenancé, perdit courage. Mais il se ressaisit vite et prit le chemin de Paris. Il demanda audience au chancelier d'Aguesseau et plaida sa cause. Celui-ci, homme intègre, orateur lui-même, fut séduit par le discours de cet ardent jeune homme et demanda, pour plus ample informé, à prendre connaissance de ses travaux. Cette épreuve acheva de le convaincre. Malheureusement, entre temps, l'injustice était consommée, c'est-à-dire que la chaire de Fitz-Gerald était attribuée. Le chancelier tourna alors la difficulté en promettant formellement à M. de Lamure de lui donner la première place vacante.

Le jeune médecin rentra à Montpellier, heureux, mais toujours aussi modeste, et il reprit avec sérénité les cours de ses conférences, avec la certitude de recevoir la récompense de ses efforts.

Dès l'année suivante, en 1750, le sort lui fut favorable. Le doyen Rideux étant mort, M. de Lamure fut nommé à sa place sans lutte, la volonté du chancelier ayant étouffé toutes les intrigues.

Ce fut en ville et parmi les étudiants une explosion d'allégresse. On alluma des feux de joie. Mais ce rapide triomphe ne grisa pas le professeur de trente-quatre ans. En pleine maturité d'esprit, en possession de tous ses moyens pédagogiques après dix ans d'expérience personnelle, il se dépensa sans compter, cumulant ses cours particuliers avec son enseignement magistral,

PIERRE PETIT

PHOTOGRAPHIE D'ART

TOUS PROCÉDÉS — TOUTES LES RÉCOMPENSES

122, Rue La Fayette, PARIS — Tél. Prov. 17.92

Une réduction de 10% sur notre Tarif est accordée à MM. les Docteurs abonnés au *Progrès Médical*.

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques

Liquide — A chacun sa dose

travaillant à la publication d'un traité de médecine, d'un compendium anatomo-physiologique, entreprenant enfin des recherches expérimentales qui lui valurent des controverses, mais un renom plus grand encore.

La mort d'un praticien de Montpellier lui amena tout à coup une nombreuse clientèle et il fut contraint de délaisser un peu ses ouvrages personnels. Vicq d'Azir nous dit toutefois qu'il continua avec un égal succès ses leçons et ses cliniques.

Or, à ce point d'une carrière si heureuse, il est permis de se demander si M. de Lamure avait enfin désarmé la jalousie de ses collègues ?

Un curieux document retrouvé aux archives de Montpellier nous laisse rêver... Il s'agit d'un exploit d'huissier qui prouve que l'harmonie était loin de régner entre la Faculté et M. de Lamure. Sommation lui est faite par le chancelier (nous disons aujourd'hui le recteur), d'assister aux assemblées et de donner régulièrement ses cours...

Voilà comment on écrit l'histoire ! L'un loue, l'autre accuse, et le modeste chercheur ne sait plus à quel saint se vouer.

Pourtant, dans ce cas, notre parti est pris et nous savons à quoi nous en tenir sur la valeur de semblables procédés. Nos dossiers sont pleins de ces contrastes piquants...

Ce professeur est jugé par les uns comme savant hors de pair, laborieux jusqu'à l'excès; par l'autre, maître peu assidu qu'il faut rappeler à l'ordre. Tournons

le feuillet et nous apprendrons que ce chancelier était un M. Imbert, l'heureux rival de M. de Lamure à la chaire tant disputée de M. Fitz-Gerald. Ayant fait son chemin de son côté, devenu recteur parce que gendre de Sénac, usant de ses prérogatives, il avait profité du plus léger manquement pour décocher ce trait cruel à un collègue trop célèbre et chez lequel la belle clientèle affluait.

Ne nous attardons pas à ce petit débat historique d'actualité perpétuelle. Constatons seulement que ces inévitables querelles n'ont nullement obscurci le rayonnement scientifique de la Faculté de Montpellier. L'histoire indulgente et équitable adoucit les angles et fait silence sur ces petites misères humaines.

Tout cela d'ailleurs parut glisser sur M. de Lamure. N'avait-il pas tout ce qu'il pouvait désirer: ses chers travaux, ses fidèles élèves et sans doute aussi une large aisance après de si difficiles débuts ? N'était-il pas, au demeurant, un homme aimable et peu combattif ?

Ses recherches expérimentales, dont nous dirons plus loin quelques mots, ne furent pas non plus sans lui susciter de vives critiques.

On sait combien les médecins sont âpres à revendiquer leurs droits de priorité dans les découvertes.

M. de Lamure fut pris amicalement à partie par Haller, qui lui reprochait de s'être servi de ses travaux sur les « mouvements du cerveau ».

Vicq d'Azir conclut avec humour: « Les voilà donc



Faculté de Médecine de Montpellier (cour intérieure).

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*
Dyspepsies par insuffisance sécrétatoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*
Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ces grands observateurs de la nature se disputant pour une date le noble patrimoine de la gloire, les voilà comptant les jours, ils ont presque dit les heures dont l'un avait devancé l'autre... Trois sortes de personnes zélées : les étrangers, les vieillards et les morts. On leur prodigue la louange, sorte de tribut que l'on aime à répandre au loin, mais que de près on paie avec regret... » Tout cela n'a pas vieilli.

Dans ces luttes, hâtons-nous de le dire, M. de Lamure se distingua par une grande modération. En repoussant les coups de son adversaire, il s'abstint toujours d'en porter et se montra dans cette défense si généreux et si fort qu'enfin Haller lui rendit justice.

Aussi est-on tenté de s'écrier avec son biographe : « Plus on avance dans son histoire, non seulement plus on l'admiré, mais plus on l'aime. »

Sur quoi portèrent les travaux de M. de Lamure ? Peut-être nous paraîtront-ils aujourd'hui puérils ; ils furent à l'époque remarquables. Tant de phénomènes évidents à nos yeux posèrent, en leur temps, des problèmes ardu斯 autour desquels on batailla longtemps à coups d'interprétations expérimentales et d'arguments théoriques. Le « mécanisme du pouls » fut de ces faits. M. de Lamure, guidé par une logique sûre, montra le premier, par des expériences frappantes, que la pulsation des artères (toutes branches battant ensemble) n'était pas due à la dilatation locale et propre de celle-ci, mais bien à l'impulsion initiale du cœur par la contraction des ventricules sur la masse sanguine. Il constata en effet que si l'on séparait le cœur des vaisseaux, le premier conservait ces battements que les seconds perdaient. Ce phénomène si élémentaire fit couler beaucoup d'encre, et les théories de dilatation, de soulèvement, de déplacement furent tour à tour âprement défendues par leurs inventeurs. M. de Lamure eut le mérite de simplifier la question et d'appuyer ses dires sur une rigoureuse observation expérimentale.

Cette discussion peut paraître aujourd'hui d'un intérêt bien désuet. Elle n'en a pas moins joué son rôle dans la révélation des principaux phénomènes physio-

logiques en accord avec les données parallèles de l'anatomie. Il n'était pas sans intérêt, même médicalement parlant, de savoir que la toux, le rire et toute espèce de mouvements amenant une expiration forcée du poumon augmentaient de ce fait la pression à l'intérieur de la cage thoracique, laquelle était transmise par les troncs veineux du cou aux sinus veineux de la boîte crânienne. Encore fallait-il le démontrer par des expériences concluantes en éliminant systématiquement par des sections nerveuses, artérielles, veineuses, toutes les autres causes possibles. En cela, M. de Lamure s'est montré le digne précurseur des grands expérimentateurs auxquels Claude Bernard, le premier, a tracé la voie en formulant clairement la méthode.

Nous n'insisterons pas sur ces travaux. Il nous reste à dire ce que fut le praticien dont la célébrité faisait dire à un médecin allemand : « Pourquoi vous adresser si loin quand vous avez Lamure. C'est un médecin qui guérit. »

Aucune mode, aucun charlatanisme ne présidèrent à cette notoriété. Une instruction profonde, un esprit vraiment philosophique, une grande modestie, s'alliaient heureusement chez lui avec une circonspection grave doublée d'une décision prompte. En réalité, il n'entreprendait rien quand il savait que la nature était le meilleur médecin. Et loin de lui faire perdre la confiance des malades, cette ligne de conduite honnête lui en attirait davantage.

M. de Lamure, homme, médecin, professeur, savant, nous offre le spectacle complet et salutaire de ce que peuvent les dons de l'esprit et du cœur soutenus par une volonté tenace parmi les difficultés du sort et les embûches des hommes. C'est un exemple réconfortant pour ceux que l'âpre lutte décourage parfois... car si les chanceliers Imbert ne manquent pas, y a-t-il encore des d'Aguesseau ?

D^r CARLOS D'ESCHEVANNES (1).

(1) Nous avons retrouvé dans les archives de la Faculté de Montpellier, grâce à la grande amabilité de M. le Professeur Jeanbray, un éloge de M. de Lamure par M. de Ratte, recueilli par le baron Desgenettes, en 1811. L'auteur s'étend beaucoup sur les travaux de M. de Lamure, mais passe le plus qu'il peut sous silence les injustes jalouxies et tracasseries auxquelles fut en butte celui qui devait devenir l'un des plus illustres doyens.

PRODUITS DE RÉGIME
Heudelbert
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118. Faubourg St-Honoré PARIS

65-320
Soupe
d'Heudelbert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS
65-320

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION

AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Écoles - PARIS

Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION

Docteur MAURICE GENTY

Bichat et la Société de l'Ecole de Médecine de Paris

En 1793, il ne restait plus rien des Institutions médicales de l'ancien régime : les Facultés, les Académies, « écoles de servilité », comme les appelait Mirabeau, avaient été supprimées. Mais elles ne devaient pas tarder à renaître et lorsque le décret du 14 Frimaire an III eut rétabli l'enseignement médical, de nouvelles sociétés se formèrent aussitôt : d'abord la Société de Médecine, le 2 Germinal an IV (22 mars 1796) et, quelques mois après, le 5 Messidor an IV (23 Juin 1796), la Société Médicale d'Emulation.

« Les jeunes amis des sciences » avaient éprouvé le besoin de se réunir, de se communiquer leurs idées. « Ainsi s'est réalisé, écrivait Bichat (1), un pacte d'union entre ceux qui savent et ceux qui désirent savoir; ainsi s'est formé pour nous cette affiliation respectable qui doit éclairer notre jeunesse et notre inexperience, en même temps qu'elle nous honore. »

Mais ces Sociétés étaient surtout des centres d'instruction, « d'émulation pour tous ». Aucune n'avait le rôle de conseillère officielle, rôle rempli avant la Révolution par la Société Royale de Médecine. Et le Gouvernement était cependant dans la nécessité de consulter souvent l'Ecole sur

des questions de médecine légale, d'hygiène ou d'intérêt public ressortissant de la médecine. D'autre part, il sentait la nécessité d'imprimer une marche régulière aux travaux de l'Ecole, non plus comme corps enseignant, on avait pourvu à cela, mais comme corporation savante.

Aussi le Ministre de l'Intérieur annonçait-il à l'Ecole de Médecine de Paris, par une lettre en date du 26 Prairial an VIII, qu'il était dans l'intention de faire travailler à une description complète de la République, et il ajoutait :

« Je vous invite à vous occuper sans aucune interruption, du soin de recueillir et d'achever les descriptions topographiques qu'avait commencé la Société de Médecine ; je désire que vous vous conformiez au plan qu'elle avait adopté, c'est-à-dire que les observations que vous

recueillerez aient principalement pour objet ce qui a rapport à la conservation de l'espèce et des individus en santé et en maladie ; et, par conséquent, à tout ce qui concerne la salubrité de l'air, le régime diététique, l'éducation physique, etc... Si les moyens qui sont entre vos mains ne suffisent pas pour l'exécution de ce plan, faites-le moi connaître, et je vous procurerai avec plaisir, tous ceux qui dépendront de moi. »

L'Ecole de Médecine, ayant représenté au Ministre de l'Intérieur que le nombre de ses professeurs, suffisait à peine aux soins de l'instruction, aux examens dont ils étaient chargés, etc., demanda qu'il lui fut adjoint un certain nombre de médecins et de savants, pour contribuer avec elle aux travaux



Bichat.

(1) « Mémoires de la Société Médicale d'Emulation pour l'an V. Discours préliminaire. » Paris, an VI.

propres à remplir les vues du Gouvernement (1).

Le 12 Fructidor an VIII, le Ministre de l'Intérieur autorisait l'Ecole de Santé de Paris « à s'adjointre quinze associés, pris hors de son sein et résidant à Paris ». Les membres de l'Ecole et les adjoints réunis devaient porter le nom de *Société de l'Ecole de Médecine de Paris*.

Cette nouvelle Société était chargée de recherches relatives à la topographie médicale de la France, de la publication « des anciens mémoires de la Faculté, de la Société de Médecine et de l'Académie de Chirurgie », enfin de « contribuer à répandre, en France, les connaissances les plus utiles à l'art de guérir ».

Le 18 Vendémiaire an IX, les citoyens Alibert, Andry, Auvity, Bichat, Chaptal, Cuvier, Deschamps, Huzard, Jadelot, Jeanroi, Jussieu, Laporte, Lepreux, Tessier et Vauquelin étaient nommés adjoints associés de l'Ecole de Médecine.

La première séance de la Société eut lieu le 29 Vendémiaire an IX, sous la présidence de Sabatier « président d'âge », « le citoyen Bichat remplissant, comme le plus jeune, les fonctions provisoires de secrétaire ».

Après discussions sur le lieu et le jour des réunions, sur le règlement dont la rédaction fut confiée à Jussieu, Thouret, Lassus, Hallé et Bichat, l'Assemblée s'ajourna au 14 Brumaire.

A partir de cette date, les séances ont lieu le 4 de chaque décade, de cinq heures et demie pendant le semestre d'hiver, et de six heures jusqu'à huit pendant le semestre d'été.

Bichat en rédige un plumitif (2) très précis dont la lecture montre que la nouvelle Société tient à remplir le rôle qui lui a été assigné (3).

(1) « Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie », Brumaire an IX

(2) Conservé aux Archives de l'Académie de Médecine

(3) La Société de l'Ecole de Médecine s'y consacra de plus en plus lorsqu'elle eut reçu le complément de son organisation le 30 Ventôse

C'est le Ministre de l'Intérieur qui la consulte sur un spécifique proposé contre le charbon malin, sur le rétablissement des boîtes de médicaments pour les indigents des campagnes, sur le traitement de la rage, etc. D'autre fois c'est le préfet de police qui demande si les exhalaisons qui peuvent s'élever du cuir brûlé dans les poêles ne sont pas dangereuses, ou un inventeur qui propose une machine à échauffer les bains.

Les communications scientifiques figurent aussi à l'ordre du jour. Assalini lit un mémoire sur la peste du Levant; chirurgiens et médecins envoient des observations qui sont l'objet de rapports.

Et comme le Ministre a demandé à la Société son avis sur « les avantages qu'on peut attendre de l'usage général de la vaccination », plusieurs membres « rendent compte de recherches expérimentales qu'ils ont faites ou font sur la vaccination ».

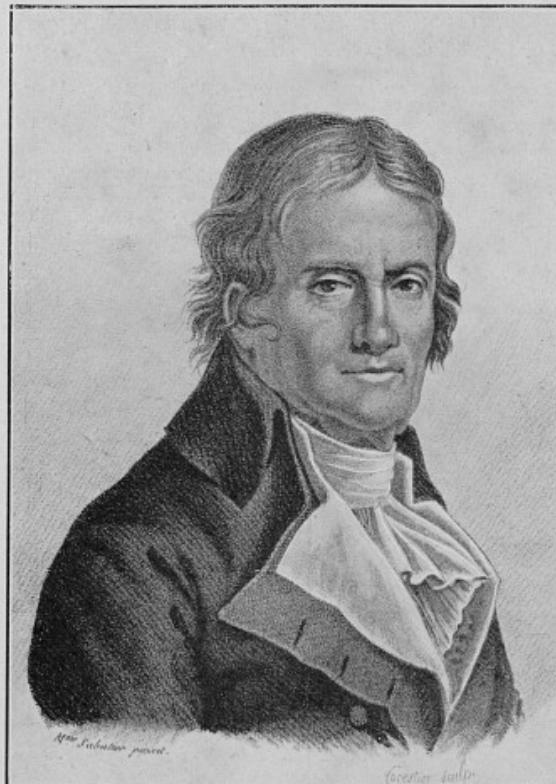
La Société ne reste point indifférente aux événements du jour. A la séance du 14 Nivôse an IX « un membre propose d'envoyer une députation au Premier Consul pour le féliciter d'avoir échappé à l'attentat médité contre ses jours; la Société, en partageant pour cet événement le vif intérêt de toute la nation,

n'adopte point la proposition, fondée sur ce que la démarche serait trop tardive, et sur ce que la plupart des Sociétés libres ne l'ont point faite ».

Le 24 Pluviôse, le président annonce la mort d'Arcet et de Mascagni « fusillé par les troupes du Roy de Naples », nouvelle fausse d'ailleurs.

Lorsque la Société apprend la maladie de l'un de ses membres, elle désigne plusieurs d'entre eux « pour les visiter et leur témoigner l'intérêt qu'elle prend à

an XII (23 Mars 1804). Elle commença la publication de ses bulletins en l'an XIII (1804) et la continua jusqu'en 1821. Elle fut dissoute le 23 Février 1821, lors de la création de l'Académie de Médecine, qu'elle précéda et dont elle eut à peu près les mêmes attributions.



Sabatier (1732-1811).



1^{re} séance ~~propre~~ ^{verbale} de la promotion de la Faculté de médecine de Paris le 29 Vendémiaire an 9

X pour l'établissement
d'une école de
médecine.

Les ~~organes~~ de l'école de médecine de Paris, ^{émissaires}
^{auxquels} ^{les} ^{émissaires} ^{de} ^{l'arrêt} ^{du} ^{ministre}
de l'intérieur ^{constitue} ^{une} ^{société} ^{pour}
lequel deux M^{es} Sabatier le plus ancien d'âge.

Le G^{er} Sabatier, remplissant, comme le
plus jeune, les fonctions provisoires de Secrétaire,
fait lecture, 1^o d'une lettre du ministre au
G^{er} Chauvet, Directeur de l'école, qui la ^{précédant}
la nomination du G^{er} Alibert, ^{audrey}, ^{Auger},
Sicard, Chaptal, Favier, Deschamps, Hugard,
Jadot, Jeaurau, Jupien, Laporte, Leproux,
Lepier, Vauquelin, pour former avec les
membres de l'école la faculté de médecine, et
l'inviter à faire passer à chacun, l'ampliation
et l'arrêté qui les nomme, 2^o d'une autre
lettre adressée à l'école par le même
ministre, pour lui annoncer l'établissement
par son sein de la Société de médecine [3^o] un
arrêté qui crée une Société et établit les bases
principales de son organisation.

Sabatier
P. Sabatier
X^o Chauvet
Directeur

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2^{es} — AMPOULES B 5^{es}

Silicyl

Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux

COMPRIMÉS — AMPOULES 5 c^{es} intrav.

leur état ». Et cet intérêt ne se manifeste pas qu'en paroles. Le 4 Nivôse, « sur l'avis qu'elle reçoit que la maladie du citoyen Bichat provient des suites d'une playe qu'il s'est fait à la main dans la dissection d'un cadavre, un membre observe que ces sortes d'accidents étant très communs, presque toujours très graves et quelq'efois même mortels, il propose d'ouvrir sur le champ la discussion sur cet objet important ». Divers membres prennent la parole : « Les uns indiquent différents moyens, dont l'application faite aussitôt sur la partie piquée ou coupée leur ont paru les plus propres à prévenir par une prompte cautérisation tout espèce d'accidents : l'acide sulphurique, la potasse pure, le muriate mercuriel corrosif, l'ammoniac ». La Société ajourne la discussion, celui qui y avait donné lieu, Bichat, ayant pu venir à la séance suivante et signer le procès-verbal.

Le 24 Pluviôse, la Société procède à l'élection de son bureau. Jussieu est nommé président et le secrétaire devant, d'après le règlement, être un professeur de l'Ecole, Le Clerc prend la place de Bichat.

A partir de cette date le nom de l'anatomiste ne paraît plus qu'une fois dans les procès-verbaux, le 4 Floréal, lorsqu'il rapporte au cours de la discussion sur la vaccination « qu'il a mélangé le vaccin et le virus variolique dans des inoculations faites au grand hospice d'humanité ».

En réalité, Bichat n'a plus le temps d'assister aux séances. « La Société de Médecine dont je suis membre, écrit-il à son père, est une institution du Gouvernement pour les épidémies et les eaux minérales. Si j'avais moins affaire, cela me mettrait peut-être dans le cas de faire des voyages ; mais je laisserai cette commission aux médecins moins occupé. »

LERMINIER

(1770 - 1836)

La grande figure de Lerminier n'a guère tenté les biographes : un discours de Pariset, une courte notice de Gaudet, c'est tout ce que l'on avait jusqu'ici sur celui qui suivit Napoléon en Espagne et en Russie, fut médecin de la Charité et membre de l'Académie de Médecine.

Son arrière petit-fils, M. Camille Coche, a comblé cette lacune et, utilisant les carnets de route, la corres-

pondance de son ancêtre, il en a écrit une biographie extrêmement vivante, encore inédite, qui va nous permettre de retracer brièvement la vie de Lerminier.

Bichat meurt le 3 Thermidor an X. La Société de l'Ecole de Médecine tient à lui rendre un suprême hommage au cours de la séance du 10 Thermidor :

« La Société, lit-on dans le plenum, ayant depuis sa dernière séance perdu le C. Bichat, qu'une mort prématurée a enlevée aux sciences dans la fleur de l'âge, elle arrête que ses regrets pour cette perte dont elle sent toute l'étendue et que partage le monde savant seront consignés dans ses registres. »

Et le 24 Thermidor, quelques membres ayant fait « la proposition que la lettre du Premier Consul relative au monument qu'il a ordonné d'élever à la mémoire des CC. Desaix et Bichat soit inscrite sur les registres de la Société, cette proposition est accueillie à l'unanimité ».

Le 22 Vendémiaire an XI, la Société procédait au remplacement de Bichat ; Richerand fut nommé, Richerand qui, deux ans auparavant, avait cru devoir publier, à propos du *Traité des Membranes*, une critique aussi violente qu'injuste. Si les mânes de Bichat furent un instant contristés par cette nomination, le jugement de la postérité a dû amplement les consoler.

Maurice GENTY.

(1) Conche : « Sept lettres inédites de Bichat », LYON MÉDICAL, 21 Septembre 1902.

pondance de son ancêtre, il en a écrit une biographie extrêmement vivante, encore inédite, qui va nous permettre de retracer brièvement la vie de Lerminier.

Lerminier, dont il faut connaître les prénoms : Nilamond-Théodoric, naquit le 27 Juin 1770, à Abbeville ou à Saint-Valéry-sur-Somme, on ne sait au juste. Orphelin de très bonne heure, une de ses tantes, qui demeurait à Reims, le recueillit chez elle et prit soin de sa première enfance. Elle l'envoya, en 1779, à Abbeville, où il fit ses humanités. Comme le jeune homme avait manifesté de bonne heure du goût pour la médecine, Paris le revit en sortant du collège, mais

FIRMIN-DIDOT & Cie, Editeurs - 56, Rue Jacob, PARIS (VI^e)

NOUVELLE HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ART

Publiée sous la direction de Marcel AUBERT - Préface d'Emile MALE, de l'Académie Française

Deux volumes in-4^e écu, illustrés d'environ 1.400 figures dans le texte et hors-texte tirées en héliogravures. Prix : 275 fr.

ses cours furent bientôt interrompus par la Révolution. Dans ce temps où pour éviter le soupçon il fallait être révolutionnaire ou soldat, Lerminier devint soldat.

Il partit et fut nommé sous-lieutenant dans le premier bataillon du district d'Abbeville. Il aimait à raconter plus tard les scènes de sa vie militaire, comment, après avoir pris leur cantonnement à Berg-Saint-Vinox, lui et plusieurs de ses camarades, furent accusés par les Jacobins du lieu de n'être pas assez bons sans-culottes, et comment ils n'échappèrent à cette mortelle inculpation qu'en se faisant tapageurs nocturnes, au grand déplaisir de la population picarde, mais aux acclamations des vrais patriotes.

En Janvier 1794, Lerminier fut exempté du service militaire comme chirurgien et revint à Abbeville où il suivit l'hôpital pendant deux années, après lesquelles la réouverture des cours publics le ramena dans la capitale. Il n'avait pas encore obtenu ses grades, que déjà ses compatriotes le nommaient à la place de médecin adjoint de l'hôpital de leur ville.

Avant de s'y rendre, il se présenta devant l'Ecole de Médecine de Caen, où il soutint successivement, selon l'usage du temps, les thèses suivantes : 1^o Sur la nutrition des êtres organiques, pour le baccalauréat ; 2^o Sur la nature et la succession des maladies épidémiques, pour la licence ; 3^o Sur le cadre entier de la médecine, pour le doctorat.

Revenu à Abbeville, Lerminier se marie ; mais la petite ville où il commence à avoir une clientèle lui semble un champ peu digne de son activité ; Paris le tente, et en 1799, il emménage au 69 de la rue des Saints-Pères.

Ce parti décide de son avenir. Bien peu de temps après, il est reçu membre de la Société Médicale

d'Emulation et grâce à la protection de Corvisart, il est nommé médecin du dispensaire de Société philanthropique, et présenté pour le poste de médecin expectant de l'Hôtel-Dieu. Mais comme il estime que son titre de docteur de la Faculté de Caen est insuffisant, il soutient, en 1805, devant celle de Paris, une nouvelle thèse. Tout son rêve est d'être attaché à la Maison de l'Empereur. Corvisart commence par lui obtenir la place de médecin des Impériaux à la Charité et l'emmène en Hollande auprès du fils du Roi Louis, atteint par le croup.

Quand les médecins arrivèrent, l'enfant était mort. Mais l'appel de Corvisart avait attiré l'attention de Napoléon sur Lerminier qui reçut au début de 1807 sa nomination de médecin expectant de l'Hôtel-Dieu ; l'année suivante il était attaché à la Maison de l'Empereur comme médecin par quartier.

C'était alors une situation très enviée. Sous la direction de Corvisart, quatre médecins assuraient de trois mois en trois mois le service de la Maison. Non seulement ils recevaient une

rétribution annuelle de dix mille francs, traitement alors fort appréciable, mais encore ils trouvaient dans le milieu où s'exerçaient leurs fonctions, une clientèle de choix.

Lerminier avait à peine commencé son service lorsqu'il reçut l'ordre de gagner l'Espagne où il était chargé, avec deux chirurgiens sous ses ordres, de surveiller « la santé générale du pays où la Cour pourrait séjourner ».

Il partit plein d'enthousiasme, heureux de se voir désigné pour une mission de confiance et arriva à Madrid à la fin de Mars 1808.

Les jeunes soldats de Murat payaient alors un lourd tribut à la maladie. Lerminier organisa avec les



AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

modestes moyens dont il disposait des infirmeries, des ambulances; il créa même un enseignement clinique pour les jeunes médecins sous ses ordres et quand il quitta Madrid au mois d'Octobre, il eut la satisfaction de recevoir des félicitations de l'Empereur.

Rentré à Paris, Lerminier reprit son service d'hôpital; mais sa première équipée militaire l'avait mis en goût d'en entreprendre d'autres. Corvisart, qui était le confident de ses projets, s'employa à les faire aboutir. Et c'est ainsi, qu'au mois de Mai 1812, Lerminier reçut un ordre de service qui lui enjoignait d'être prêt à partir dans les quarante-huit heures. A cet ordre était jointe une instruction précisant le bagage à emporter en campagne : une écritoire garnie de papier blanc et de plumes; almanach de Gotha; cartes du pays; lunette d'approche; loupe; baromètre en corne; nécessaire de toilette; pharmacopée complète; couteau de table et ciseaux; une capote; des bottes !

C'est muni de cet équipement que Lerminier se mit en route. Une lettre, écrite le 30 Mai, alors qu'il était dans les environs de Thorn, donne quelques détails sur son départ :

« Voici en deux mots mon itinéraire. Deux chirurgiens, un pharmacien et moi, sommes partis dans la même voiture, achetée par nous à l'économie. Il en eut fallu deux, mais c'était multiplier les dépenses. Nous avons voyagé jour et nuit, ne nous arrêtant que quand les chevaux nous manquaient, et après avoir traversé Meaux, Châlons, Verdun, Metz, Mayence, Francfort, Hanau, Weimar, Leipzig, Wittemberg, Berlin, Francfort-sur-l'Oder, Dresde, nous sommes arrivés le 23 à Posen, quartier général de l'Empereur. Notre rendez-vous était une course de trois cent quarante-quatre lieues de France. On va très lentement en Allemagne, ce qui explique la longueur de notre marche. A Posen, nous avons trouvé chacun notre cheval, et nos domestiques, ainsi que notre fourgon de campagne. Nous avons remisé notre voiture qui, s'il plaît à Dieu, servira à notre retour, et nous, nous voilà entrés en campagne, allant militairement d'étape en étape. Je commence à me faire à ce genre de marche, et je me trouve moins fatigué que je ne l'aurais craint.

« Nous arrivons demain à Thorn, sur la Vistule, où nous ne précéderons l'Empereur que d'un jour ou deux. Dès lors, nous serons du cortège de la Cour, et notre place est désignée partout, même s'il fallait camper. Cette vie sera sans doute fatigante, mais c'est le moyen d'être toujours passablement installés ou du moins de n'éprouver que les privations indispensables à la guerre. Tu sais qu'au grand quartier général, il y a toujours des ressources, même dans les plus mauvais pays... »

Par la suite, son carnet tenu au jour le jour, les lettres qu'il écrit à sa femme fournissent d'utiles indications sur ce que fut la campagne de Russie pour un médecin de l'Empereur. Pendant les premiers mois, elle n'apparaît guère que comme une randonnée touristique, si bien que de Posen Lerminier peut envoyer à Panckouke l'article *Circulation* destiné au *Diction-*

naire de Médecine et lui annonce l'article *Crise* qui, d'ailleurs, ne sera jamais terminé.

Mais, à mesure que la Grande Armée avance, d'autres préoccupations, d'ordre plus pratique, apparaissent dans la correspondance de Lerminier. Cependant, il ne se plaint jamais. « C'est, écrit-il à sa femme, l'Empereur qui se chargera de me ramener à Paris. Dès lors, l'affaire ne me regarde plus; je ne m'occupe que de mes devoirs. »

Même au début de la retraite, il croit encore au succès : « Quoi qu'en puisse dire, écrit-il de Kalouga, jamais les Russes n'ont été plus bas, et notre armée est deux fois plus nombreuse que la leur. »

En réalité, Lerminier tient d'abord à ne pas inquiéter les siens, et veut que ses lettres redonnent à ceux qui sont restés à Paris, une confiance qu'il sent très ébranlée.

A Smolensk, le 10 Novembre 1812, d'où il écrit à Corvisart pour lui annoncer la mort de Lannefranque, il commence toutefois à penser que peut-être son « terme est venu ». « J'espère cependant, ajoute-t-il, que je reverrai mes pénates et que vous me recevrez encore quelquefois dans votre Tibur. C'est alors que j'aurai bien des choses à vous conter, car je reçois ici de grandes leçons de philosophie. »

Après Smorgoni, quand Napoléon a quitté l'armée, Lerminier juge que l'annonce du retour de l'Empereur peut tourmenter sa femme. Il se fait un scrupule de la laisser sans nouvelles; mais à partir de ce jour il ne croit plus devoir lui cacher tout ce qu'il a enduré :

« Je me porte bien et très bien, ma chère amie, malgré les fatigues de la route, que je suis obligé de faire à pied depuis longtemps, et malgré les rigueurs de la saison. Nous avons eu 24° de froid à Wilna. J'ai en trois jours perdu tous mes effets, absolument tout, chevaux et domestiques. »

La veille de Noël, Lerminier arrive à Koenigsberg. C'est la fin des privations et de toutes les horreurs entrevues :

« Ma santé un peu ébranlée par le froid de vingt-quatre degrés à Wilna, se raffermit, écrit-il. Mon nez, mes oreilles, ma joue gauche gelés se guérisent. Nous avons une meilleure nourriture, et nous sommes ici chaudement logés. Je sais qu'il faudra se remettre en route dans quelques jours; mais du moins, je suis ravitaillé, je n'irai plus à pied, je serai en traîneau. J'ai acheté une pelisse et des souliers fourrés. Comme j'ai tout perdu, je n'ai voulu acheter que le strict nécessaire. J'ai une chemise sur moi, une dans ma poche, et deux mouchoirs. J'atteindrai ainsi le terme de mon voyage. »

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
Liquide — A chacun sa dose

à griez que vous allez recevoir utile du
monde, mei amans, Julia rura Colens, vous apprendrez
à connaître l'avance et tous que vous le cherchez, l'opinion de
la postérité, la votre morte supérieure. Vous ne pourrez plus écrire
contre la flatterie. Il n'existera plus de vous que la vérité établie
sera démentie, malgré vous, par mille hommages d'intérêt
et de tous les pays, que vous avez été le premier Médecin de
votre siècle. Je suis glorieux d'avoir en cette opinion il y a
vingt-cinq ans et votre plus beant être l'honneur pour nous
tous, que toujours d'avoir été distingué par vous.

Je suis avec les sentiments les plus profonds de respect et de
reconnaissance que je conserverai toute la vie,
votre très oblige Serviteur et fidèle élève

le 21 aout 1814.

Lerminier

Fragment d'une lettre de Lerminier à Corvisart.

A Elbing, Lerminier obtient l'autorisation de rentrer à Paris avec Ribes et Rouyer et il y arrive à la fin de Janvier.

Pendant la campagne de 1813, il partage toutes les vicissitudes de la Grande Armée. Il est à Dresde, à Lutzen, à Leipzig.

C'est à cette époque qu'il guérit Berthier d'une fièvre intermittente pernicieuse; ce qui lui donna l'occasion de voir l'Empereur de près; et il aimait, plus tard, à rappeler l'impression qu'il avait ressentie la première fois qu'il avait vu « le grand homme venir familièrement s'asseoir sur le lit de son malade, l'examiner avec son œil pénétrant et en quelque sorte interroger la maladie, comme un être qui devait aussi lui obéir ».

Après un court séjour à Mayence, Lerminier rentra

à Paris. Sur son carnet, on trouve le relevé des dépenses qu'il avait faites pour son ambulance au cours de la campagne :

| | |
|------------------|--------------|
| Infirmiers | 2.111 fr. |
| Chirurgie | 598 fr. 50 |
| Pharmacie | 3.456 fr. |
| Infirmerie | 3.350 fr. |
| | 9.515 fr. 50 |

En ce temps, le service de santé fonctionnait à peu de frais!

Pendant la campagne de France, Lerminier resta à Paris, chargé à la Pitié du service des typhiques rapatriés de Mayence. Après l'abdication, il fut nommé médecin de l'Ecole Militaire de Saint-Cyr.

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*
Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*
Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

Pendant les Cent-Jours, il reprit son service de médecin par quartier, mais c'est à Paris que vint le surprendre la nouveauté du désastre de Waterloo.

Le lendemain, il envoyait à un ami cette lettre curieuse à plus d'un titre :

« Paris, le 22 Juin 1815, à une heure.

« Mon cher Morel,

« J'ai fait ce matin tout mon possible pour avoir des nouvelles certaines et te les mander.

« Il est bien difficile d'apprécier l'étendue du désastre du 18.

« L'arrivée de l'Empereur à Paris peut tout faire supposer et ôte toute replique a ceux qui voudraient combattre les exagérations. Je n'ai encore pu causer avec aucun témoin oculaire.

« La présence de l'Empereur n'empêchera rien aux projets des Chambres.

« Il me semble qu'il eût été mieux à l'abri de leurs coups, en restant avec son armée.

« Quoi qu'on ait dit ce matin qu'il était parti, la vérité est qu'il est encore à Paris. Le rapport de la Commission du Salut public devait avoir lieu à huit heures. La lecture en a été remise à onze, et, malgré tous mes efforts, je ne puis rien savoir.

« On dit que la Chambre doit proposer la déchéance et envoyer une députation aux Rois alliés, afin de leur déclarer que la France choisit tel gouvernement. Les avis sont partagés. Les uns parlent de la République, les autres de la Régence et du Fils, ceux-ci du Duc d'Orléans, quelques autres de Louis XVIII. J'ignore quel est l'avis qui prévaudra. Dans tout cela, la Nation paraît bien légère, et bien peu raisonnable. Hier une Constitution jurée au Champ de Mars. Déjà elle est oubliée, et on ne trouvera d'autre salut que de tout renverser. Voilà de tristes conséquences.

« Paris jouit du plus grand calme. Voilà l'essentiel.

« Je ne sais dans quel corps d'armée se trouvait Alphonse. Je le crois avec Grouchy. Nous serons peut-être longtemps sans nouvelles.

« Je me rappelle que Ciceron, dans les Offices, loue beaucoup Fabius de la lenteur, qui rétablit les affaires. On ne fera pas à la France le reproche d'avoir des Fabius. Tu dieu ! quelle impatience de la précipiter dans l'abîme !

« Malheur aux vaincus, suivant l'usage.

« Ton ami,

L. »

Devenu suspect aux Bourbons, Lerminier fut à la Restauration réduit aux fonctions de simple consultant de l'Ecole de Saint-Cyr. Il n'en fut pas moins nommé médecin de la Charité en 1816, succédant à Bayle qui lui-même y avait remplacé Corvisart.

Dès sa naissance, alors qu'on en savait encore peu de chose en dehors de l'enceinte de Necker, l'auscultation médiate eut droit de domicile dans le service de Lerminier. Et durant les jours d'éclat de la doctrine

physiologique, il sut, dans les idées systématiques nouvelles, reconnaître et adopter celles que le temps devait confirmer. Car nul plus que Lerminier ne possédait ce tact médical qu'on a admiré dans Corvisart (1).

« Il fallait, dit Gaudet, laisser Lerminier scruter son malade, s'y appliquer, s'en pénétrer pour ainsi dire par tous les sens; cette opération qui n'était jamais longue, était sûre dans ses résultats. » Lerminier possédait avant tout la faculté de bien voir, ce qui en fit un clinicien que les *Leçons* publiées par Andral permettent encore d'estimer.

Cette qualité lui valut aussi d'être le praticien le plus occupé de Paris. La société de l'Empire lui était restée fidèle, celle de la Restauration ne tarda point à adopter ce médecin qu'on consultait autant pour la sûreté de son diagnostic que pour sa scrupuleuse honnêteté. Pendant vingt ans Lerminier fut le médecin de tous les grands d'alors. Son carnet de visites voisinent les noms des de Duras, de Montebello, de Peregaux, de Praslin, de Villèle, de Chimay, Cambacerès, de Ségur, Laffitte, de Grouchy, de Caulaincourt, de Staël, de Chabrol, de Raguse, de Talleyrand, Guizot, Macdonald, Jourdan, Davout, Bertrand, Sébastiani, Montholon, Gourgaud, etc.

Avec pareille clientèle, Lerminier eût pu faire fortune; mais il n'était point homme d'argent; il dépensait sans compter et sut à l'occasion soulager bien des infortunes.

Jusqu'en 1830, Lerminier continua cette vie brillante, partagée entre la clientèle et le service de l'hôpital. Nul n'était plus actif que lui. Levé tous les jours à quatre ou cinq heures du matin, ainsi que Dupuytren, il était à son hôpital à six heures en été, à sept heures en hiver. La journée ne lui laissait de repos que le temps qu'il consacrait à donner des consultations chez lui.

La Révolution de Juillet marqua le début des années sombres pour Lerminier. Une partie de sa clientèle avait quitté la France et lui-même commençait à éprouver les premières atteintes de la maladie de cœur qui devait l'emporter. Entouré par les siens, par ses élèves qui cherchaient à le tromper sur son état, ses forces ne firent que décliner.

Au printemps de 1836, alors qu'il séjournait chez la Duchesse de Montebello, on dut le ramener en toute hâte à Paris; il y expira sans souffrances, le 8 Juin 1836.

Maurice GENTY.

(1) A la fondation de l'Académie de Médecine, Lerminier en fut nommé membre titulaire; il y fit partie de la Commission des eaux minérales et fut un de ceux qui contribuèrent à faire connaître nos stations.

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
REG. COMM. SEINE 65.320

Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entrérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS
REG. COMM. SEINE 65.320

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Les Idées Directrices de la Biologie : Lavoisier - Bichat - Cuvier⁽¹⁾

par M. le Professeur Laignel - Lavastière

Lorsque j'ai commencé nos entretiens de cette année, je vous ai dit que souvent au début de ma leçon, je vous dirais un mot des actualités médico-historiques, et c'est ainsi que je fus amené à parler de la mort du Professeur Chauffard et de celle de mon Maître M. Babinski.

Aujourd'hui, hélas, je suis encore très attristé par la mort de mon excellent collègue et ami M. Georges. Paul Georges, qui était mon assistant depuis plusieurs années, avait passé sa thèse en 1928 sur un sujet touchant en même temps l'étude des affections respiratoires et celle du sympathique; elle s'intitulait : « Les syndromes phré-nico-pupillaires dans les affections pleuro-pulmonaires. » Et d'autre part il s'intéressait aux questions médico-historiques; avec lui j'avais commencé à réunir ce que j'appelle « les textes toujours actuels de la pensée médicale », qui devaient être publiés à brève échéance chez Masson.

Ce m'est aussi une occasion de dire un mot de Kahn, qui a été pendant très longtemps mon collaborateur dans

(1) « Histoire de la Médecine », Cours du Lundi 19 Décembre 1932 recueilli par le Dr Bergeron.

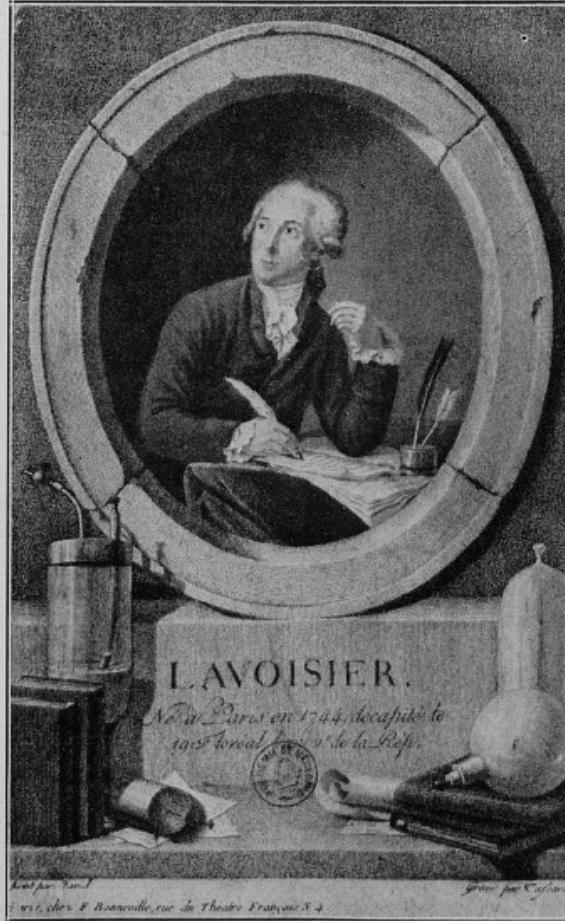
mon service de la Pitié. Il avait fait sa thèse sur « La Cyclothymie », envisagée dans ses rapports avec les manifestations goutteuses ou neuro-arthritiques, et dans ces derniers temps il avait publié un excellent livre de psychiatrie, itinéraire précieux pour le médecin praticien qui veut essayer de se reconnaître dans le dédale des affections mentales.

★★

Pour parler des idées directrices de la biologie, j'ai choisi trois personnages, porte-flambeaux, en quelque sorte, de quelques-unes des conceptions les plus importantes de cette science : Lavoisier, Bichat et Cuvier.

Comme nous avançons dans l'étude de l'Histoire de la biologie, il est bon de préciser davantage ses grandes idées directrices. Je rappellerai d'abord dans quel esprit doit être comprise l'Histoire des sciences, puis je montrerai comment on est passé d'une conception religieuse ou métaphysique de la vie à la notion actuelle de la biologie, terme qui a été inventé par LAMARCK; en troisième lieu, je concrétiserai la formation des idées et l'influence des techniques dans l'avancement des sciences naturelles; enfin, je diviserai en groupes les idées directrices de la biologie.

Parallèlement, il convient de souligner l'importance de la marche du connu à l'inconnu, méthode appliquée par LAVOISIER et qui a per-



mis de trouver dans la chimie la base de la biologie; en second lieu, celle de l'anatomie générale, qui a permis d'insérer la pathologie dans la biologie; il faut insister aussi sur l'intérêt qu'il y a à dégager de cette étude des lois générales grâce auxquelles on est parvenu à montrer qu'anatomie et physiologie ne sont que deux modalités différentes des processus vitaux profonds: ce qu'a fait BICHAT. Enfin, il faut faire la part qui revient aux corrélations organiques, mises en évidence par l'anatomie comparée, et surtout par les recherches paléontologiques de CUVIER.

L'esprit, dans lequel je fais l'Histoire des sciences, ne se borne point à présenter des biographies de savants, ni à élucider ce qu'on pourrait appeler une géographie des sciences. Cela peut avoir un certain intérêt au point de vue pédagogique; en effet, la géographie des sciences pourrait peut-être faire naître les vocations. Nous voulons nous élancer et jaloner en quelque sorte l'itinéraire du cheminement de la pensée scientifique en reprenant à notre façon l'idée que M. MEYERSON exposait dans un livre récent, la pensée scientifique étant un moyen de saisir au ralenti la pensée commune.

Quand nous voyons cette pensée scientifique cheminer depuis l'origine des âges jusqu'à maintenant, nous constatons qu'avec les marches, il y a eu nombre de contremarches, et aussi des arrêts, des reprises. La voie n'apparaît ni régulière ni droite.

Néanmoins, la méthode scientifique générale se dégage peu à peu, et nous avons vu que le ferment essentiel qui était à sa base: l'esprit de curiosité, réfréné par l'esprit critique, aboutit pour la confirmation des hypothèses à la nécessité de la *méthode expérimentale*. Et si pendant longtemps cette méthode expérimentale n'a pas été employée, c'est que l'individu avait trop confiance en lui-même et en sa raison et qu'il avait tendance à considérer comme l'expression de la vérité ce qui était simplement le fruit de son imagination.

C'est donc du jour où la méthode expérimentale, née à l'occasion d'une observation, a été considérée comme le seul critère de la théorie que véritablement la méthode scientifique est née et que la science a progressé.

L'occasion nous est offerte, à ce propos, d'étudier la psychologie de la découverte, dont j'aurais bien des exemples à donner, et qui varie selon les observateurs. Le plus généralement, c'est l'imagination qui joue le rôle capital. A l'occasion d'un fait, fortuit pour tout

autre que le créateur, une association d'idées et une technique plus ou moins perfectionnée — la technique est capitale pour avancer dans la découverte — produit chez celui-ci un court-circuit psychique; grâce à sa technique, le créateur tente la démonstration expérimentale de l'idée qui lui est venue.

Il en a été ainsi lors de la découverte de l'auscultation par LAENNEC; et aussi lorsque CLAUDE BERNARD mit en évidence la fonction glycogénique du foie.

S'il est intéressant d'étudier la psychologie de la découverte dans l'Histoire des sciences, du point de vue qui nous intéresse, l'étude de la biologie, il faut retenir l'évolution du concept de vie jusqu'aux idées actuelles sur cette science; on parvient à la comprendre par une étude analytique des phénomènes chez les êtres vivants.

Au début, la conception, qu'on s'en fait, est purement imaginative; ensuite prennent jour toutes les théories doctrinaires plus ou moins fragmentaires, chacune retenant un des caractères de la vie pour en faire une sorte d'entité métaphysique.

C'est seulement du jour où la méthode devient à la fois analytique et expérimentale qu'on parvient, en quelque sorte, à dissocier chacun des phénomènes vitaux, et ainsi à progresser; ces progrès remontent surtout au jour où l'on a considéré, pour la première fois, que la chimie était la base indispensable à l'analyse des manifestations observables chez les êtres vivants.

Nous voyons donc comment sont nées les idées, dont nous avons à parler, et comment celles-ci peu à peu ont été modifiées par l'influence des techniques. Ces idées ont été dirigées essentiellement d'abord par la méthode deductive, issue des mathématiques, ou si l'on veut par la méthode améliorée par l'adjonction de la méthode inductive, baconienne, telle que nous l'avons lue dans le « Discours préliminaire de d'Alembert », à la première page de l'*Encyclopédie*.

Elles sont issues aussi, nous l'avons vu, de la technique. A notre point de vue, deux instruments capitaux, dans l'étude que nous faisons, sont à retenir: c'est d'une part le *microscope*, dont nous avons vu l'importance pour passer de l'anatomie macroscopique à l'histologie, et d'autre part la *balance*, qui, employée plus tôt par les partisans de la théorie du phlogistique, aurait permis à ces derniers de voir qu'ils travaillaient à l'encontre de la réalité.

Et maintenant, nous sommes en mesure de préciser, à ses diverses stades, la conception de la biologie.



Primitivement, les individus s'intéressaient aux êtres vivants. Ainsi faisaient les curieux de la nature. Peu à peu, ces curieux de la nature se sont groupés dans ce qu'on a appelé l'*Histoire naturelle*, *Histoire naturelle* qui s'oppose encore, dans le tableau généalogique des sciences tel qu'il apparaît au frontispice de l'*Encyclopédie*, à l'*Histoire sacrée* et à l'*Histoire politique*.

L'*Histoire naturelle* se bornait à énoncer à l'origine les trois règnes : le règne animal, végétal et minéral. Un grand progrès fut réalisé lorsqu'on substitua au terme d'*Histoire naturelle*, celui de *Sciences naturelles*. Ce qui signifiait qu'au lieu de faire seulement preuve d'un esprit de classification, à la façon d'un épicer qui ne mêle pas dans la même boîte la rhubarbe et les féculents, on se proposait de trouver des lois à l'anatomie et à la physiologie végétale ou animale; on vit, en fin de compte, que les mêmes lois régissaient tous ces phénomènes. Ce qui permit d'aboutir alors à l'esprit synthétique, dont nous retrouvons l'expression, sous des formes différentes, dans *BUFFON* d'une part, et d'autre part dans *GÖTHE*.

J'en arrive à la division des idées directrices de la biologie, qui est, nous l'avons vu, synthétisée par trois noms.

Par sa méthode qui va du connu à l'inconnu, la chimie conduit à la biologie synthétisée par *LAVOISIER*, grâce à la balance, instrument essentiel.

Etudiant les réactions des tissus, l'anatomie générale montre, à la suite de *BICHAT*, leur identité dans les différentes parties de l'organisme. Elle met en évidence que leur réunion constitue les organes, que les réactions de ces tissus subissent les mêmes lois aussi bien chez l'individu normal que chez l'individu malade, et que la pathologie n'est qu'une partie de la biologie.

Troisième grande idée, la loi des corrélations orga-

niques fut mise en évidence par l'étude de l'anatomie comparée et permit à *CUVIER* de donner des bases solides à la paléontologie, en reconstruisant, par le raisonnement et du fait des analogies structurales, les différentes parties des fossiles, qui n'avaient pas encore été trouvées.

A cet égard une question reste pleine d'obscurité : la différence énorme qui persiste entre la diversité des types, en anatomie comparée et leur relative ressemblance, en physiologie comparée. Il y a là un problème, qui n'est pas résolu, et qui tient vraisemblablement à ce que la physiologie, exclusivement biologique, reste sous la dé-

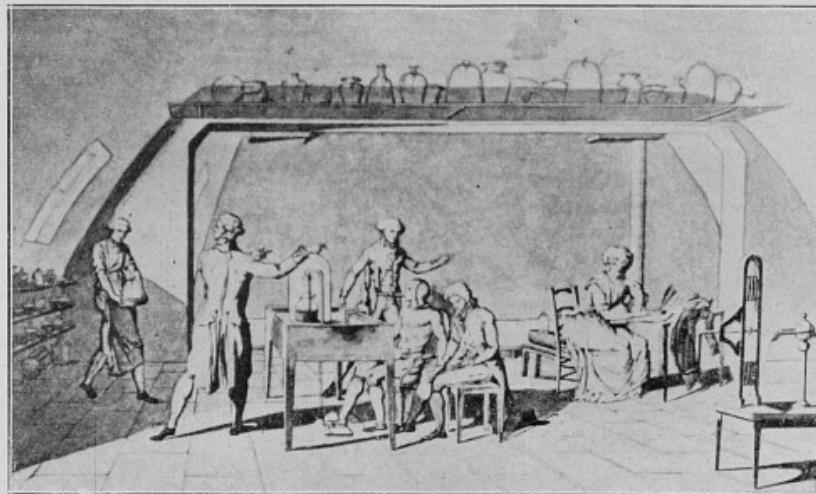
pendance de la physico-chimie et, en conséquence, en rapport avec des lois relativement simples; tandis que dans la diversité morphologique s'insèrent davantage le facteur social et le facteur extérieur.

N'est-il pas vraisemblable, en effet, que le facteur social et particulièrement la lutte entre les différents êtres a dû jouer un rôle de premier ordre, dans la morphologie encore beaucoup plus que dans la physiologie? C'est une hypothèse que je vous offre. Au surplus, il ne s'agit pas dans tout ceci d'*Histoire de la médecine*, mais, comme le disait Alphonse Allais, de considérations anthropologiques.

Ceci dit, j'en viens à *LAVOISIER*.

Les coordonnées humaines de *Lavoisier*, c'est-à-dire son lieu de naissance, sa date et son origine, sont les suivantes. Il est né à Paris, en 1743, fils d'un commerçant aisné, et a été guillotiné le 11 Mai 1794, avec la fournée des fermiers généraux.

Ce fut un génie de premier ordre, et s'il n'avait pas été victime de la Révolution, il est vraisemblable qu'il aurait fait progresser davantage encore la chimie, où il faisait des découvertes presque chaque jour; les « Mémoires » de 1788 et 1789 en font part, ainsi que



Lavoisier dans son laboratoire.
Expériences sur la respiration de l'homme exécutant un travail.
(d'après Grimaud : Lavoisier).

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2^{es} — AMPOULES B 5^{es}

Silicyl

*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMES — AMPOULES 5^{es} intrav.

la création de la chimie biologique et enfin l'établissement des grandes lois actuelles.

Ce fut une perte irréparable que celle de Lavoisier et, à n'en pas douter, un des plus grands crimes de la Révolution.

A peine âgé de 25 ans, il était membre de l'Académie des Sciences. Il appartenait au milieu bourgeois de l'élite pensante, qui illustra la fin du XVIII^e siècle. Ayant personnellement de la fortune et aussi par sa famille — son beau-père était fermier général — il prit également une ferme afin de pouvoir se soustraire aux nécessités matérielles. Il pouvait se livrer ainsi tout entier à ses spéculations et à ses recherches chimiques.

Il fut donc à lui-même son Mécène. Situation qui a des avantages, qui permet entre autres choses d'être entièrement maître de son orientation scientifique, d'échapper aux sollicitations et au besoin de prendre du galon. Situation qui présente également des dangers, parce qu'on fait figure de Monsieur bizarre. La majeure partie des individus ne comprend guère qu'on peine simplement pour le plaisir : celui du travail et de la découverte; on passe aussi d'ailleurs, auprès des savants, pour un amateur, dont il faut que l'on se débarrasse, et qui ne peut qu'être un parasite social. On le lui fit bien voir.

Lavoisier est, vous le savez, le fondateur de la chimie. Il a eu, à cet égard, de nombreux précurseurs. Il l'a assise sur les principes mêmes de la science, comme il l'a si bien dit au début de son *Traité élémentaire de Chimie* (1) :

« C'est en m'occupant de ce travail que j'ai mieux senti, que je ne l'avais encore fait jusqu'alors, l'évidence des principes qui ont été posés par l'abbé de Condillac dans sa « Logique » et dans quelques autres de ses ouvrages.

« Il y établit que nous ne pensons qu'avec le secours des mots; que les langues sont de véritables méthodes analytiques; que l'algèbre la plus simple, la plus exacte et la mieux adaptée à son objet de toutes les manières de s'énoncer, est à la fois une langue et une méthode analytique; enfin, que l'art de raisonner se réduit à une langue bien faite. Et en effet, tandis que je croyais ne m'occuper que de nomenclature, tandis que je n'avais pour objet que de perfectionner le langage de la chimie, mon ouvrage s'est transformé

(1) Lavoisier. Œuvres. T. I. (Traité élémentaire de Chimie), p. 1.

insensiblement entre mes mains, sans qu'il m'ait été possible de m'en défendre, en un traité élémentaire de chimie.

« L'impossibilité d'isoler la nomenclature de la science et la science de la nomenclature tient à ce que toute science physique est formée de trois choses : la série des faits qui constituent la science; les idées qui les rappellent; les mots qui les expriment. Le mot doit faire naître l'idée; l'idée doit peindre le fait; ce sont trois empreintes d'un même cachet; et, comme ce sont les mots qui conservent les idées et qui les transmettent, il en résulte qu'on ne peut perfectionner le langage sans perfectionner la science, ni la science sans le langage, et que, quelque certains que fussent les faits, quelque justes que fussent les idées qu'ils auraient fait naître, ils ne transmettraient encore que des impressions fausses, si nous n'avions pas des expressions exactes pour les rendre.

« La première partie de ce traité fournira à ceux qui voudront bien le méditer des preuves fréquentes de ces vérités; mais, comme je me suis vu forcé d'y suivre un ordre, qui diffère essentiellement de celui qui a été adopté jusqu'à présent dans tous les ouvrages de chimie, je dois compte des motifs qui m'y ont déterminé

« C'est un principe bien constant, et dont la généralité est bien reconnue dans les mathématiques, comme dans tous les genres de connaissances, que nous ne pouvons procéder, pour nous instruire, que du connu à l'inconnu. Dans notre première enfance nos idées viennent de nos besoins; la sensation de nos besoins fait naître l'idée des objets propres à les satisfaire, et insensiblement, par une suite de sensations, d'observations et d'analyses, il se forme une génération successive d'idées toutes liées les unes aux autres, dont un observateur attentif peut même, jusqu'à un certain point, retrouver le fil et l'enchaînement, et qui constituent l'ensemble de ce que nous savons.

« Lorsque nous nous livrons pour la première fois à l'étude d'une science, nous sommes, par rapport à cette science, dans un état très analogue à celui dans lequel sont les enfants, et la marche, que nous avons à suivre, est précisément celle que suit la nature dans la formation de leurs idées. De même que, dans l'enfant, l'idée est un effet de la sensation, que c'est la sensation qui fait naître l'idée, de même aussi, pour celui qui commence à se livrer à l'étude des sciences physiques, les idées ne doivent être qu'une conséquence,

LES BEAUX PAYS Viennent de Paraître :
LONDRES, par E. O. Hoppé. 133 héliogravures.
CAUSSES ET CÉVENNES -- **GORGES DU TARN**, par J. GIRON. 156 héliogravures.
 Le Volume : 33 Francs
 EDITIONS ARTHAUD, GRENOBLE

une suite immédiate d'une expérience ou d'une observation.

« Qu'il me soit permis d'ajouter que celui, qui entre dans la carrière des sciences, est dans une situation moins avantageuse que l'enfant même qui acquiert ses premières idées ; si l'enfant s'est trompé sur les effets salutaires ou nuisibles des objets qui l'entourent, la nature lui donne des moyens multipliés de se rectifier. A chaque instant le jugement, qu'il a porté, se trouve redressé par l'expérience. La privation ou la douleur viennent à la suite d'un jugement faux ; la jouissance et le plaisir à la suite d'un jugement juste. On ne tarde pas, avec de tels maîtres, à devenir conséquent, et on raisonne bientôt juste quand on ne peut raisonner autrement sous peine de privation ou de souffrance.

« Il n'en est pas de même dans l'étude et dans la pratique des sciences : les faux jugements, que nous portons, n'intéressent ni notre existence ni notre bien-être ; aucun intérêt physique ne nous oblige de nous rectifier : l'imagination, au contraire, qui tend à nous porter continuellement au delà du vrai ; l'amour-propre et la confiance en nous-mêmes, qu'il sait si bien nous inspirer, nous sollicitent à tirer des conséquences qui ne dérivent pas immédiatement des faits ; en sorte que nous sommes en quelque façon intéressés à nous séduire nous-mêmes. Il n'est donc pas étonnant que, dans les sciences physiques en général, on ait souvent supposé au lieu de conclure, que les suppositions transmises d'âge en âge soient devenues de plus en plus importantes par le poids des autorités qu'elles ont acquises, et qu'elles aient enfin été adoptées et regardées comme des vérités fondamentales, même par de très bons esprits.

« Le seul moyen de prévenir ces écarts consiste à supprimer, ou au moins à simplifier, autant qu'il est

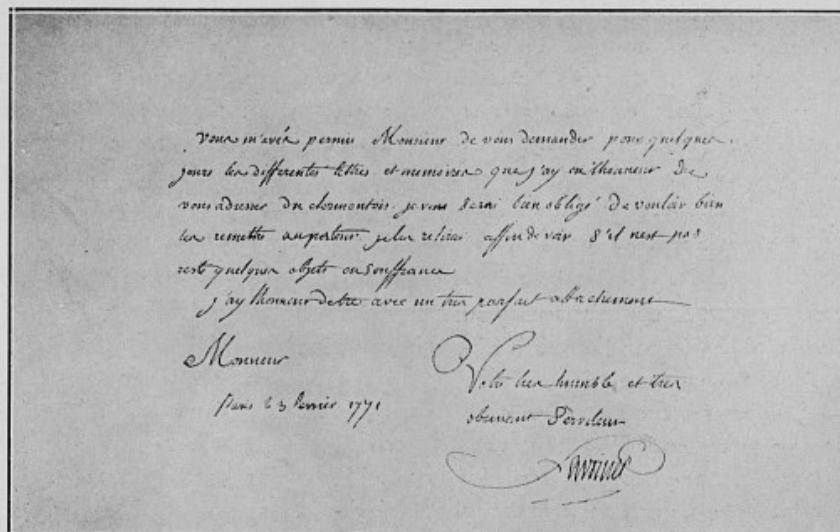
possible, le raisonnement, qui est de nous et qui seul peut nous égarer ; à le mettre continuellement à l'épreuve de l'expérience ; à ne conserver que les faits qui ne sont que des données de la nature, et qui ne peuvent nous tromper ; à ne chercher la vérité que dans l'enchaînement naturel des expériences et des observations, de la même manière que les mathématiciens parviennent à la solution d'un problème par le simple arrangement des données, et en réduisant le raisonnement à des opérations si simples, à des jugements si courts, qu'ils ne perdent jamais de vue l'évidence qui leur sert de guide.

« Convaincu de ces vérités, je me suis imposé la loi de ne procéder jamais que du connu à l'inconnu, de ne déduire aucune conséquence qui ne dérive immédiatement des expériences et des observations, et d'enchaîner les faits et les vérités chimiques dans l'ordre le plus propre à en faciliter l'intelligence aux commençants. »

Lavoisier a eu, en chimie, de nombreux précurseurs, dont nous n'avons pas à nous occuper, puisque nous nous bornons à étudier Lavoisier à propos des questions physiologiques, qu'il a clarifiées grâce à l'analyse chimique.

C'est, en effet, une des conditions les meilleures de la découverte que de chercher au point d'union des différentes méthodes. Après Lavoisier, Laennec fit de même.

Parce qu'il était chimiste, Lavoisier a été un des plus grands physiologistes. Parce qu'il était anatomo-pathologiste, Laennec devint le plus grand des cliniciens. L'individu possesseur d'une technique et qui tranquillement suit son sillon, collectera bon nombre de choses ; il ne fera pas de grande découverte. Au contraire, celui qui détient, lui aussi, une technique, dont l'esprit scientifique revêt tel ou tel



Lettre de Lavoisier.
(d'après Grimaud : Lavoisier)

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

mode, et qui brusquement est mis dans un monde un peu différent, est capable, du fait qu'il a par certains côtés l'esprit neuf, de trouver des choses géniales. Nous en avons une série d'exemples dans l'Histoire des sciences. L'un des plus brillants est celui de Lavoisier.

Considérons, par exemple, l'évolution des idées sur le mécanisme de la respiration. ARISTOTE avait déjà perçu une certaine ressemblance entre les animaux vivant à l'air libre et les poissons, et il avait assimilé les branchies aux poumons des animaux vivant sur le sol.

JEAN BERNOUILLI vit le premier expérimentalement que de l'eau chauffée, en même temps qu'elle laisse échapper des bulles d'air, est ensuite inapte à la vie des poissons et saisit nettement qu'il y avait dans l'eau un fluide aérien et qu'on le chassait par l'ébullition.

Le divin LÉONARD a écrit dans des papiers inédits, publiés par Venturi: « Le feu consumme sans cesse l'air, et aucun animal terrestre ou aérien ne peut vivre dans de l'air qui n'est pas propre à entretenir la flamme. » Léonard de Vinci avait donc vu le rapport qu'il y a entre la combustion de la flamme et la respiration des vertébrés.

Enfin, cet esprit fumeux qu'était JEAN-BAPTISTE VAN HELMONT, au milieu de toutes ses élucubrations imaginatives, avait tout de même compris certaines choses. Il avait vu, en particulier, un gaz subtil dégagé par la fermentation vineuse; que ce gaz subtil était mortel pour les animaux qui y sont plongés, et qu'il était tout à fait analogue à certains gaz subtils dégagés par les eaux minérales, également mortels pour les animaux qui y sont plongés. L'histoire de la grotte du chien le montre et aussi la grande cuve de Wiesbaden, où l'on voit se dégager en quantité de l'acide carbonique.

Van Helmont était allé plus loin. Il avait vu qu'une branche de saule, mise dans un pot avec de la terre, et simplement arrosée d'eau, arrivait à croître, d'une croissance telle qu'il n'était pas possible que l'eau qu'on lui donnait et la terre dans laquelle elle se trouvait suffisent à expliquer cette croissance; que par conséquent il fallait bien que cette branche de saule prit quelque chose dans l'air ambiant. Il n'alla pas jusqu'à percevoir qu'elle assimilait le carbone de l'air.

Restés dans leur sillon, Aristote, Bernouilli, Léonard de Vinci, Van Helmont ne furent que de bons observateurs.

Il faut leur adjoindre LIBAVIUS, qui vécut de 1540 à 1606. Il constata — et son observation était bien

capable de réduire à rien la théorie du phlogistique — que la chaux métallique, c'est-à-dire l'oxyde, à l'inverse de ce que pensait alors chacun, était plus pesante que les métaux. La chaux métallique plus pesante que le métal d'où elle provient, n'est-ce pas exactement le contraire de ce qu'affirme la théorie du phlogistique? STAHL ne considère-t-il pas la chaux comme un métal déphlogistique?

Au reste, la théorie de Stahl est parfaitement exacte, à condition qu'on en renverse complètement les termes; on a de cette façon la vérité. Et c'est une qualité appréciable, car il n'en va pas toujours ainsi; c'est ce que disait PIERRE CHARRON dans le *Livre de la Sagesse*: « Si l'erreur était toujours exactement le contraire de la vérité, rien ne serait plus facile que de savoir la vérité, quand on connaît une erreur. Mais malheureusement, pour une vérité, il y a un nombre incalculable d'erreurs. »

Un autre précurseur de Lavoisier, l'un des plus intéressants, c'est JEAN REY, médecin périgourdin — ces Périgourdins sont étonnantes. — Il fait penser par ses écrits à son compatriote Montaigne, qui l'a précédé dans la vie d'une cinquantaine d'années.

Jean Rey, en même temps qu'il était médecin et Périgourdin, exerçait la profession de maître de forges. Association qui n'est pas fréquente, mais qui, dans le cas particulier, lui permit de voir clair dans la théorie de la combustion et de la respiration. Il publia à Basas, en 1630, un livre intitulé: « Recherches des causes pour lesquelles le plomb et l'étain augmentent de poids quand on les calcine », et voit l'explication de ce fait en ce que l'air se tisse et s'accroche aux métaux. Comme il est sûr de lui-même, ce gentilhomme périgourdin! On ne peut pas être plus convaincu:

« Je réponds et soutiens glorieusement que le surcroît de poids vient de l'air qui dans le vase a été espressi, appesanti et rendu adhésif par la véhemente et longuement continue chaleur du fourneau, lequel air se mêle avec la chaux (à ce aidant l'agitation fréquente), et s'attache à ses plus menues parties, non autrement que l'eau appesantit le sable que vous jetez en icelle pour s'attacher et adhérer à ses moindres grains. »

Retenez le nom de Jean Rey, qui fut un esprit très juste et qui vit loin.

Toujours parmi les précurseurs de Lavoisier, dans la question de la respiration, je dois citer HOOK. En 1664, celui-ci vit que la suppression des mouvements respiratoires ne détermine pas la mort, quand on fait passer dans les poumons un courant d'air continu.

MARCEL COULON
La Poésie Priapique au XVI^{ème} Siècle
 30 Gravures sur bois de LE CAMPION
 750 Ex. sur vélin du Marais : 75 fr.
 Editions du Trianon, 11, Rue de Cluny, Paris

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
 Liquide — A chacun sa dose

BOYLE, qui vient ensuite, réfute la théorie thermique de la respiration et soupçonne quelques substances vitales qui seraient répandues dans l'air et seraient propres à l'entretien de la flamme.

En somme, nous retrouvons toujours le même binôme : respiration, combustion.

LOWER, contemporain de Boyle, voit que le sang noir devient vermeil, non dans le cœur comme le croyait Galien, mais en traversant les poumons. Le problème se rétrécit donc ; on se rapproche de la vraie solution, au cours d'un drame qui rappelle un peu *Edipe roi*. De tous côtés, les choses tendent vers un même point central ; on va bientôt saisir l'éénigme.

Un Italien, FRACASSATI, en 1767, fit une observation d'une banalité extraordinaire, mais que personne n'avait faite avant lui. On était fort partisan de la saignée à cette époque. On sait que le caillot de la saignée une fois dans la palette est vermeil en surface et noir dans sa partie profonde. Fracassati, homme ingénieur, eut l'idée de retourner le caillot. Il vit, au bout de quelque temps, la partie noire devenir vermeille au contact de l'air, mais n'en tira pas la conclusion qui en découlait.

Après lui, JEAN MAYON, chimiste de génie, mort très jeune, vint à penser, à la suite d'expériences difficiles, que la puissance comburante de l'air dépendait d'une matière subtile, qu'il nomme « esprit nitro-aérien ou ligno-aérien » ; il l'avait obtenu, en effet, en se servant de nitre ou de bois, et considérait que c'est aussi à l'existence de cet esprit ou gaz que l'air, servant à notre respiration, doit le pouvoir de changer le sang noir en sang vermeil, et d'entretenir la vie dans les êtres organisés. Sans être très éloigné de la vérité, Jean Mayon restait encore obscur.

La conception, qu'il illustrera Lavoisier, devient de plus en plus claire avec BLACK. Black, de Glasgow, professeur de chimie, remarque en 1750 : qu'en soufflant dans de l'eau de chaux l'air expulsé de nos poumons est chargé d'une quantité considérable de gaz asphyxiant, trouvé par Van Helmont dans la cuve des gens qui font le vin, et que c'est le même gaz asphyxiant que la craie laisse échapper quand on la calcine ou encore quand on verse dessus un peu de vinaigre.

Il mettait ainsi parfaitement en évidence l'identité du gaz carbonique aussi bien par l'expiration que par la calcination et par l'acidification.

PRIESTLEY alla plus loin. En 1774, celui-ci observe que l'air, usagé par les animaux ou la flamme, permet

aux plantes de continuer à vivre et elles le rendent apte à satisfaire aux besoins de la respiration des animaux. Il précise donc la possibilité pour la plante de régénérer l'air en prenant l'acide carbonique. Mais lui non plus n'allait pas plus avant.

De plus, il vit que le minium calciné abandonne un gaz, qui a le pouvoir d'entretenir la combustion et la vie des animaux. On peut donc dire que Priestley avait fait la même découverte que Lavoisier. Elle date de 1774 ; le mémoire de Lavoisier, de 1777. A certains moments, il y a des problèmes qui sont dans l'air. Seulement, Priestley était tellement pénétré par la théorie du phlogistique de Stahl, qu'il conclut que le gaz vivifiant et comburant, obtenu par la calcination du minium, était de l'air déphlogistique. Et si Priestley avait fait cette faute, c'est parce qu'il n'était que chimiste, qu'il errait à la suite de Van Helmont et de Stahl, et qu'enfin il ne se servait pas de la balance. Usant de la balance, comme notre gentilhomme périgourdin, et d'autre part comme Lavoisier, il aurait échappé à la théorie du phlogistique, et à lui serait revenue la gloire immortelle de la découverte de Lavoisier. Il l'a vue, l'a décrite, mais ne l'a pas comprise.

J'en arrive enfin à LAVOISIER.

Les travaux physiologiques de Lavoisier, dont je m'occupe exclusivement, sont d'abord les travaux relatifs à la respiration. Dès le début de ses recherches il ébranle, au point de vue chimique, un point capital de la légende qui fleurissait jusque là, en montrant que l'air n'est pas un élément simple. (Dans la salle du Conseil de la Faculté, nous avons encore une tapisserie des quatre éléments.) Lavoisier, le premier, décompose l'air comme il fallait. Il montre que celui-ci n'est pas un élément, que l'oxygène diminue dans une cloche où on met un oiseau vivant ; qu'au bout d'un certain temps l'oiseau meurt et qu'en même temps l'acide carbonique augmente.

Et dans son mémoire de 1777, « sur la respiration des animaux, et sur les changements qui arrivent à l'air en passant par leurs poumons », il pose et résoud parfaitement la question.

« Pour ramener à l'état d'air commun et respirable l'air vicié par la respiration, il faut, dit-il, opérer deux effets : 1° Enlever à cet air, par la chaux ou par un alcali caustique, la portion d'acide crayeux aérisé ; 2° Lui rendre une quantité d'air éminemment respirable ou déphlogistique égale à celle qu'il a perdue. La respiration, par une suite nécessaire, opère l'inverse des deux effets et je me trouve ainsi conduit à deux

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*
Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*
Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

conséquences également probables entre lesquelles l'expérience ne m'a pas encore mis en état de prononcer... — voyez sa prudence — ou la portion d'air éminemment respirable contenue dans l'air de l'atmosphère est convertie en acide crayeux aéiforme en passant dans le poumon, ou bien il se fait un échange dans ce viscère: d'une part, l'air éminemment respirable est absorbé et de l'autre le poumon restitue à sa place une portion d'acide crayeux aéiforme presque égale en volume. » (1).

Dans cette langue, qui paraît désuète parce qu'elle ignorait la terminologie précise de notre époque, vous trouvez, exposée admirablement, la théorie de la respiration découverte par Lavoisier.

Il n'a pas fait d'ailleurs que cette découverte. Il a aussi fondé la calorimétrie, avec LAPLACE. Voyant, en effet, que la combustion respiratoire était en rapport avec la formation de chaleur, il essayé de mesurer le dégagement de la chaleur. Il a donc mis un animal ou bien une lampe à huile dans une enceinte entourée de glace, et il a pesé la quantité d'eau résultant de la glace fondue du fait de la chaleur dégagée par l'animal qui respirait ou par la flamme qui brûlait, et d'après la quantité d'eau il a pu déduire la quantité de chaleur produite. Outre ce rapport chaleur-combustion, il a établi ce qu'était la chaleur latente, la chaleur spécifique des différents corps, qu'il faisait brûler dans son calorimètre. Il fonda ainsi la calorimétrie et fit de la combustion respiratoire la principale source de la chaleur animale; ceci n'est d'ailleurs pas strictement exact; de même il a commis une erreur en disant que c'est au niveau du poumon que se formait la chaleur, et cependant, à ce point de vue, il a rendu des services étonnantes.

Après l'air, il s'est attaqué à un second élément considéré comme simple: l'eau. Avec SÉGUIN, il a montré que l'eau se forme chaque fois que l'hydrogène brûle et cela avec un très grand dégagement de chaleur. Cette étude l'a aussi amené à reprendre les expériences de notre ami SANCTORIUS, immuable sur sa balance.

Sanctorius avait montré par la balance l'importance de la perspiration insensible. Lavoisier, aidé par Séguin, refait des opérations analogues à celles de Sanctorius et dit: « Il y a évidemment une perte de

(1) Lavoisier: « Mémoire sur la respiration des animaux et sur les changements qui arrivent à l'air en passant par leurs poumons. »

poids par la transpiration insensible, comme l'a montré Sanctorius, mais il en est une autre plus importante, celle-là, et qui résulte de l'eau éliminée par les poumons. » Il restait à discriminer les deux variétés de déperditions. Il mit donc Séguin dans un vêtement imperméable et de manière à recueillir toute la quantité de sueur qui pourrait être éliminée par la peau et vit avec cet appareil, que l'eau, éliminée par l'appareil pulmonaire, était un peu près le tiers de la quantité d'eau totale que perdait l'individu, sans tenir compte de l'élimination urinaire.

Là encore, Lavoisier allait de l'avant, au point de vue physiologique.

Il progressa davantage encore; car c'était un esprit remarquablement clair, méthodique et persévérant. L'idée qu'il avait en tête la suivait dans ses plus extrêmes limites. Ainsi fut-il amené tout naturellement, en étudiant le métabolisme de l'eau, à préciser le métabolisme de tous les corps simples, constituants de l'organisme, et il fonda la chimie biologique. De même, il s'attacha à dégager la relation qui unissait les différentes activités fonctionnelles, en particulier celle qui lie l'activité respiratoire et l'activité musculaire; également celle qui existe entre activité respiratoire, activité digestive et activité musculaire. Enfin la relation entre le degré de chaleur et l'élimination faite par la respiration. Soit les principales lois permettant de poser ce qu'on appelle aujourd'hui le métabolisme de base. Voici deux passages caractéristiques:

« En rapprochant ces résultats de ceux qui les ont précédés, on voit que la machine animale est principalement gouvernée par trois régulateurs principaux: la respiration qui consomme de l'oxygène et du carbone et qui fournit le calorique, la transpiration qui augmente ou qui diminue suivant qu'il est nécessaire d'emporter plus ou moins de calorique, enfin la digestion, qui rend au sang ce qu'il perd par la respiration et la transpiration. »

« Ce genre d'observations conduit à comparer les emplois de forces entre lesquelles il semblerait n'exister aucun rapport. On peut connaître, par exemple, à combien de livres en poids répondent les efforts d'un homme qui prononce un discours, d'un musicien qui joue d'un instrument. On pourrait même évaluer ce qu'il y a de mécanique dans le travail du philosophe qui réfléchit, de l'homme de lettres qui écrit, du musicien qui compose. »

(A suivre)

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
Dyspepsie, Diabète, Obésité, Entérite, Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

REC. COMM. SEINE 45.350

Soupe d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

REC. COMM. SEINE 45.350

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION

AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Écoles - PARIS

Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION

Docteur MAURICE GENTY

Les idées Directrices de la Biologie : Lavoisier - Bichat - Cuvier

par M. le Professeur Laignel-Lavastine
(suite)

Lavoisier alla si loin, qu'il saisit même et très bien le métabolisme universel, cercle jamais fermé de tous les corps simples, passant par les végétaux et par les animaux pour revenir au règne minéral, ainsi qu'en témoigne cette phrase admirable :

« Les végétaux, écrit-il, puisent dans l'air qui les environne, dans l'eau, et en général dans le règne minéral, les matériaux nécessaires à leur organisation

« Les animaux se nourrissent ou de végétaux ou d'autres animaux, qui ont été eux-mêmes nourris de végétaux, en sorte que les matières qui les forment sont toujours, en dernier résultat, tirées de l'air ou du règne minéral.

« Enfin la fermentation, la putréfaction et la combustion rendent perpétuellement à l'air de l'atmosphère et au règne minéral les principes que les végétaux et les animaux lui ont empruntés. Par quels procédés la nature opère-t-elle cette merveilleuse circulation entre les trois règnes ? » (1).

(1) Lavoisier inédit, cité par Caillery, In Hanotaux: « Hist. de la Nat. franç. », XV, p. 145.

Et je passe à XAVIER BICHAT, qui fut un chirurgien d'une intelligence fulgurante, et qui a accompli une œuvre immortelle en un laps de temps, qui véritablement nous étonne. C'est en deux ans que Xavier Bichat a fondé toute son œuvre. Le *Traité des Membranes* est de 1800, les *Recherches sur la vie et la mort*, de 1801 ; son *Anatomie générale*, de 1801 également. Et il est mort en 1802. Son œuvre est absolument analogue à celle de Laennec, à ce point de vue; le *Traité de l'auscultation médiate* a été composé également en deux ans.

X. Bichat naquit à Thoirette, le 14 novembre 1771, et mourut le 22 août 1802, 14, rue Chanoinesse. Ce sont les dates exactes, précisées par mon collègue et ami GENTY, maintenant bibliothécaire de l'Académie de Médecine, et qui possède vraiment l'art de vérifier les chronologies ; la première date apposée sur la maison de Bichat, en effet, était fausse. A la plaque en bois qui la mentionnait, on substitua une plaque de marbre : cette fois, la date de la naissance était bien exacte, mais la date de la mort restait fausse. D'autre part, au lieu de Thoirette, nous lisons dans l'excellente Histoire de Castiglioni « Thoissette » dans la traduction française et dans le texte italien. Rien n'est amusant comme de rechercher la filiation des erreurs. Cela peut mener loin.



Bichat a d'abord étudié à Lyon. Il arriva à Paris en 1794; il fut l'aide et le successeur de DESSAULT.

Il était collègue de CABANIS, et de cette façon, entra en relations avec le milieu d'Auteuil et le salon de M^{me} HELVÉTIUS. Il connut également PHILIPPE PINEL; ce « bon M. Pinel », fondateur de la psychiatrie, le fut parce qu'il faisait partie du milieu des Encyclopédistes. Il ne libéra pas seulement les aliénés de leurs chaînes, à Bicêtre; en 1798, il écrivit un livre excellent, la *Nosographie philosophique*, où il montre l'importance des lésions des tissus pour arriver à établir une nomenclature rationnelle des maladies.

L'œuvre de Bichat est essentiellement basée sur la biologie et l'anatomie. Dans son *Traité des Membranes* il a cette phrase admirable, que je vais vous lire, parce qu'elle synthétise ses idées directrices.

« Tous les animaux sont un assemblage de divers « organes, qui en exécutant chacun une fonction, « concourent, chacun à sa manière, à la conservation « du tout. Ce sont autant de machines particulières « dans la machine générale qui constitue l'individu. « Or, ces machines particulières sont elles-mêmes « formées par plusieurs tissus de nature très différente « et qui forment véritablement les éléments des « organes. »

Ecoutez cette phrase lapidaire :

« La chimie a ses corps simples; l'anatomie a ses « tissus simples, qui, par leurs combinaisons, forment « les organes. »

Voilà l'idée directrice fondamentale permettant d'arriver ensuite à la théorie cellulaire, où nous voyons déjà poindre en quelque sorte l'histo-physiologie élémentaire moderne.

Certes, dans l'application de son idée, il y a évidemment des erreurs. Il décrit par exemple vingt-et-un tissus, ce qui est excessif. D'autre part, le tissu cellulaire n'a aucun rapport avec la cellule. Néanmoins, le germe y est et il va se développer d'une façon régulière.

Autre chose. Dans la préface de son *Anatomie générale*, il précise nettement sa technique, et je ne saurais mieux faire que de vous rappeler non pas le plan que vous connaissez, mais la manière dont il essaye d'étudier les différents tissus. Ceci, parce qu'elle donne l'ébauche en quelque sorte de la technique histologique :

« Je ne ferai qu'une remarque sur les expériences contenues dans cet ouvrage. Parmi elles, se trouve une suite d'essais sur les tissus simples, que j'ai tous succès-

sivement soumis à la dessiccation, à la putréfaction, à la macération, à l'ébullition, à la coction, à l'action des acides, des alcalis, etc., etc. Or, on verra facilement que ces essais n'ont point pour but d'indiquer la composition, de fixer les éléments divers, d'offrir par conséquent l'analyse chimique des tissus simples. Leur objet est d'établir des caractères distinctifs pour ces divers tissus, de montrer que chacun a son organisation particulière, comme il a sa vie propre, de prouver par la diversité des résultats, qu'il donne, que la division que j'ai adoptée repose non sur les abstractions, mais sur les différences de structure intime. »

Pourquoi s'est-il contenté de réactifs aussi grossiers, et pourquoi n'a-t-il pas eu recours au microscope ? Probablement parce qu'il n'en eut pas le temps. L'anatomie générale date de 1801. D'autre part, les procédés qu'il employait en anatomie macroscopique lui permettaient de faire des différenciations d'importance capitale. Puisqu'on ne savait rien là-dessus, il fallait aller du simple au plus compliqué; il avait commencé par établir de grandes divisions, il serait certainement allé plus loin ensuite. En effet, à ce moment, il n'était pas si commode d'avoir des cadavres, et M. TRENEL a fait l'année dernière à la Société d'Histoire de la Médecine, une communication intéressante sur « Bichat, voleur de cadavres ». Notre confrère nous a montré Bichat, obligé d'aller la nuit dans les cimetières, flanqué de son garçon de laboratoire, dérobant trois ou quatre cadavres, qu'il apportait toujours nuitamment, dans la tour de la Commanderie de Saint-Jean-de-Latran, dite tour de Bichat, démolie en novembre 1854 et qui constituait sa salle de dissection (1). Une nuit cependant, il fut pris sur le fait. On dressa même procès-verbal, mais quand on sut qu'il s'agissait du Professeur Bichat, les choses n'allèrent pas plus avant.

Un mot encore sur l'enseignement posthume de Bichat.

Il y a deux manières de faire de l'enseignement posthume : par ses œuvres et par un fragment de soi-même. C'est ce qui est arrivé à Bichat.

Bichat avait comme garçon, son complice quand il volait les cadavres, un individu peu scrupuleux. Donc, Bichat mort — on fit son autopsie, — le garçon garda sa tête. Il savait comment on arrangeait un crâne. Il arrangea donc le crâne de Bichat. Et le crâne de Bichat, après des pérégrinations, arriva sur la table du

(1) On y accédait par un passage de la rue Saint-Jean de Beauvais
V. GENTY, Notes sur Bichat, Prog. Méd. (Supplément illustré 1932, N° 6)



Chirurgien Roux, et qui le montra à quelques phrénologistes.

La première Société d'Anthropologie, sous l'influence de l'action de Gall, était alors dans toute sa splendeur et les phrénologues se réunissaient une fois par mois, pour juger des qualités psychologiques des individus dont on montrait les crânes. Le crâne de Bichat était atteint de scaphocéphalie, c'est-à-dire que selon la description de Foissac, ses deux moitiés, droite et gauche, étaient « comme les deux chevaux d'un attelage dont l'un est en avance sur l'autre ». En effet, le frontal gauche était très en avant sur le frontal droit, qui était au contraire très en arrière. Et, sans rien dire, on apporta le crâne de Bichat à la

Société de Phrénologie. Ces Messieurs, les Phrénologues, le regardèrent avec grand soin, et chacun donna son avis. Il y avait là un aliéniste qui se récria : « Oh ! oh ! c'est bien anormal !... A n'en pas douter, les poussées instinctives et passionnelles l'emportent beaucoup chez cet individu sur les sentiments nobles et les qualités intellectuelles ! » On rédigea un procès-verbal, qui fut lu au début de la séance du mois qui suivit.

Après lecture de ce compte-rendu, celui, qui avait soumis le crâne de Bichat à l'examen des phrénologistes, dévoila sa supercherie.

La Société, par la suite, ne se réunit plus.

Vous voyez sur quelles bases Bichat a fondé l'Ana-



Bichat,

Gravure sur bois, extraite du Plutarque français, gravée par Wacquet d'après Em. Béranger.
(Cliché des Laboratoires Ciba).

tomie générale. Son *Traité de la Vie et de la Mort*, est intéressant, parce qu'il fonde en quelque sorte la physiologie expérimentale. On y trouve des phrases qui sont d'un intérêt capital, au point de vue de l'évolution des idées :

« Quant à l'esprit qui règne dans cet ouvrage, j'ai évité également de me placer, et parmi ceux qui accumulent les expériences sans les coordonner par le raisonnement, et parmi ceux qui entassent les raisonnements sans les fonder sur les expériences.

« Dans l'état actuel de la physiologie, l'art d'allier la méthode expérimentale d'HALLER et de SPALLANZANI, avec les vues grandes et philosophiques de BORDEU, me paraît devoir être celui de tout

esprit judicieux; s'il n'a pas été le mien, c'est que, pour atteindre le but, il ne suffit pas de l'entrevoir. »

« On cherche dans des considérations abstraites, la définition de la vie; on la trouvera, je crois, dans cet aperçu général : la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Définition qui eut un succès supérieur à sa valeur.

Bichat reste dans la bonne tradition. Son œuvre est essentiellement caractérisée par la fondation de l'anatomie générale, par l'apparition de l'histologie qu'on voit poindre, et aussi par l'insertion de la pathologie et de la clinique dans la Biologie. Il est, à ce point de vue, le Maître de la Clinique française.

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2c3 — AMPOULES B 5c3

Silicyl

*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMES — AMPOULES 5 c3 intrav.

Il reconnaît, le fait mérite d'être souligné, que ce sont les mêmes lois qui président, à l'état normal et pathologique. Par là vraiment, il fait œuvre de précurseur. De même lorsqu'il distingue la vie animale de la vie organique, et lorsqu'il donna une description excellente du sympathique, sur laquelle je ne puis hélas insister. Voici le passage auquel je fais allusion :

« Aucun anatomiste n'a encore considéré le système nerveux des ganglions, sous le point de vue sous lequel je vais le présenter. Ce point de vue consiste à envisager chaque ganglion comme un centre particulier, indépendant des autres par son action, fournissant ou recevant ses nerfs particuliers comme le cerveau fournit ou reçoit les siens, n'ayant rien de commun, que par les anastomoses, avec les autres organes analogues; en sorte qu'il y a cette remarquable différence entre le système nerveux de la vie animale et celui de la vie organique, que le premier est à centre unique, que c'est au cerveau qu'arrive toute espèce de sentiment, et que c'est de lui que part toute espèce de mouvement; tandis que, dans le second, il y a autant de petits centres particuliers, et par conséquent de petits systèmes nerveux secondaires, qu'il y a de ganglions. »

J'arrive enfin au BARON CUVIER, né à Montbéliard en 1760, mort à Paris en 1832. Le Baron Cuvier diffère en tous points de Bichat. Cet homme, qui travaillait méthodiquement, avait une intelligence d'une telle envergure, qu'elle touchait à tous les domaines, mais toujours avec le même soin méthodique. Ainsi, comme il était logé au Jardin des Plantes, dans une vaste maison, il avait autant de cabinets que d'occupations spéciales. Quand il s'occupait de paléontologie, il travaillait dans son cabinet de paléontologie; quand il s'occupait de physiologie, il passait dans le cabinet de physiologie; un peu plus tard, on le retrouvait dans son cabinet d'histoire naturelle. Et ainsi, par ce simple changement de lieu, il put mener à bien une œuvre considérable; il est vrai qu'il était entouré de multiples collaborateurs. Il savait très bien faire travailler son monde et se montrait même quelquefois fort autoritaire. Il n'était, paraît-il, pas drôle tous les jours.

Ce fut néanmoins un grand esprit, et son *curriculum vitae* montre qu'à ce point de vue, la société lui a rendu hommage. Je dois dire qu'il a réussi sans jamais changer d'opinion: il fut toujours gouvernemental. Il fut de l'Institut en 1793, Chancelier de l'Université en 1808, et Pair de France en 1831.

Il a un style délicieux, qui coule facilement, mais,

comme disait l'autre, « j'excelle dans les éloges ». Et en effet, il faisait très bien les éloges, et c'était pour lui l'occasion d'exprimer des idées générales. Je n'en donnerai qu'un exemple, tiré du Premier Volume des *Eloges historiques de M. Cuvier*, qu'on peut trouver à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, en partie non coupés jusqu'à ce jour. Voyons ce qu'il dit, par exemple, de Lavoisier :

« Je veux parler de la théorie des éléments des substances organiques, et de la facilité de leur métamorphose, surtout développées par Lavoisier.

« Comme les principes immédiats des corps organisés sont à la fois, et peu différents entre eux, et cependant identiques de nature dans chaque espèce où on les trouve, quand une de ces espèces manque, une autre y supplée; et, s'il le faut, on crée le principe dont on a besoin en faisant légèrement varier les proportions des éléments d'un autre principe.

« Dans cette nouvelle magie, le chimiste n'a presque qu'à vouloir: tout peut se changer en tout: tout peut s'extraire de tout.

« On fait du vinaigre avec du bois, du blanc de baleine avec la chair des chevaux, du savon avec celle des poissons, de l'ammoniaque avec des rognures de drap, du sel d'oseille avec du sucre, du sucre avec de l'amidon; on extrait des vieux os une corne artificielle, qui s'étend et se moule comme l'on veut, ou qui s'amincit en un papier à calquer transparent comme le verre: un peu d'acide sulfurique rend l'huile la plus impure, inodore et blanche comme de l'eau; déjà, depuis plusieurs années, les lampes à courant d'air illuminent les moindres demeures à dix fois moins de frais qu'autrefois. Mais la chimie a vu qu'on pouvait faire mieux encore; elle a tiré l'air inflammable de la houille, et éclaire des fabriques, des ateliers, des maisons entières, avec la même matière qui ne servait qu'à les chauffer. La source est à la cave, et l'on a dans chaque pièce, un robinet de lumière, comme on en aurait un d'eau de fontaine. C'est, ainsi que beaucoup d'autres, une invention française, négligée chez nous et accueillie par l'étranger. Si les rues de Londres ne sont pas encore toutes éclairées ainsi, c'est dans la crainte de nuire à la navigation, en faisant trop baisser le prix de l'huile de baleine. »

Voici maintenant un parallèle très amusant fait par Cuvier entre Buffon et Daubenton :

« BUFFON, d'une taille vigoureuse, d'un aspect important, d'un naturel impérieux, avide en tout d'une jouissance prompte, semblait vouloir deviner la vérité,

LES BEAUX PAYS *Viennent de Paraître :*
LONDRES, par E. O. Hoppé. 133 héliogravures.
 CAUSSES ET CÉVENNES -- GORGES DU TARN, par J. GIRON. 156 héliogravures.

Le Volume : 33 Francs
 EDITIONS ARTHAUD, GRENOBLE

et non l'observer. Son imagination venait à chaque instant se placer entre la nature et lui, et son éloquence semblait s'exercer contre sa raison avant de s'employer à entraîner celle des autres.

« DAUBENTON, d'un tempérament faible, d'un regard doux, d'une modération qu'il devait à la nature autant qu'à sa propre sagesse, portait, dans toutes ses recherches, la circonspection la plus scrupuleuse; il ne croyait, il n'affirmait que ce qu'il avait vu et touché; bien éloigné de vouloir persuader par d'autres moyens que par l'évidence même, il écartait avec soin de ses discours et de ses écrits, toute image, toute expression propre à séduire; d'une patience inaltérable, jamais il ne souffrait d'un retard; il recommençait le même travail jusqu'à ce qu'il eût réussi à son gré, et, par une méthode trop rare peut-être parmi les hommes occupés de sciences réelles, toutes les ressources de son esprit semblaient s'unir pour imposer silence à son imagination. »

Cuvier faisait montre de très réelles qualités, en particulier lorsque l'Empereur lui demandait d'établir des rapports sur les différentes questions à l'ordre du jour. C'est ainsi qu'en 1808, quand l'Aigle était au plus haut de sa course, il présenta un Rapport historique sur les progrès des Sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel. Dans ce rapport, il témoigne de la largeur de ses idées, et de son universelle compréhension. Ainsi le montrent les quelques emprunts, que nous y faisons et que voici :

« Placées entre les sciences mathématiques et les sciences morales, les sciences naturelles commencent où les phénomènes ne sont plus susceptibles d'être mesurés avec précision, ni les résultats d'être calculés avec exactitude; elles finissent lorsqu'il n'y a plus à considérer que les opérations de l'esprit et



Cuvier en 1798, par Van Bree.
(d'après L. Bultinga, Iconographie de Cuvier).

leur influence sur la volonté.

« L'espace entre ces deux limites est aussi vaste que fertile, et appelle de toute part les travailleurs par les riches et fertiles moissons qu'il promet.

Dans les sciences mathématiques, même lorsqu'elles quittent leurs abstractions pour s'occuper des phénomènes réels, un seul fait bien constaté et mesuré avec précision sert de principe et de point de départ; tout le reste est l'ouvrage du calcul: mais les bornes du calcul sont aussi celles de la science. La théorie des affections morales et de leurs ressorts s'arrête plus promptement encore devant cette continue et incompréhensible mobilité du cœur, qui met sans cesse toute règle et toute prévoyance en défaut, et que le génie seul, comme

par une inspiration divine, sait diriger et fixer. Les sciences naturelles, qui n'ont que le second rang pour la certitude de leurs résultats, méritent donc, sans contredit, le premier par leur étendue; et même, si les sciences mathématiques ont l'avantage d'une certitude presque indépendante de l'observation, les sciences naturelles ont en revanche celui de pouvoir étendre à tout, le genre de certitude dont elles sont susceptibles. »

« L'histoire naturelle commence à être reconnue pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire, pour une science dont l'objet est d'employer les lois générales de la mécanique, de la physique et de la chimie, à l'explication des phénomènes particuliers que manifestent les divers corps de la nature.

« Dans ce sens étendu, elle embrasserait aussi l'astronomie; mais cette science, éclairée aujourd'hui d'une lumière suffisante par les seules lois de la mécanique et soumise aux calculs les plus rigoureux, rentre complètement dans les mathématiques, dont elle est la plus belle comme la plus étonnante application. »

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

« Le premier point qui nous frappe dans l'étude de la vie, c'est cette force des corps organisés pour attirer dans leur tourbillon des substances étrangères, pour les y retenir pendant quelque temps après se les être assimilées, pour distribuer enfin ces substances devenues les leurs dans toutes leurs parties, selon les fonctions qui doivent s'y exercer. »

« Ce pouvoir présente trois objets d'étude. Il faut voir quelles matières ces êtres attirent, et ce qu'ils en rejettent. Le résidu formera leur matière propre : c'est la partie chimique du problème. »

« Il faut décrire ensuite les voies que ces matières traversent depuis leur entrée jusqu'à leur sortie : c'est la partie anatomique. »

« Il faut examiner, enfin, par quelles forces ces matières sont attirées, retenues, dirigées et expulsées : on peut nommer cette recherche la *partie dynamique*, ou proprement *physiologique*. »

« La marche générale de la végétation consiste donc à reproduire des substances combustibles ; et elle en accumule, en effet, partout où ni les animaux ni le feu ne viennent les consommer. De là les couches immenses de terreau qui se forment dans les îles désertes et dans les forêts non exploitées. »

« L'animalisation suit une marche opposée ; elle brûle les substances susceptibles d'être brûlées. Le caractère commun des principes immédiats des animaux est une surabondance d'azote. Ils se nourrissent tous de végétaux, ou d'animaux qui s'en étaient nourris. »

« Ainsi, la végétation et l'animalisation sont des opérations inverses : dans l'une, il se défait de l'eau et de l'acide carbonique ; dans l'autre, il s'en refait. C'est ainsi que la proportion de ces deux composés est maintenue dans l'atmosphère et à la surface du globe. »

L'œuvre de Cuvier réside avant tout dans ce fait qu'il fit entrer l'anatomie dans la zoologie. Mais il se contenta trop d'une contemplation statique du passé. Son but, la classification naturelle, n'allait pas jusqu'à la raison explicative du déterminisme des formes. Il était avant tout conservateur, et c'est pour cela qu'il reçut tant de marques de faveurs sous la Restauration.

Ce fut néanmoins un grand esprit, allant d'instinct aux faits significatifs, et sachant ordonner les choses ; il le montre bien par les deux grands principes qu'il a mis en évidence : en premier lieu, le principe de la subordination des caractères, qu'avec Geoffroy Saint-Hilaire, il emprunta à Jussieu, grâce auquel il fit une accumulation méthodique extraordinaire de faits anatomiques et permit ainsi par la suite à ses

successeurs, d'élaborer nombre de théories. Dans ses Leçons, rédigées par DUMÉRIL et DUVERNOIS en 1805, il y a de vrais trésors en fait d'observations anatomiques ; tandis qu'il expose surtout ses idées dans l'Introduction à son livre sur le Règne animal, distribué d'après son organisation.

Le second principe directeur est beaucoup plus important : c'est le principe des conditions d'existence ou de la corrélation des formes. Il est évidemment empreint d'un certain finalisme aristotélicien, mais il a rendu néanmoins de très grands services et a une valeur constructive, puisque c'est ce principe qui servit de base à l'anatomie.

« Il ne suffit pas, dit Cuvier, que les parties de chaque être soient entre elles dans telle harmonie conditionnée ; c'est celle de leur existence. Il faut encore que les êtres eux-mêmes soient entre eux dans une harmonie semblable pour le maintien de l'ordre du monde. Les espèces sont essentiellement nécessaires... »

Mais alors, il fait fausse route.

« ...Les espèces sont essentiellement nécessaires, les unes comme proie, les autres comme destructeurs, et modérateurs de propagation. »

On croirait lire du Bernardin de Saint-Pierre !

Cependant, cette corrélation des parties a eu un succès énorme au point de vue de l'organisation des fossiles. Elle a permis ainsi une véritable résurrection des mondes anciens. Les recherches de Cuvier sur les ossements fossiles, qui datent de 1812, sont à ce point de premier ordre, qu'il est nécessaire de les présenter.

Son ouvrage s'intitule :

RECHERCHES
sur les
OSSEMENTS FOSSILES
où l'on rétablit

LES CARACTÈRES DE PLUSIEURS ANIMAUX
dont les révolutions du globe ont détruit les espèces.

par M. le Baron G. CUVIER,

Officier de la Légion d'Honneur, Conseiller ordinaire au Conseil d'Etat et au Conseil royal de l'Instruction publique, l'un des quarante de l'Académie française, Secrétaire perpétuel de celle des Sciences, membre des Académies et Sociétés royales des Sciences de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Stockholm, de Turin, de Gottingue, de Copenhague, de Munich, de la Société géologique de Londres, de la Société asiatique de Calcutta, etc..

Nouvelle Edition, entièrement refondue, et considérablement augmentée.

Triomphante des eaux, du trépas et du temps.
La terre a cru revoir ses premiers habitants.
DELILLE.

Tome Premier : contenant le discours préliminaire, et l'histoire des éléphants, des mastodontes et des hippopotames fossiles.

Chez G. DUFOUR & E. D'OCAGNE, Libraires, Quai Voltaire, N° 13, PARIS
et à AMSTERDAM, chez les mêmes.

1821

PIERRE PETIT
PHOTOGRAPHIE D'ART
TOUS PROCÉDÉS — TOUTES LES RÉCOMPENSES
122, Rue La Fayette, PARIS — Tél. Prov. 17.92
Une réduction de 10% sur notre Tarif est accordée à MM. les Docteurs abonnés au Progrès Médical.

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
Liquide — A chacun sa dose

Je vous lirai seulement (p. 10), les deux premières phrases du Baron Cuvier :

« J'ai essayé dans cet ouvrage, de parcourir une route où l'on n'avait encore hasardé que quelques pas, et de faire connaître un genre de monument presque toujours négligé. Antiquaire d'une espèce nouvelle, il m'a fallu apprendre à déchiffrer et restaurer ces monuments, à reconnaître et à rapprocher dans leur ordre primitif les fragments épars dont ils se composent, à reconstruire les êtres antiques auxquels ces fragments appartiennent, à les comparer enfin à ceux qui vivent aujourd'hui à la surface du globe, art presque inconnu et qui suppose une science à peine effleurée auparavant, celle des lois qui président aux coexistences des formes des diverses parties dans les êtres organisés. »

La forme en est admirable, les idées très belles et font que les *Recherches sur les ossements fossiles* restent un monument de premier ordre.

Il n'en est peut-être pas absolument de même des *Discours sur l'évolution de la surface du Globe*, où Cuvier se mettait à suivre Buffon, et où il admettait des cataclysmes survenant de temps à autre et qui ont été reconnus comme erronés par les recherches de Lamarck et par tous les savants modernes.

En 1830, justement, éclate à propos de la conception statique et de la conception dynamique de la nature,



Cuvier,
d'après le tableau de Mme de Mirbel, gravure de Richonime.
(Cliché des Laboratoires Ciba)

la grande discussion à l'Académie des Sciences, entre le Baron Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Discussion que suivait avec tant d'attention Goethe, très peu de temps avant de mourir, et dont j'aurai occasion de reparler à propos du transformisme.

Cette opposition entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, est l'expression d'une lutte éternelle et qui oppose d'une part l'esprit précis, positif, qui n'aime pas aller au-delà du fait immédiatement vu, et d'autre part l'esprit large, synthétique, qui a des enveloppées idéales, et qui se sert de l'observation comme d'un tremplin pour s'élancer dans le champ des idées.

Les deux sont utiles à l'avancement, au cheminement de la science. Ils sont en quelque sorte comme la systole et la diastole de la pensée scientifique. L'un est sans conteste la formule de Cuvier; l'autre, la formule de Geoffroy Saint-Hilaire.

J'arrive à ma conclusion. On voit l'intérêt de cette étude, puisqu'elle permet de saisir dans quelques-unes de ses idées directrices le rôle de la biologie :

Le fondement de la Biologie sur la chimie, par la méthode du connu à l'inconnu, mise si bien en évidence par Lavoisier.

D'autre part, le rôle de Bichat, comme fondateur de l'anatomie générale, de l'histologie, comme créateur de la clinique, et qui est parvenu à insérer la pathologie dans la biologie générale.

Et enfin, le rôle de Cuvier, qui fut un rôle d'ordre hiérarchique et de synthèse dans les sciences natu-

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*

Dyspepsies par insuffisance sécrétatoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

relles; Cuvier fit ranger matériellement un nombre considérable de faits, et ce sont ces faits qui vont permettre ensuite à Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, à Darwin, et à quelques autres, d'établir les différentes théories du transformisme.

En tout état de cause, je souhaite de vous avoir intéresser. Pour mon compte personnel, je dois dire que la société de ces grands esprits est particulièrement apaisante en ces époques plus ou moins agitées; en leur compagnie, on se distrait de l'instabilité du monde et on a l'impression de contempler l'éternel!

(Applaudissements.)

PROJECTIONS

— Je vous montre Léonard de Vinci,



Cuvier,
Statue, par David d'Angers, érigée à Montbéliard (1835)
(d'après Bultingaire : Iconographie de Cuvier)

précurseur de Lavoisier au point de vue de la connaissance de la respiration et du rôle de l'oxygène.

— Le beau tableau de David, représentant Lavoisier avec sa charmante femme.

— Cabanis, qui était un des plus assidus du salon de Madame Helvétius, à Auteuil, au point qu'elle lui a légué sa maison.

Je vous montre Cabanis, parce qu'il a été le collègue, ici, à cette Faculté, de Bichat, que je vais vous montrer après.

— Et voici Bichat, qui est beaucoup mieux là-dessus que sur la statue de David d'Angers, placée dans la cour de la Faculté, et que vous connaissez tous.

— Enfin, Lamark, devenu aveugle.

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St Honoré PARIS

Soupe
d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St Honoré PARIS

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

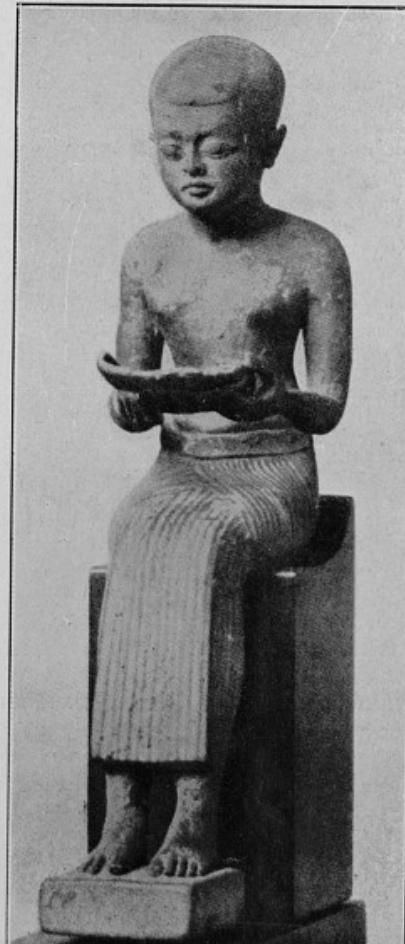
La Médecine des Femmes et des Enfants chez les Egyptiens

Les Grecs ont toujours considéré les Egyptiens comme les inventeurs de l'hygiène et comme constituant le peuple le plus sain et où l'on vivait le plus longtemps. Homère et Plutarque prétendaient que dans tout Egyptien il y avait un médecin.

Dans l'Ancienne Egypte, en effet, les règles de l'hygiène étaient inscrites dans la loi d'une façon précise et impérative, si bien que l'on devait se bien porter si l'on se conformait à la loi. Les Egyptiens se mariaient de bonne heure et chez eux les mariages consanguins et même incestueux étaient extrêmement fréquents et parfaitement admis, ce qui pourtant n'empêchait pas leur race d'être florissante et leurs unions d'être fécondes, car les familles comptaient souvent de huit à dix enfants. La loi égyptienne défendait sous peine de châtiments très sévères l'avortement et l'exposition des enfants. Les Egyptiens souhaitaient d'ailleurs être prolifiques et les jeunes épouses désireuses d'être mères mangeaient de la mandragore qui, venue de Palestine, avait la réputation de faciliter la procréation. L'on trouve dans certains papyrus, la description minutieuse des précautions qu'il faut prendre pour empêcher l'avortement. On avait coutume d'enterrer les fœtus dans les maisons près de l'âtre, afin d'éloigner les maladies du foyer domestique et c'est ainsi que l'on a retrouvés ensevelis deux petits fœtus d'environ quatre mois, issus de la reine Ankhès-en-Amen, la jeune épouse de Tout-Ankh-Amon. D'autres documents signalent les manœuvres qui au contraire, favorisaient les accouchements. Il ne s'agit, il est vrai, que de procédés populaires et d'un empirisme grossier dépourvu de

toute valeur scientifique. Mais il existe au Musée de Berlin un papyrus littéraire, rédigé vers la XII^e dynastie, où se trouve le récit d'un accouchement tel qu'il se pratiquait sous le Moyen Empire (2.500 ans avant J.-C.). On avait coutume d'activer l'accouchement par des massages ; on baignait l'enfant et on pétrisait ses membres pour lui donner une belle forme et leur imposer la force et la vigueur. L'accouchement se faisait sur un siège obstétrical spécial : la pierre de mise au monde qui existait dès la VI^e dynastie (2.500 ans avant notre ère), était employée chez les Hébreux et de laquelle dérive évidemment le fauteuil obstétrical encore employé aujourd'hui en Orient. Cette pierre de mise au monde était en réalité constituée par trois pierres disposées en U de telle façon qu'elles formaient un siège surélevé, sur lequel la femme pouvait s'asseoir ou s'agenouiller, tout en ayant, au-dessous d'elle et en avant, un vide permettant les manœuvres obstétricales de la sage-femme et la sortie de l'enfant. Les femmes accouchaient donc dans la position mi-accroupie et mi-agenouillée, comme le font encore aujourd'hui les femmes de l'Afrique du Nord. Les Egyptiens pratiquaient les injections vaginales chaudes et employaient contre les hémorragies utérines, les tamponnements vaginaux. On trouve d'ailleurs dans certains papyrus, des descriptions du prolapsus de l'utérus, des écoulements vaginaux et des troubles menstruels avec les moyens employés alors pour y remédier. Certains traitements des abcès du sein figurent également dans les plus anciens papyrus médicaux, mais leur efficacité paraît des plus douteuses.

L'allaitement était tenu en grand honneur dans l'ancienne Egypte et se prolongeait jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans. Les reproductions de scènes d'allaitement sont extrêmement nombreuses dans les temples, qu'il s'agisse de l'allaitement des Pharaons par une déesse ou d'animaux nourrissant leurs petits. Les femmes du harem pouvaient seules se per-

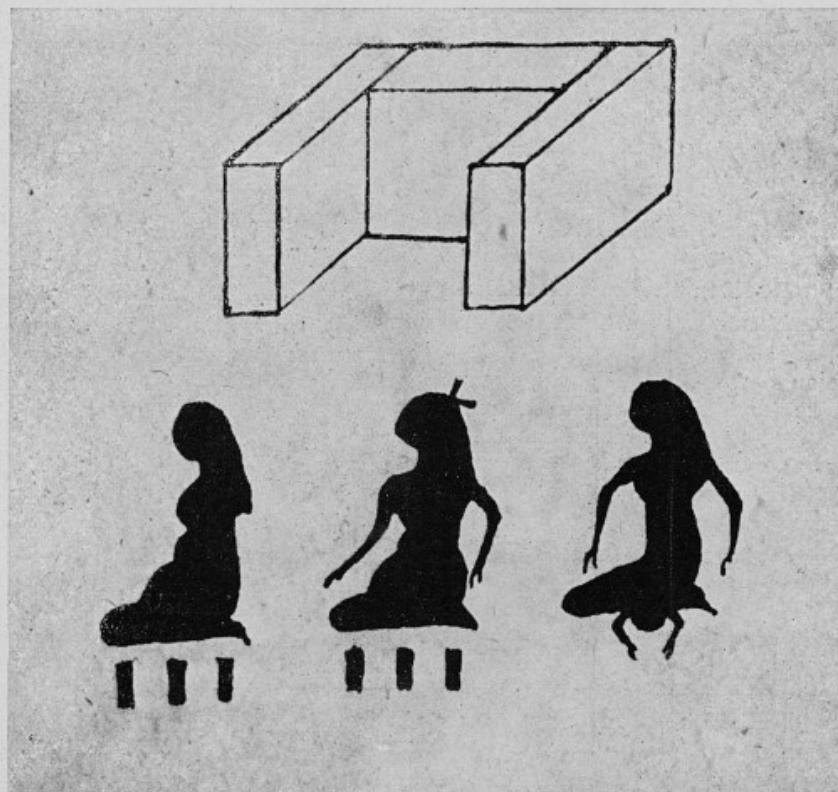


Imhotep,
dieu égyptien de la Médecine

mettre de confier leur progéniture à des mercenaires ou à des esclaves. La fonction de nourrice princière était des plus recherchées et « la grande nourrice » était un personnage de marque, invité à toutes les cérémonies officielles et au couronnement du roi. Le terme de « nourrice » s'appliquait même au gouverneur du prince, chargé de lui fournir la nourriture intellectuelle. Les anciens Egyptiens peuvent être considérés comme des précurseurs en puericulture, car ils apportaient les plus grands soins à l'hygiène de l'enfance. Le nouveau-né était enveloppé dans de grands linge blancs, mais on ne l'emballait pas, contrairement aux habitudes des peuples bibliques, car le livre de Job signale l'existence du maillot. Après le sevrage, on donnait au nourrisson, du lait de vache et ensuite, il ne prenait que des aliments végétaux, jusqu'à l'âge de cinq ans. Les Egyptiens, extrêmement propres, se lavaient soigneusement avant les repas et ne manquaient pas de nettoyer avec la plus grande minutie tous leurs ustensiles de ménage. Leurs prêtres se rasaient le corps tous les jours se coupaient les cheveux tous les trois jours et se lavaient dans l'eau froide deux fois par jour et deux fois par nuit: aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient toujours recommandé fortement les ablutions et les bains à leurs fidèles. Ils voulaient que l'air fût aussi pur que possible et faisaient des fumigations fréquentes avec de la résine et de la myrrhe. Ils devaient éviter certains aliments, en particulier la viande de porc, les fèves et les haricots et ne devaient jamais boire que de l'eau bouillie ou filtrée. Le raffinement en hygiène des Egyptiens était tel en effet, qu'ils imaginèrent la stérilisation de l'eau et ils savaient parfaitement que l'on pouvait se préserver de certaines maladies intestinales en buvant de l'eau bouillie. C'est ainsi que, 550 ans avant J.-C., le grand roi Cyrus était toujours

suivi dans ses déplacements, par de vastes récipients d'argent contenant une grande quantité d'eau potable, pratique qui avait été conseillée au roi par deux médecins sortis des Ecoles de l'Egypte.

Les Egyptiens ne portaient en général aucun vêtement, ou n'étaient drapés que de tissus amples et légers servant à peine à voiler leur nudité. Jouissant d'un climat privilégié, ils vivaient presque constamment en plein air, se tenant le plus souvent dans la cour des maisons et sur des terrasses, où ils exposaient leurs corps aux rayons du soleil, qu'ils appelaient le dieu Ra et qu'ils considéraient comme le dispensateur de la santé. De plus, ils s'adonnaient dans leurs jardins à ces jeux hygiéniques, tels que la paume ou le cerceau, ainsi que l'on s'en rend compte grâce à de nombreux exemplaires retirés des tombes et exposés dans les musées égyptiens. Les exercices physiques étaient d'ailleurs très largement pratiqués également par les adultes toujours revêtus de vêtements d'une blancheur impeccable. Comme



sports, ils pêchaient et chassaient, mais Champollion a découvert, dans les tombeaux de Beni Hassan construits sous la XI^e dynastie, un grand nombre de peintures qui montrent que 2.000 ans avant J.-C., la lutte était déjà parfaitement connue. La circoncision était en usage chez les Egyptiens, les Ethiopiens et les Coptes dès les temps les plus reculés, car sur beaucoup de monuments, le membre viril est représenté sans prépuce. D'après le papyrus Ebers, qui constitue le document médical le plus important ayant trait à l'ancienne Egypte, la circoncision était pratiquée à l'âge de 14 ans; on la voit représentée sur une figure d'un petit temple de Karnak, qui remonte à l'époque de Ramsès II, de la XIX^e dynastie (environ 1.392 ans avant J.-C.). D'après les papyrus grecs du British Museum, la circoncision des jeunes filles était aussi d'un usage général en



Egypte. On réséquait donc le prépuce du clitoris et c'était là une prescription légale et obligatoire, comme en fait foi un papyrus, sur lequel on a déchiffré l'accusation portée par un habitant de Memphis contre une mère qui n'avait pas fait circoncire sa fille, quoiqu'elle en eût l'âge d'après les usages égyptiens.

Malgré les nombreuses prescriptions hygiéniques qui présidaient à la vie des Egyptiens, les affections des yeux étaient, comme d'ailleurs encore de nos jours, extrêmement fréquentes et graves et l'ophtalmie était la plus répandue des maladies égyptiennes. Aussi y avait-il une foule d'aveugles, pour la plupart joueurs de harpe. Le livre des yeux est du reste la partie la plus importante du fameux papyrus Ebers, qui contient

table déesse de la médecine fut Isis, qui, fidèle épouse d'Osiris, fut la déesse bienfaisante et tutélaire de l'Egypte. Sous le nom d'Hattror, elle fut du reste la Vénus égyptienne, et sous le nom de Neith, elle présidera à la génération; aussi son temple était-il devenu, à Saïs, l'école des sages-femmes appelées mères divines. Isis est quelquefois représentée accompagnée de son fils Harpocrate qui, ayant toujours un doigt sur la bouche, incarnait le petit Dieu du silence, dans lequel on a voulu voir le symbole du secret médical. La déesse de la chirurgie Sekhel, la redoutable divinité à tête de lionne qui guérissait les fractures et les luxations par l'intermédiaire de ses prêtres. Mais le principal Dieu de la Médecine proprement dit, fut Imhotep, fils de



Mammisi d'Edfou et Mammisi de Philae
(d'après Maspéro).



Mammisi de Denderati
(d'après Ebers).

des conseils thérapeutiques dans le genre de ceux-ci: « Pour guérir l'inflammation des yeux, tu feras moudre des baies de genièvre de Byblos, tu les mettras tremper dans l'eau, tu les appliquerás sur les yeux du malade et il guérira de suite. Pour guérir les granulations dans l'œil, tu composeras un remède avec des collyres, du vert de gris, des oignons, du vitriol de cuivre, de la poussière de bois; tu mélangerás le tout et tu en feras une application sur les yeux du malade. » Les médecins de l'ancienne Egypte avaient d'ailleurs une réputation spéciale comme oculistes et Cyrus, roi de Perse, ayant besoin d'un oculiste, en fit venir un d'Egypte. D'ailleurs, ainsi que l'a écrit Hérodote, « en Egypte, la médecine est divisée, de sorte que chaque médecin ne soigne qu'une maladie, que le pays est rempli de médecins dont certains sont des médecins des yeux, d'autres des médecins pour la tête, dont les uns soignent les dents, les autres le ventre, d'autres encore les maladies qui ne se voient pas. » Ainsi donc, l'on serait mal venu à croire que la manie de la spécialisation à outrance, qui sévit exagérément à l'heure actuelle, constitue une aberration nouvelle, puisque les habitants de l'ancienne Egypte n'avaient rien à nous envier à ce sujet.

Mais les Egyptiens, peuple religieux épris de mysticisme ne se contentaient pas d'avoir des prêtres médecins pour chaque appareil de l'organisme; ils avaient aussi de nombreux Dieux qu'ils invoquaient. La vérité

Ptah le Dieu créateur et de Sehkel, la déesse de la Chirurgie. Aussi le représente-t-on sous les traits d'un adolescent portant un papyrus. Il fut probablement le ministre et le médecin du roi Zoser, qui régna vers 2980 avant J.-C. et à Memphis, qui fut le siège le plus important de son culte, on lui éleva des temples, des sanctuaires et probablement même des sanatoria. Enfin, la déesse Sechment avait le talent spécial de soigner les maladies des femmes. Les Egyptiens avaient même des Dieux pathologiques, car, dans l'antiquité comme chez les peuples sauvages actuels et chez nos modernes paysans, le croyant a invinciblement tendance à attribuer aux Dieux les maladies qu'ils sont censés guérir. C'est ainsi que le dieu égyptien Ptah est quelquefois représenté sous les traits d'un nouveau-né achondronplasique. De même le dieu Bès est figuré sous l'aspect d'un myxocéramate au facies lunaire, à la langue hypertrophiée et pendante hors de la bouche, aux jambes courtes et cagneyes: ce Dieu existe dans tous les musées d'Egyptologie, sous forme d'innombrables statuettes de bronze ou de terre cuite. Dès la V^e dynastie (2750 avant notre ère), les Egyptiens ont multiplié des effigies représentant des nains achondronplasiques, caractérisés par leur buste très long, leurs jambes courtes et leurs fesses saillantes. Le plus célèbre est connu sous le nom de Chnoumhotep; il occupait, malgré sa difformité, une situation élevée à la cour et sa tombe est une des plus riches de la nécropole de

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2 c3 — AMPOULES B 5 c3

Silicyl

*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMES — AMPOULES 5 c3 intrav.

Sakkarah. Il est donc certain que le nunisme existe depuis près de 5.000 ans. De même le mal de Pott existait dès les premières dynasties et l'on a même découvert deux tombes voisines avec des corps ne renfermant pas moins de quatre abcès de la colonne vertébrale, de sorte que l'on peut supposer ou bien qu'il y avait là une infection familiale ou bien qu'il existait à proximité une sorte de sanatorium pour tuberculeux osseux. Dans les tombes de Beni-Hassan, qui datent de 2.300 ans avant J.-C., on a trouvé également des peintures qui montrent que le rachitisme et que le pied bot varus équin symétrique et par conséquent congénital, existaient déjà à cette époque lointaine.

Enfin, sur une stèle de la XVIII^e dynastie (1.500 ans avant J.-C.), on peut faire le diagnostic de paralysie infantile, en raison du raccourcissement avec atrophie considérable des parties molles et de l'extension en équinisme du pied d'une jeune femme offrant des libations à la déesse Astarté. On a signalé d'autre part des lésions nettement rachitiques comme des tibias en lame de sabres. La syphilis, malgré certaines lésions discutables, semble avoir été inconnue au temps des Pharaons. Il en est de même du cancer; quant à la tuberculose, il est certain qu'elle exista dans l'ancienne Egypte, mais elle ne fut pas y être très fréquente, car de bonne heure, à Rome, on prit l'habitude d'envoyer les phthisiques se soigner sur les bords du Nil. Sous

la domination romaine, cette mode fut si développée que l'Egypte devint alors comme un véritable sanatorium. Enfin, les Egyptiens n'ignoraient pas les causes et les dangers des affections parasitaires et ils savaient utiliser comme remède vermifuge, la racine de grenadier, dont l'emploi s'est perpétué jusqu'à l'époque actuelle. Ils savaient d'ailleurs se protéger contre les mouches et les moustiques et l'on trouve dans Hérodote la description précise et parfaite de la moustiquaire. Contre les morsures des serpents, ils employaient des décoctions d'insectes tels que les hennetons et les scarabées. Un certain nombre de remèdes utilisés par les Egyptiens font encore partie de notre pharmacopée actuelle : l'aloès, la noix muscade, le ricin, dont l'on mangeait alors quelques graines en cas de constipation. Enfin, ils connaissaient les vertus thérapeutiques des fleurs de camomille, si bien que l'huile de camomille, si souvent prescrite en frictions par les Egyp-

tiens, est un de nos plus anciens médicaments. Leurs remèdes étaient préparés sous forme non seulement de pilules, mais aussi d'ovules et de suppositoires, dont la forme est indiquée dans les papyrus, ainsi que leur double but d'évacuation ou de calmant. Les Anciens, Pline et Galien, font remonter l'invention du lavement aux Egyptiens, qui n'auraient fait que suivre l'exemple des ibis et des cigognes, et Guy de Chauliac écrit en effet : « Enema et clystère a été pris de l'oiseau nommé cigogne, laquelle, ayant douleurs de ventre, prend de l'eau de la mer dans son bec et se la jette par derrière ».

G. BARRAUD,
(de Chatelaillon-Plage).



Le Dr René Briau.
(Cliché des Archives Médicales d'Angers.)

Le Docteur René BRIAU (1810 - 1886)

Si nous nous sommes associés pour ressusciter un moment une belle figure médicale du XIX^e siècle, c'est parce que l'un de nous est l'homonyme, l'autre le successeur de l'intéressant disparu. Le Dr René Briau, bibliothécaire de l'Académie de Médecine de 1855 à 1886, fut l'un de ces praticiens complets qui honoraiet et ornaient la haute société bourgeoise sous Louis-Philippe et Napoléon III. Vivant avec une grande dignité de mœurs, de langage et de costume, nos ancêtres avaient la première place dans tous les cérémonieux dîners de famille, partageant quelquefois cet honneur avec le curé de la paroisse. L'aimable rivalité de ces deux dignitaires devait donner à la conversation de ces réunions une rare saveur: le médecin, souvent touché par un léger scepticisme qui le faisait qualifier de voltaïen, taquinait l'ecclésiastique en l'accablant de sa supériorité littéraire. Ce qu'on appelait les « humanités » faisait à cette époque le fond de la culture des médecins; ils n'avaient pas à se préoccuper de la physique, de la chimie, de la biologie et de toutes ces sciences qui nous ont fait perdre notre latin. Eux, savaient même très bien le grec.

C'était l'époque de la médecine littéraire. La tradition et la clinique en constituaient la base. La pathogénie n'était pas timide, mais elle était ataxique, se lançant dans toutes les directions, à coups d'hypothèses, car l'expérimentation naissait à peine; Claude Bernard écrivait alors des tragédies en vers. La bataille des hypothèses était l'occasion de discours vraiment académiques. Les comptes-rendus de l'Académie de Médecine de l'époque permettent d'en savourer, à distance, la belle, l'ingénieuse, mais inutile éloquence.

L'éloquence académique mourut chez les médecins quand, au lieu de se jeter à la tête des hypothèses mirifiques, ils opposèrent et discutèrent des faits. Pasteur, tenant tête à la meute des amateurs de génération spontanée, parlait un autre langage, que Bouillaud, Jules Guérin et autres

**JOURNAL
DE LA CAMPAGNE DE WATERLOO**
par CAVALIÉ MERCER
Traduit de l'anglais par Maxime VALÈRE
“Les Témoins de l'Epopee”

In-16° avec 8 gravures dans le texte et 2 cartes dans le texte 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

**MÉMOIRES
DU GÉNÉRAL DE CAULAINCOURT**

Duc de Vicence. Grand écuyer de l'Empereur

Introduction et Notes de Jean HANOTEAU

I. - L'Ambassade de St-Pétersbourg et la Campagne de Russie *

In-8° Carré sur Alfa avec 1 gravure et un frontispice ... 30 fr.

grands orateurs de la période littéraire. Ces ancêtres soignaient très bien leurs malades, grâce à la saignée, aux formules pharmacologiques savantes et aux traditions sacrées. Ils assaisonnaient le tout avec le vieux bon sens français servi par un beau langage. Ils faisaient quelquefois des miracles sans les moyens dont nous disposons maintenant: en tout cas, ils inspiraient à leurs malades un respect et une reconnaissance que nous ne connaissons plus.

L'homme que nous voulons faire revivre un moment faisait partie de l'élite de ce corps médical disparu. Sa culture littéraire dépassait, du reste, l'habituelle mesure car, aux langues classiques, il ajouta l'étude de la plupart des langues anciennes. Il a dû fournir, dans la retraite et l'effacement, un labeur considérable que nous a dévoilé le dépouillement de quelques-uns de ses manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine.

Ces manuscrits ont été pieusement recueillis par son successeur, le Dr Dureau. Ils forment trois gros volumes de notes tracées d'une petite écriture fine et nette dont nous donnons des spécimens. Un graphologue y verra l'écriture d'un esprit méticuleux, méthodique à vision claire, ne s'occupant guère des contingences extérieures et sans ambition. Le papier est disparate: papier à lettres quadrillé, papier bulle et surtout envers de lettres de faire-part. En retournant celles-ci, nous lisons des noms historiques avec lesquels le dictionnaire Dechambre de notre jeunesse nous avait familiarisés, par exemple le mariage du fils de Woillez, mariage de Simonis, Empis et de Pennès, soirée chez Chauffard, etc.

René Briau avait poussé très loin l'étude des langues anciennes, puisque 90 feuillets de manuscrit, à lignes serrées sont consacrés à une "grammaire comparée" qui ne paraît pas avoir été imprimée. Cette grammaire part de l'écriture cunéiforme, pour passer au sanscrit, à l'indoustan, l'arabe, le copte, l'hébreu et terminer par l'égyptien. Le texte est bourré de citations et d'exemples des diverses écritures dessinées par l'auteur. Il semble avoir approfondi les inscriptions de Babylone, car un deuxième manuscrit de 112 feuillets représente une notice épigraphique présentée à la Société royale asiatique de Londres le 19 janvier 1850, en son nom, par le major Rawlinson.

Comme application de sa science philologique, Briau se lança dans l'épigraphie grecque et surtout latine. Ses manuscrits en reproduisent une quantité prodigieuse avec traduction, interprétation et discussion. Tous ces travaux

n'étaient pas purement théoriques, ils avaient un but concret: c'était l'étude des médecins dans l'antiquité. D'abord l'exercice de la médecine proprement dit: plusieurs essais, non publiés croyons-nous, au moins sous la forme que nous avons eue sous les yeux, sont contenus dans le premier volume des manuscrits :

Médecine Indoue. — Tchikitsa Sthâna (77 feuillets);

Introduction de la Médecine dans le Latium et exercice de cette profession à Rome sous la République (35 feuillets).

L'archiatrice (58 feuillets); La Médecine en Italie et à Rome (54 feuillets);

La Médecine à Rome (17 feuillets); Chirurgie (21 feuillets).

La préoccupation qui semble dominer dans le second volume, c'est de faire une sorte de recensement des médecins de l'ancien temps, grâce aux inscriptions tombales et aux citations des auteurs :

Sur la médecine. Origine du nom médecin. Noms de plusieurs médecins (République romaine).

Médecins de Louis le Débonnaire, de Charles le Chauve.

Médecins des Papes. Médecins anglais. Médecins grecs de la Sicile.

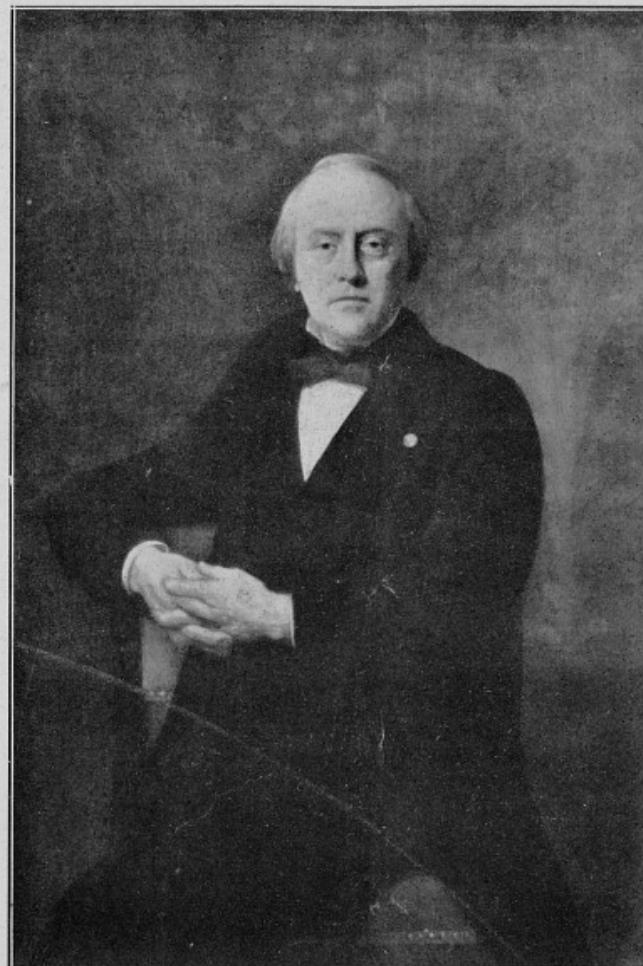
Dans le troisième volume, nous trouvons des documents plus intimes, notamment des lettres. La plupart de celles-ci ont pour but de vérifier ou de confirmer des renseignements épigraphiques, les principaux correspondants sont Allmer et Albert de Boissieu, de Lyon, et Jeanne, de Carcassonne.

Il y a des invitations à dîner. Au revers de l'une d'elles, nous relevons un document tout à fait intime écrit au crayon: le budget du Dr Briau pendant une année (1875) :

| | |
|-------------------|-----------|
| Loyer | 3.500 fr. |
| Mme Aglaé | 600 fr. |
| (50 frs par mois) | |
| Impôts | 310 fr. |
| Gaz | 480 fr. |
| Bonne | 200 fr. |
| Nourriture | 2.100 fr. |
| Assurances | 60 fr. |
| | 7.250 fr. |

Ces chiffres feront rêver nos confrères actuels: pour la bonne et pour les impôts, notamment, nous sommes loin du coefficient 5. Par contre, le loyer paraît relativement élevé et dénotrait un goût de luxe et de confort un peu inattendu.

A la fin du même volume, nous trouvons trace de deux événements qui durent être sensibles à notre modeste héros.



Le Docteur René Briau
Peinture à l'huile (Musée d'Angers)

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

Il eut certainement l'espoir, quand on parla à la fin de l'Empire de créer une chaire d'Histoire de la Médecine, de se la voir attribuer. Elle fut donnée à Daremberg en 1870. A contre cœur, Briau alla au cours d'ouverture où il trouva un auditoire « comptant plus de notables savants que d'étudiants ». Il dut faire un compte rendu pour un journal médical. Nous avons en mains son premier brouillon. Il était dur : « il n'est vraiment pas permis à un professeur d'histoire... etc. » suivi de quelques vives critiques. Par exemple, il ne saurait admettre que Daremberg puisse affirmer qu'il n'y a pas eu de médecine avant l'hellénisme. Alors ? L'Egypte, la Chine et l'Inde ? Cette mauvaise humeur fut courte. Le brouillon devint un article très courtois. Daremberg y répondit par une invitation à dîner.

La deuxième déconvenue fut une candidature malheureuse à l'Académie de Médecine. On en trouve trace dans une lettre de Dujardin-Beaumetz, qui dit : espérez, espérez ! (27 mai 1879). Mais Briau n'eut jamais d'autre lien avec l'Académie que son emploi de bibliothécaire.

Nous nous sommes un peu étendus sur l'œuvre manuscrite du Dr Briau parce qu'elle est destinée probablement à rester toujours à l'ombre des rayons de la bibliothèque, sans attirer les curieux. Son œuvre imprimée est plus connue. La plupart des bibliothèques médicales en possèdent des exemplaires. Voilà la liste de ses publications :

- 1855 : *Chirurgie de Paul d'Égine*.
- 1858 : *Coup d'œil sur la médecine des anciens Indiens*.
- 1866 : *Le service militaire chez les Romains*.
- 1869 : *Assistance médicale chez les Romains*.
- 1873 : *Le serment d'Hippocrate et la lithotomie*.
- 1877 : *L'archiatrie romaine ou la médecine officielle dans l'Empire romain*.
- 1882 : *Un médecin de l'Empereur Claude*.
- 1885 : *Introduction de la médecine dans le Latium et à Rome*.

Les deux plus importants ont la « Chirurgie de Paul d'Égine », texte grec et traduction en regard qui coûtait 9 francs chez V. Masson, ainsi que le « Service de Santé militaire chez les Romains », publié chez Masson aussi. Cette dernière œuvre est surtout épigraphique. Nous y

apprenons que les médecins de camp (cliniques) de cohortes, de légions ou de trirèmes, restaient toute leur vie des sous-officiers. Ils n'avaient aucune hiérarchie. Ils ne pouvaient pas, comme maintenant, devenir généraux de division ; en revanche, ils ne dépendaient que d'eux-mêmes.

Nous avons présenté René Briau sous son jour le plus original : ce fut un véritable bénédictin de grammaire. Mais il fut, entre temps, médecin actif, gagnant sa vie en allant chaque année soigner les malades pulmonaires aux Eaux-Bonnes. Il fut phthisiologue avant la lettre. Outre sa

thèse sur la « diathèse scrofuleuse », il publia un mémoire sur « quelques difficultés de diagnostic dans les maladies chroniques des organes pulmonaires ». Il crut à la contagion et à la curabilité de la tuberculose : ce qui n'était pas mal chez un ancêtre écrivant en 1850.

Nous aurions aimé, pour être complets, pouvoir présenter à nos lecteurs l'homme privé : nous n'avons à notre disposition que la photographie d'un portrait possédé par l'Ecole de Médecins d'Angers. Il y avait fait ses études et lui légua son effigie. Dans un article paru en 1901 dans les *Archives médicales d'Angers*, un médecin distingué, le Dr H. Gripat a

senté une notice bibliographique très intéressante sur René Briau, qui avait été l'ami de son père, il nous le décrit ainsi : « ... de taille moyenne, de tourmure élégante, sa mise était soignée sans recherche ; c'était un homme du monde, un causeur spirituel à la voix voilée, mais agréable, à la conversation fine, enjouée et d'un tour vif... » Le Dr Gripat, témoin oculaire que nous aurions désiré connaître, a disparu, lui aussi.

Nous avons entendu dire que René Briau aurait laissé des filles. Un hasard nous ayant fait connaître l'existence de deux vénérables demoiselles du même nom, vivant dans une maison de retraite provinciale, nous lança sur une fausse piste : mais il se trouva, par extraordinaire, que ces deux personnes étaient cependant filles, elles aussi, d'un médecin parisien, le Dr Augustin Briau, qui exerça modestement la médecine 34, rue de la Folie-Méricourt et mourut en 1880.

Sur un annuaire genre Rosenwald, de l'époque, conservé à la bibliothèque de l'Académie, nous avons trouvé leurs deux noms côté à côté. Après 1880, René reste seul jusqu'en

ouverture du cours d'histoire de la médecine au collège de France par M. le Dr. Daremberg.

Nous sommes de ceux qui pensent que l'étude de l'histoire d'une science quelconque est le complément nécessaire de l'étude de cette science, et que par conséquent l'enseignement de la médecine est incomplet et bâclé s'il ne comprend pas l'histoire générale et critique des faits, des doctrines et des hommes qui forment la chaîne non interrompue des traditions de cette science. Ni la nécessité de cette étude, c'est, suivant nous, ni que la médecine soit une science.

Fragment d'un manuscrit du Dr Briau

MONTMARTRE
La Basilique du Vœu National
au Sacré-Cœur
par l'Abbé P. GALIGANT
1 volume, 47 héliogravures 18 fr.
Editions ARTHAUD. — GRENOBLE

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
Liquide — A chacun sa dose

1886, année de sa mort à 76 ans. Il était officier de la Légion d'Honneur, distinction qui, au XIX^e siècle, était rare et réservée aux médecins de premier plan.

Malgré les bons offices de quelques aimables confrères, les D^r Goulet, d'Angers ; Bourgoing, de Paris ; Creignon, de Bordeaux et notre ami Molinéry, de Luchon, nous n'avons pas pu pousser aussi loin que nous aurions voulu la résurrection de notre savant, mais modeste héros. Nous

espérons cependant avoir intéressé quelques lecteurs ; en tout cas, nous avons pris nous-mêmes grand intérêt au voyage ainsi accompli dans le passé. Nous devons cependant terminer sur une note mélancolique : nous avons constaté, une fois de plus, avec quelle rapidité les morts, même les plus distingués, disparaissent de la mémoire des hommes.

Eugène BRIAUX et Maurice GENTY.

Sur Fracastor, son iconographie et le traité De la contagion.

Le D^r Terson a donné au Musée d'Histoire de la Médecine, une médaille de Fracastor, exemplaire — du temps — du traité *des Contagions*. Voici les commentaires dont il a accompagné cette présentation à la Société d'Histoire de la Médecine (1932) :

La vie de Fracastor est connue, et déjà sa biographie, publiée dans les *Opera omnia* (Venetiis, 1555), par son éminent ami A. Navagero (Naugierius) contient une foule de détails intimes. La bibliographie des nombreux travaux ultérieurs se trouvera dans les histoires les plus récentes de la médecine (Castiglioni).

Son iconographie a été développée par R. Blanchard et le sujet à peu près épousé par lui (*Bull. de la Soc. d'histoire de Médecine, 1903 et 1906*). Le Cabinet des Estampes contient une vingtaine de portraits et reproductions ; mais, en outre, je crois qu'il faut tenir un assez grand compte du petit portrait, publié dans les *Oeuvres Complètes*, deux ans après la mort du maître, en face du portrait de Navagero. Quoique réduite, cette esquisse confirme le type général des principaux portraits peints ou gravés.

J'ai tenu, par contre, à vous présenter une médaille de Fracastor, dont l'original a été exécuté de son vivant.

Ayant été moi-même enthousiasmé par la lecture du livre « de Contagionibus », en 1893, et l'excellente traduction — texte en regard — du D^r Meunier (de Pontoise), je recherchai, dès lors, les portraits de Fracastor et je voulus posséder, à portée de mes yeux et de ma main, son effigie inaltérable. Je m'adressai, dans ce but, à mon distingué confrère, le D^r Brettauer, ophtalmologiste à Trieste, numismate médical hors de pair, puisque sa collection spéciale, léguée depuis à l'Etat, contenait plus de 8.000 pièces. Brettauer, avec lequel j'avais, même à Paris, l'occasion d'échanges ophtalmologiques et artistiques, m'envoya le moulage de la grande médaille exécutée par Giulio della Torre, dont je fis faire quelques reproductions. J'en ai remis une au Cabinet des médailles et en voici une autre pour le Musée d'histoire de la médecine.



La physionomie méditative du maître est bien celle de la plupart de ses portraits. Au revers, sur l'autel, flambe et brille le feu du sacrifice à Minerve, à Apollon, à Esculape. Le livre, la sphère astronomique, la lyre et la couronne, épars et cependant synergiques, rappellent l'humaniste médical, auquel le P^r Laignel-Lavastine consacrait récemment une noble et féconde leçon.

Mais toute allusion à Fracastor serait vaine, si elle n'évoquait le Traité de *Contagionibus* (de *Contagione*, dans certaines éditions), de *Contagiosis morbis et eorum curatione*, en trois livres, composés au seuil de la vieillesse,

après la soixantaine. La première édition date de 1546. Les *Oeuvres complètes* (1555), scientifiques et littéraires, forment un beau volume qui se trouve à la Bibliothèque Nationale. Je vous présente une petite édition (Lyon, 1550), contemporaine de Fracastor (mort en 1553), contenant le traité de l'Antipathie et de la Sympathie des choses et le traité *des Contagions*.

Le traité *des Contagions* a été souvent cité, mais assez peu

répandu jusqu'à sa traduction de 1893 par Meunier. A. Fournier n'en avait donné qu'un petit extrait à la suite du *Poème de la Syphilis* (1530). Dans ce poème (1), œuvre juvénile, parfois robuste, parfois gracieuse, Fracastor, il faut en convenir, a presque enseveli les Fleurs du Mal (français, napolitain, ou mieux, américain, et probablement, par là, d'origine asiatique) sous les fleurs de la poésie, et même de la rhétorique. Le traité de la Contagion est, au contraire, l'œuvre sobre et dépouillée, celle de l'âge mur, celle de la synthèse médicale concise, de l'expérience et de la méditation concentrées qui prévoient l'avenir. Nous sommes loin des truculences, des éclairs dans l'orage et des imprécations d'un Paracelse. Pour nous, le traité *des Contagions* a été l'équivalent décisif du *Discours de la Méthode sur le terrain médical*.

Ceux qui sont familiers du livre *des Contagions* me pardonneront, en faveur des autres, quelques rappels.

(1) Le poème, rude et primitif, mais puissamment curieux, de F. Lopez de Villalobos, sur les « CONTAGIEUSES ET MAUDITES BUBAS » (Salamanque, 1498) a été traduit par Lanquetin (Masson, éd., 1890). Ce poème a largement précédé celui de Fracastor et leur comparaison est, à tous les points de vue, singulièrement instructive.

TRIDIGESTINE granulée DALLOZ
Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL granulé DALLOZ
Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

Le mot *infection* domine l'œuvre, et déjà Fracastor, dans sa dédicace au cardinal Alexandre Farnèse, espère que, mise sous sa protection, personne n'osera l'*infecter* de calomnie.

Et puis, c'est le livre premier avec la *théorie* de la contagion, ses analogies, ses différences, sa nature, ses transferts. La contagion est « une infection passant d'un individu à un autre », produite dans des particules si petites qu'elles ne tombent pas sous les sens et engendrent une sorte de putréfaction, mais dont l'origine repose dans les *germes*, les *seminaria*, latents, persistants, transportés à distance, mais qui créent d'autres germes (*sobolem procreant*). La réceptivité est moindre chez les vieillards et dans certaines constitutions.

Et c'est le livre deuxième, avec l'étude clinique et pathogénique des diverses maladies contagieuses, peste, variole et fièvres éruptives, typhus, syphilis, lèpre, suette, ptisis.

Le troisième livre est la conclusion thérapeutique spécialisée pour chaque maladie infectieuse, en visant, et avant tout, le *germe* de la contagion. Il faut se servir surtout des caustiques si la contagion est extérieure, comme dans la rage. Je ne m'étendrai que sur l'exemple qu'il donne de la *phthisie comme contagieuse* (de curatione phthisis, *quatenus contagiosa est*). Au début, toute thérapeutique est médiocre, si elle ne cherche pas à détruire le germe et « s'il pouvait être détruit par les caustiques, il n'y aurait pas de meilleurs remèdes ». Malheureusement, l'organe lésé ne les supporterait pas. Certains ont déjà ordonné des inhalations d'orpiment. Il est bon de s'adresser surtout aux résines, à la térébenthine, administrées seules ou associées à d'autres poudres (bol d'Arménie, etc.). Lorsque l'« ulcère » s'est déclaré, on ne peut plus agir que par des décoctions de tussilage, gaiac et analogues, en soutenant l'organisme. Toutefois, Fracastor conseille des frictions, toujours à titre germicide (*absumere seminaria contagiosi*), frictions mercurielles, où le mercure (une once) est uni à l'axonge et au styrax liquide (cinq onces de chaque), au beurre (deux onces), à la térébenthine (une once), à l'iris et à d'autres produits moindres. Ces frictions sont faites sur le dos et sur la face interne du bras. Telles sont les principales prescriptions applicables à la *phthisi per contaginem accepta*.

Par ce seul exemple si conscient, théorique et pratique, on jugera des autres chapitres et l'on passera, sans sourire, sur quelques considérations plus ou moins surannées — et dont, en somme, nous ignorons la part de vérité possible — à propos des conditions astronomiques et cosmiques qui peuvent favoriser les épidémies et les invasions contagieuses. Ce qui est assuré, c'est que l'œuvre est égale aux plus belles et qu'aussi, dans son style comme dans le reste, Fracastor est égal aux plus grands artistes et savants de la Renaissance.

Certes, le traité de la *Contagion* devrait habiter toutes les bibliothèques médicales, et surtout les plus modernes.

Si Fracastor a eu, lui-même, des précurseurs dans l'antiquité, et les temps peu antérieurs à lui parmi les grands syphiligraphes un peu plus jeunes que lui (Villalobos, Jean de Vigo, etc.), depuis son travail, plus d'un penseur, plus d'un médecin ou chirurgien, plus d'un simple praticien, a eu des idées semblables à celles de Fracastor, avant les géniales démonstrations de Pasteur. Je n'en rappellerai que deux parmi bien d'autres.

Vous connaissez la belle *Etude sur les virus* du Dr Jean Hameau (d'Arcachon), parue en 1836 et 1847, rééditée chez Masson, en 1895, par le Dr G. Hameau, qui l'a fait précéder d'un avant-propos sur les précurseurs de Pasteur et d'une préface de Grancher où le nom de Fracastor n'est pas oublié. Dans l'œuvre de J. Hameau, on ne peut qu'être frappé de la similitude très grande avec les conceptions et parfois les expressions de Fracastor. Mais il y a, en outre d'un très bel exposé des principes, de magnifiques observations de maladies contagieuses, parfois de traitements antiseptiques par des applications mercurielles (sur les pustules varioliques par exemple). Il y a des énoncés typiques : « *Tout virus peut être tué, puisqu'il a vie* » ; « *j'oserai croire qu'on préviendrait les phlébites dans les hôpitaux ou, du moins, qu'on en diminuerait le nombre, si l'on trempait la lancette dans l'onguent mercuriel avant la saignée* et, si l'on couvrait la plaie avec du taffetas qu'on aurait frotté avec cet onguent. Des soins analogues pourraient être pris après les *grandes opérations* ». Tout le livre est à relire.

Rappellerai-je encore les puissantes cliniques de Trouseau sur la contagion, où il n'omet ni le nom ni la doctrine de Fracastor, mais où, suivant, pas à pas, et convaincu, les découvertes naissantes de Pasteur, il prévoit lui-même des germes spécifiques de toutes les maladies infectieuses, tout en présentant, à côté de la pénétration possible du germe, les conditions cliniques de la « *capacité de résistance* » de l'individu inoculé ?

Je conclus ces remarques, en offrant au Musée d'Histoire de la Médecine, l'exemplaire de 1550, du traité des *Contagions* et, pour terminer cette brève promenade dans les jardins artistiques et médicaux de la Renaissance, je fais passer également sous vos yeux la médaille de Pic de la Mirandole, « car *Picus Mirandulensis* », instruit de toutes choses... et *quibusdam aliis*, ne pouvait, par conséquent, ignorer la médecine. Cette médaille nous montre, au revers, les trois Grâces, sous l'exergue *pulchritudo, amor, voluptas*. Elle est attribuée à Spinelli. Dans une médaille ultérieure, donnant le portrait, très vivant, de Giovanna Albizzi Tornabuoni, l'auteur a repris ce même motif antique des trois Grâces, mais, changeant le profil de la Grâce centrale, il lui a donné celui-là même de Giovanna, par un délicat hommage. »

PRODUITS DE RÈGIME
Heudebert
REG. COMM. SEINE 65-320
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118. Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe
d'Heudebert
Aliment de Choix
REG. COMM. SEINE 65-320
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

Les Fondateurs profanes de l'Archéologie préhistorique

par M. le Dr F. CATHELIN

« Les Nations n'ont de grands hommes que malgré elles, comme les familles. Elles font tous leurs efforts pour n'en pas avoir. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance déployée par des millions d'individus. »

BAUDELAIRE.
Journal intime.

Il est permis de croire que la science se fonde par les travaux des savants de profession. En réalité, c'est là une profonde erreur et il est très curieux d'apprendre qu'au contraire, les premiers initiateurs dans un certain nombre de branches humaines furent au contraire des étrangers à la science, des dilettantes, même des rêveurs, en tout cas des curieux et pour la plupart des hommes de génie.

« Le hasard, a écrit avec beaucoup de justesse le Professeur Couttière, dans une large mesure est le maître des découvertes », donc, le hasard aidant et aussi quelquefois les idées ambiantes, ces hommes ont, par un trait de lumière, vu clair dans l'obscurité, et ont enrichi notre patrimoine de résultats admirables sur lesquels nous vivons encore.

C'est ainsi que les plus grands réformateurs de la médecine n'étaient pas médecins. J'ai cité : Leuvenhoek, Pasteur, Roentgen, Edison, Metschnikoff, Curie et Lumière.

Pline déjà rappelle que le premier homme qui a inventé le ciment fut Doxius, fils de Celus, dont l'idée lumineuse lui vint à l'observation des nids d'hirondelles.

Le cas le plus remarquable (1) est celui de la piscicul-

(1) C'est également un CHASSEUR DE CHAMOIS, Perraudin, qui en 1822,

ture qui, avant le grand naturaliste le Professeur Coste (du Collège de France), fut littéralement inventée par un pêcheur français de la Bresse, Remy ; par un moine, Dom Pinchon (1420) ; par un Conseiller de Suède, Lund (1761) et par un lieutenant des miliciens de Westphalie, Jacoby (1758).

Nous savons encore que c'est un moine autrichien, Mendel, qui découvrit les lois fondamentales de l'hérédité, que Morse enfin était peintre et que Watt n'était qu'un petit ouvrier.

Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples et montrer que somme toute, il n'est pas nécessaire d'être un grand savant pour faire une grande découverte dans les sciences. C'est même en général le contraire qui a lieu, ce qui s'explique par ce fait qu'un homme trop instruit, ou n'a pas assez de loisirs pour promener son esprit dans les sentiers non battus, ou acquiert une discipline d'esprit qui ne le porte pas aux choses osées ou un peu risquées, ce qui est le propre de la nouveauté.

Mais l'histoire la plus fameuse nous est révélée par l'étude de l'archéologie préhistorique où les savants officiels font bien mauvaise figure devant les grands noms des fondateurs d'une science qui est surtout française et reste telle.

**

Les deux premiers noms à citer dans cette histoire sont ceux d'un peintre et d'un potier. J'ai cité Léonard de Vinci et Bernard Palissy. Ce sont eux en effet qui, à la Renaissance, du XVI^e au XVIII^e siècle, ont affirmé *les premiers* que les fossiles étaient autre chose que des jeux de la nature, que des pierres lancées par la foudre, d'où leur nom de *céraunies*, et comme le disait Boetius de Boot en 1636, ils n'hésitèrent pas, « quitte à passer pour des fous » à penser que les haches de pierre étaient des instruments primitifs maniés par des hommes.

Plus tard, en 1758, ce fut un aurait eu l'idée d'un ancien glacier ayant habité toute la haute vallée du Rhône et laissé des blocs erratiques un peu partout sur le Jura (d'après Conttière).



Léonard de Vinci.

magistrat, Goguet qui, dans un livre sur l'*Origine des lois*, proclame le premier qu'à un âge de pierre, avait succédé un âge du cuivre, du bronze et du fer, classification qui est encore aujourd'hui classique.

Ensuite, en 1715, ce fut un antiquaire de Londres, Conyers, qui découvre un silex travaillé, genre Saint-Acheul dans les graviers d'une ancienne rivière, que deux autres Anglais, Bagdorff et surtout John Frère attribuent à une période très reculée, d'autant plus que pendant les travaux de Conyers, on trouva au même endroit un squelette d'éléphant, mais tout cela n'était encore que des vues isolées, sporadiques, sans unité, sans précision et sans idées générales.

Il faut arriver à 1838 où un grand Français qui, lui, était contrôleur des Douanes à Abbeville, à Boucher de Perthes (1) pour fixer d'une façon certaine la haute antiquité de l'homme et la contemporanéité des silex taillés ou polis avec des mammifères disparus à une époque dont nous ne pouvons encore nous faire une idée précise.

C'est à la fin de 1838 qu'il eut le pressentiment de la découverte qui allait pour toujours illustrer son nom, en extrayant les premières haches diluvienne et en écrivant en 1846, la phrase célèbre rapportée par Boule dans son beau livre sur les *Hommes fossiles* : « Dans leur imperfection, ces pierres grossières n'en prouvent pas moins l'existence de l'homme aussi sûrement que l'eut fait tout un Louvre ». Ce qui n'a pas empêché, écrit le Professeur Couttière dans son merveilleux livre : *Le Monde vivant*, p. 103, t. I, que « fait plus grave et à peine croyable, les livres de B. de Perthes furent livrés au pilon après sa mort, par sa famille circonvenue ».

Enfin, venant grandir l'œuvre formidable de Boucher de Perthes, nous voyons un avocat, Edouard Lartet (du Gers), confirmer les vues du savant abbevillois et agrandir considérablement le domaine de la préhistoire.

* *

Ainsi donc, nous voyons comme fondateurs de l'archéologie préhistorique, un peintre, un potier, un

(1) Un de mes excellents amis, M. le marquis de Gantès (d'Abbeville), qui a connu Boucher de Perthes, m'écrivait récemment qu'il passait là-bas pour un original « qui cherchait des cartouches » au dire de ses concitoyens et qui avait l'habitude, même en hiver, de prendre chaque matin un bain froid dans le canal de la Somme. Cet homme ne pouvait évidemment pas être compris de ses voisins.

magistrat, un administrateur et un avocat ! Quelle déception cruelle pour des savants de profession et quelle leçon d'humilité !

Il est encore heureux que l'émancipation des idées ait évolué parallèlement, sinon ces grands hommes eussent subi, après Galilée, le sort de Bacon, le moine, le père de la méthode expérimentale qui, raconte notre frère Pennetier dans son *Eloge de Pouchet* : « fut accusé à cause de ses admirables découvertes, de magie et le relations avec le diable. Dénoncé au Pape par les moines de son Ordre, il dût passer sa vie dans l'isolement et les cachots ».

Heureusement qu'il s'est alors trouvé, comme le dit ailleurs Louis Gillet à propos de Robert de la Sizeranne « des personnes qui eurent assez de culture, de désintéressement pour prendre quelque plaisir aux formes de la vie du passé », sans quoi un des chaînons les plus captivants manquerait encore à nos connaissances humaines et ce m'est l'occasion de réfuter ici le terme d'*amateurs* que donnent si volontiers à ces grands génies nos savants officiels. Couttière lui-même, mon auteur favori et dont j'admire tant la science, et le style et la poésie, traite Edouard Lartet d'amateur ! Je dirais moi, un grand savant ! Qui pourrait dire que Davaine, le prédecesseur de Pasteur, fut un amateur ? Et Cagniard-Latour et Dutrochet, et Dujardin, et Tremblay, et Peyronnel et tant d'autres ! Sans oublier Toussenel et Fabre, etc., etc.

Il serait plus équitable de dire qu'à côté des savants officiels, des savants confinés dans leurs laboratoires, des savants enchaînés, il y a des esprits libres, indépendants, penchés sur le grand livre de la Nature et tellement associés à elle, qu'ils finissent quand ils ont de la chance, de la ténacité et un peu de génie sous forme de prescience, par découvrir des faits admirables devant lesquels pâlissent les efforts des autres. Critique pour critique, je préférerais décorer ces derniers du titre de grands savants, les autres n'étant que des fonctionnaires.

* *

Nous ne pouvons clore cette étude sans rappeler le rôle néfaste joué pendant un quart de siècle par l'Académie des Sciences sur la découverte d'une branche si importante de la science.

Les oppositions de l'Académie de Médecine à propos



Bernard Palissy.



de la microbiologie naissante ne sont rien à côté de la partialité de l'autre Assemblée qui, sans se rendre compte de la grandeur des découvertes faites à Abbeville, refusa systématiquement pendant plus de vingt ans, d'insérer les notes successives de Boucher de Perthes, qui devait évidemment passer pour un illuminé ou plus encore. C'est ce qui explique cette phrase un peu osée du Professeur Boule (du Muséum national d'histoire naturelle) : « L'immortalité académique n'est qu'une sénile illusion. Les Secrétaire perpétuels passent et leurs noms s'obscurcissent. Le nom de Boucher de Perthes brillera éternellement au firmament de la Science ».

Il fallut donc qu'en 1859, les savants les plus réputés d'Angleterre, le paléontologue Falconer, le stratigraphie Prestwich, l'archéologue John Evans, l'anatomiste Flower, l'illustre géologue Lyell, l'ami de Darwin, vinrent en France s'assurer de la réalité



Boucher de Perthes.

des découvertes de Boucher de Perthes et ce dernier publia alors la même année (1859), son livre fameux sur : *l'Ancienneté de l'Homme prouvée par la Géologie*, qui entraîna l'adhésion sans réserves des savants du monde entier.

Albert Gaudry (en France) donne enfin le premier, l'essor officiel, en montrant par ses beaux travaux personnels et les trouvailles de Pikermi, que la *Paléontologie humaine* est bien une science, peut-être la plus belle de toutes, puisqu'elle touche à nos origines et tache de solutionner l'angoissant problème, l'éternelle énigme.

C'est bien le cas, pour conclure, de répéter avec Pouchet : « Un philosophe de l'antiquité a dit que pour être sauvé, il faut avoir de bons amis ou de violents ennemis et que les plus heureux sont ceux qui ont les deux à la fois ». Boucher de Perthes a donc dû être un homme profondément heureux.

Tenon comme ophtalmologiste

A la Société d'Histoire de la Médecine (1932), M. TERSON a présenté une étude sur *TENON comme chirurgien ophtalmologiste*, étude accompagnée de curieux détails techniques et iconographiques.

Dans l'œuvre anatomique et chirurgicale qui a occupé soixante ans de sa vie, Tenon, dit M. Terson, n'a pas ignoré l'ophtalmologie qui, parmi les spécialités, eut sa préférence.

Comment fut-il conduit à s'occuper des maladies des yeux, à opérer, avec des instruments qu'il perfectionna, ces « organes essentiels au bonheur de la vie », selon son expression, il nous l'a dit lui-même dans l'introduction de son livre de 1806 (1), qui contient douze mémoires ophtalmologiques.

« Louis XV mettait beaucoup d'importance à cette partie de l'art de guérir. J'en fus informé par La Martinière, son premier chirurgien; je m'en occupai; j'y revins dans mon cours de pathologie quand je fus chargé de l'enseignement aux écoles de chirurgie. L'utilité de ce genre d'instruction fut si bien sentie, qu'on fonda une chaire pour cette importante partie de l'art de guérir. »

Cette chaire, la première officielle d'ophtalmologie en Europe, fut celle de Deshais-Gendron (1765). La Faculté de Médecine a attendu 1870 pour en avoir une, avec Panas.

C'est par des recherches sur la *cataracte* et son opéra-

(1) TENON, Mémoires et observations sur l'Anatomie, la Pathologie et la Chirurgie, avec planches. Paris, 1806.

tion que Tenon a commencé ses travaux ophtalmologiques.

Il passe sur ces travaux curieux (1755), sur les cataractes *capsulaires*, celles qui siègent sur la « bourse du cristallin » et sur les cataractes *pyramidales*, cataractes « pointues », souvent consécutives à une perforation corneenne par ophtalmie purulente, variolique ou autre. A côté de constatations exactes, on y trouve des conclusions excessives, comme celle qui affirme que l'on peut débarrasser un cristallin de sa cataracte capsulaire avec des pinces, sans altérer la transparence du cristallin sous-jacent. Des exsudats post-iritiques blancs ont pu être pris alors pour une cataracte capsulaire: une pince a pu, en effet, les enlever sans compromettre la transparence du cristallin lui-même.

C'est surtout à l'extraction de la cataracte sénile que Tenon a donné d'importantes améliorations.

Sa thèse d'agrégation au collège de Chirurgie, en 1757, les résume. Pour les bien apprécier, il faut se reporter à l'évolution historique: la voici, d'après les textes irréfutables et nos nombreuses recherches :

Tenue, dès l'antiquité, pour une *pellicule* exsudative *indépendante du cristallin*, la cataracte avait été identifiée avec le cristallin opaque, dès le milieu du XVII^e siècle, à Paris, par Carré et surtout Rémi Lasnier, puis par Antoine Maître-Jan. Gassendi signale même que le fait a été prouvé par l'*autopsie*. Rohault, Borel et les physiciens enseignent alors la nouvelle conception, désormais acquise, malgré quelque résistance médicale vaincue, enfin, par la campagne de Brisseau (1707). Or, Saint-Yves (20 février 1707) et J.-L. Petit (17 avril 1708), exécutent, à Paris, les *premières extractions de cataractes*,

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2^{es} — AMPOULES B 5^{es}

Silicyl

Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux

COMPRIMES — AMPOULES 5^{es} intrav.

par *ouverture large de la chambre antérieure*, mais sur des cristallins qui, autrefois décrochés par l'aiguille à abaissement, étaient devenus ambulants, revenus s'échouer dans cette chambre antérieure et, collés à la cornée, tenter les extracteurs. Le grand anatomiste et chirurgien, J. Méry (1), qui assista aux opérations de Saint-Yves et Petit, prédit alors l'*extraction moderne* de la cataracte « *encore dans la chambre postérieure* », en termes sans ambiguïté, déclarant que la « *pupille laissera passer aisément la cataracte ordinaire*, que l'*humeur aqueuse* se reproduit ensuite facilement et que la cicatrisation de la cornée se fait vite ». Ceci était dit en 1707, mais nul (pas même Saint-Yves et Petit) ne se pressa de réaliser ce périlleux programme. On craignait trop de vider l'œil tout entier. Il fallut la science et l'audace de Jacques Daviel pour que, dès 1745, l'*extraction de la cataracte banale*, et non luxée, fut réalisée, après quelques tâtonnements. En 1750, l'*extraction* jouissait déjà de la plus haute réputation et cette opération a donné à la chirurgie française, si brillante par ailleurs au XVIII^e siècle, une gloire immortelle.

On sait que Daviel incisait le bas du limbe cornéen avec une lancette courbe, puis agrandissait avec des ciseaux, courbes et mousses, les côtés de son incision. Il déchirait la capsule cristallienne avec une aiguille et expulsait enfin la lentille. Il publiait déjà, en 1752, 182 succès sur 206 extractions.

En 1752, La Faye propose de réduire le nombre des instruments: il incise la cornée par transfixion avec un bistouri; encore trop volumineux — presque un canif — mais inaugure néanmoins le procédé aujourd'hui le plus usuel.

C'est ce bistouri du « célèbre M. de La Faye » que Tenon réduisit à une ligne (2 mm. 25) de large et raccourcit de trois lignes, le laissant encore courbe sur le plat pour éviter la convexité irienne. Il est dessiné dans son livre. En outre, il employa une aiguille-kystotome à tranchant, et se servit d'un crochet plat, en argent malléable, pour abaisser la paupière inférieure, l'opération se faisant toujours alors au bas de la cornée, plus facile ainsi chez des malades non anesthésiés et craintifs. Tenon réalisait donc l'*incision de La Faye* avec son propre couteau, presque aussi étroit que celui que recommanda de Graefe au XIX^e siècle, et qui est encore très usité aujourd'hui. Il gardait certes, sous la main, les ciseaux courbes, mais seulement pour le cas, *exceptionnel*, d'une incision que le bistouri aurait laissée trop étroite.

Tenon a ainsi opéré un très grand nombre de cataractes;

(1) J. MÉRY (1645-1722) a laissé une œuvre, anatomique et chirurgicale, multiple et profonde, parce que, selon le mot de Tenon, « il ne se rendait pas à de simples allégations ». Ses œuvres complètes (Alcan, éd. 1883) en témoignent. Son portrait, conservé dans le cabinet du directeur de l'Hôtel-Dieu, a été reproduit par M. Fosseyeux dans son bel *INVENTAIRE DES OBJETS D'ART APPARTENANT A L'ASSISTANCE PUBLIQUE* (1910).

il montre tous les avantages de l'*extraction du cristallin*, tous les inconvénients et dangers de l'ancien abaissement dans le corps vitré, qui noie dans l'œil le cristallin, devenu ainsi corps étranger nocif. On sait que la plupart des chirurgiens de l'époque admirent l'*extraction* comme méthode usuelle, jusqu'à la réaction de Scarpa et de Dupuytren en faveur de l'abaissement, déplorable pour le malade, mais moins dangereux pour l'*émission immédiate* du corps vitré... et leur réputation. Cependant, certains chirurgiens (Roux, Velpeau) et les principaux ophtalmologistes (A. Demours, Pamard, Wenzel), ont maintenu la tradition de Daviel et de l'*extraction*, jusqu'au moment où Sichel et Desmarres l'ont fait définitivement triompher, l'abaissement étant aujourd'hui totalement abandonné comme méthode *générale*.

Tenon décrit très clairement son opération. Le malade est bien préparé: ses diathèses sont recherchées et soignées longtemps à l'avance. Les jours précédents, les laxatifs lui assurent un utile « *bénéfice de ventre* ». Tenu par plusieurs aides, il est opéré assis (Pamard montrera bientôt les avantages de la position couchée), avec lambeau cornéen inférieur et semi-circulaire. Le cristallin, probablement quelquefois éraflé au passage, sort le plus souvent tout seul, sans compression expulsive. Le lendemain, pansement et bassinage à l'eau légèrement alcoolisée. Ordinairement, dès le huitième jour, bandeau flottant.

Précis, prudent, mais réaliste et même familier, Tenon entre dans les plus grands détails sur sa conduite *avant*, *pendant* et *après* l'opération, parce qu'il pense à l'*enseignement des jeunes chirurgiens*: il veut, dit-il, « les mettre en garde contre les écueils qui feraient échouer leurs premières opérations, prévenir le décri de leur réputation, *u. par dessus tout*, la perte de la vue des personnes confiées à leurs soins ». Il considère, cependant, que l'*opération* est « souvent plus facile et moins dangereuse que certaines saignées » et que les chirurgiens, qui l'ont abandonnée de tous temps pour la laisser aux spécialistes, peuvent la reprendre avec succès, après un exact et méthodique apprentissage. On reconnaît ici l'*enseignement*, plein de conscience, de Tenon et le désir d'éviter, selon sa parole, aux jeunes « les revers cruels à l'exercice de leur art » qui, en un temps privé d'anesthésie et d'asepsie, n'était guère un art d'agrément. Parmi les nombreuses observations de Tenon, toutes intéressantes, celle du *frère de Turgot* est une des plus typiques. Il avait perdu un premier œil par glaucome. Pour le second et dernier œil, atteint de cataracte, Tenon habite son ami à supporter le contact oculaire du doigt. Après dix-huit jours de cette expérience, opération: pendant l'*opération*, syncope prolongée, heureusement avant la kystotomie. Finalement, extraction de la cataracte et bonne vision de l'œil unique et indispensable, pendant une douzaine d'années encore de la vie de ce malade,

PAUL MORAND

LONDRES

Edition originale sur alfa "La Palatine" 25 fr.
Edition ordinaire, in-16. 15 fr.

CHEZ PLON

Dr R. SABOURAUD

PÊLE - MÊLE
Regards en mot et autour de mot

In-16, 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

MARC CHADOURNE

ABSENCE

Roman. Ed. orig. sur alfa "La Palatine" 25 fr.
Edition ordinaire in-16. 15 fr.

« bon comme tous les Turgot », dit Tenon, tellement même que, pendant son séjour au château, Turgot lui avait réuni le ban et l'arrière-ban des ophtalmiques de la région. Nous avons parfois subi, dans les villégiatures amies, de tels empressements ultra-ophtalmiques.

Parmi les autres mémoires de Tenon, remarquons un cas de lithiasse intra-cornéenne, celui d'une hémorragie « entre la choroïde et la rétine », avec iritis et « prunelle close ». Après un coup sur l'œil d'un renard apprivoisé, *dont l'œil devint dur*, ce qui, comme dans une autre observation, montre qu'on recherchait quelquefois déjà l'hypertonie oculaire. Notons encore les récits d'extraction de la cataracte chez les chevaux, où elle aboutit à l'échec, à cause de la rétraction énorme et brusque de l'œil par le muscle orbitaire spécial, obligeant à revenir, *chez eux*, à l'abaissement. Signalons surtout le mémoire sur les dangers de la saignée pour la vision, « car on ne sait jamais si une saignée ne portera pas préjudice à la vue », sujet toujours intéressant, ayant trait à toutes les pertes de sang (hématémèses, etc.) et dont nous avons souvent étudié, récemment encore (1), le syndrome et la pathogénie, liée, pour nous, non seulement à l'ischémie, mais à un état de choc hémoclasique avec spasme vasculaire optico-rétinien. La saignée répétée a autrefois entraîné un très grand nombre de cécités totales ou partielles avec atrophie du nerf optique.

Enfin, les mémoires illustres de l'élève de Winslow sur l'aponévrose commune des muscles de l'œil, sur la « nouvelle tunique » que nous appelons, à si juste titre, la capsule de Tenon. En trois pages, aussi claires et précises qu'une communication de Pasteur. Tenon, le 29 fructidor an XIII, en faisait à l'Institut, l'analyse et la synthèse fondamentales.

(1) A. TERSON, Les troubles visuels après les pertes de sang. RAPPORT A LA SOCIÉTÉ D'OPHTHALMOLOGIE DE PARIS, 1921.

AGOCHOLINE
du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun



Portrait de Mr Tenon âgé de 90 ans
Offert au musée de l'Académie de Médecine

René Hallé 1812

Tenon.

graphique de Tenon.

Pour tous les détails biographiques, je renvoie non seulement à l'œuvre de Tenon et à ses nombreux manuscrits déposés à la Bibliothèque Nationale, mais surtout à ses éloges par Cuvier et Percy.

Véritable homme de Plutarque — et souvent en mieux — Tenon reste le type de ces savants véridiques, originaux, indépendants de tout, sauf un vrai, cependant modestes, constamment bienfaisants, de noble et vaillant exemple.

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

Sénac et la transfusion du sang

Oré, qui a consacré à la transfusion du sang un important ouvrage (rééd. Paris, 1876), fait remarquer que de 1668 à 1818, la transfusion du sang tomba presque complètement dans l'oubli. Cependant, il cite encore quelques auteurs qui s'en sont occupés à cette époque; mais il oublie Sé nac qui, dans le *Traité de la structure du Cœur...* avait cependant fait place à l'histoire de la transfusion.

« Libavius, avant la découverte d'Harvei, avait dit Sénac, proposé une opération singulière: « Soit, dit-il, un corps sain et vigoureux, soit un autre corps décharné à qui il reste à peine un souffle de vie, ayez, continue-t-il, deux tuyaux d'argent; fendez une artère dans l'homme qui jouit d'une parfaite santé, et introduisez un tuyau dans cette artère; ouvrez ensuite dans l'homme malade un semblable vaisseau, et insinuez-y l'autre tube; abouchez alors si exactement ces deux vaisseaux, que le sang de l'homme sain s'introduise dans le corps malade; ce sang y portera la source de la vie, toute infirmité disparaîtra ». nom

Ce n'est là certainement que la fable de Médée; il y a du moins apparence que l'opération imaginée par Libavius n'avait pas d'autre fondement; mais ce qu'il proposa par dérision, ou comme un jeu de l'imagination, devint fort sérieux; on fit passer le sang d'un animal dans les veines d'un autre; deux nations se disputèrent cette tentative; on la regarda comme une ressource contre les maladies; on vit même clairement dans cette transfusion, l'annonce de l'immortalité; cette idée eut été moins chimérique, si le sang eu été le seul principe de nos maux, si la caducité avait été attachée à ce fluide, si le

tissu des parties solides subsistait sans altération.

Les premières expériences furent faites en France, selon quelques écrivains; mais la transfusion fut d'abord tentée par Clarke et Henshaw vers 1658; Lower perfectionna cette opération en 1665; une année après, M. Denis, médecin, plus occupé des jeux de hazard que du jeu de la machine animale, voulut se distinguer en suivant les traces de Lower; M. King, M. Coxe et M. Gayant suivirent ces exemples; le bruit que firent de telles expériences porta la même curiosité en Italie; M. Cassini à Boulogne, M. Griffoni dans un autre endroit, furent témoins de quelques nouvelles épreuves.

Mais les succès de cette opération furent bien différents; quelques animaux ne moururent pas après la transfusion tentée par Lower; suivant l'expérience de M. King, une brebis qui avait reçu dans ses veines le sang d'un veau, fut agile et vigoureuse; M. Coxe fit passer le sang d'un chien galleux dans un chien sain et plein de vigueur, il ne parut aucune altération dans tout le corps de cet animal; l'autre, en perdant du sang, fut guéri de la galle.

Les fonctions de l'estomac ne furent point troublées dans les chiens auxquels on donna un nouveau sang; il y en eut un qui recouvra l'usage des organes de l'ouïe; un autre parut rajeunir; un cheval de vingt-six ans repris sa vigueur dans le sang d'un mouton.

Les tentatives qu'on fit sur les animaux dans l'Académie des Sciences ne furent pas si heureuses. « L'opération, dit M. de Fontenelle, y fut faite sur des chiens jusqu'à sept fois; dans la première expérience, le chien qui recevait dans une de ses veines le sang qui sortait d'une des artères de l'autre, mourut; et le ventricule droit du cœur et la veine cave supérieure furent trouvées pleins de sang caillé.



Sénac (1705-1770).

Oeuvres complètes de GUSTAVE FLAUBERT
CORRESPONDANCE
 Nouvelle édition augmentée
 9^e et dernière série. — Index analytique
 Un volume 40 francs
 Louis COUARD, éditeur. 5, Place de la Madeleine - PARIS

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
 Liquide — A chacun sa dose

Dans les autres expériences, celui qui recevait le sang était presque toujours affaibli; au lieu que celui qui le donnait se portait fort bien, ce qui est encore directement contraire à l'intention de la transfusion; il parut toujours que le sang qui passait de l'un dans l'autre se caillait dans la veine de celui qui le recevait et de là, on jugea qu'il en passait peu; on avoue pourtant que quelques expériences étaient favorables aux défenseurs de la transfusion.

M. Denis, plus hardi que les autres, osa faire couler le sang d'un animal dans les veines d'un homme; le sang d'un agneau injecté dans les veines d'un léthargique, le réveilla de l'engourdissement qui était la suite d'une fièvre. Le même remède rendit la santé à une femme abandonnée des médecins; un homme dont l'esprit s'était égaré dans la fureur de l'amour, reprit le bon sens pendant deux mois dans le sang d'un animal, il retomba ensuite dans sa folie; on y appliqua hardiment et inutilement le même

remède, la mort en fut la suite; quelque temps après, un Suédois nommé Bond eut le même sort; il périt dans une fièvre ardente après la même opération; enfin, la sagesse du Parlement réprima une ténacité qui allait devenir contagieuse.

La curiosité entraîna les anatomistes anglais dans les mêmes tentatives; un homme sur lequel on essaya la transfusion, ne fut exposé à aucune suite fâcheuse; il était fou; on espéra qu'en lui donnant un nouveau sang, on lui rendrait la raison; mais l'esprit ne fut pas moins aliéné après cette tentative; si ce malheureux conserva quelque reste de bon sens, ce fut seulement pour voir qu'il était le martyr de la société royale; il se présentait partout sous ce titre, qui intéressait le public pour lui plus que sa folie ou son indigence.

La manie qui avait inspiré la transfusion en France et en Angleterre, passa en Italie en 1688; M. Riva et

et M. Manfredi ne redoutèrent pas cette opération téméraire; un médecin nommé Sinibaldus voulut bien s'y soumettre lui-même; un poumonique se remplit en vain le poumon d'un sang étranger; mais d'autres malades qui eurent recours à un tel remède, furent délivrés de la fièvre; de semblables expériences furent heureusement tentées en Flandres, suivant le détail du procès intenté à M. Denis; cependant, ses succès ne parurent pas décisifs à des médecins éclairés.

Mais pour revenir à notre sujet, la circulation du sang trouve-t-elle, comme on le dit, de nouvelles preuves dans la transfusion? Ces preuves sont solides selon Boerhaave; cependant, elles n'auraient pas converti les anciens médecins; ils auraient dit que le sang était reçu dans les veines sans y circuler; s'ils avaient même connu le cours de ce fluide, ils auraient trouvé dans la transfusion une suite plutôt qu'une preuve évidente de la circulation.

Quelques faits observés dans la transfusion

sont des preuves plus décisives que la transfusion même; poussé à travers le tuyau de la veine, le sang y produit un battement; lorsqu'il passe en trop grande quantité dans les veines, il cause une plénitude dangereuse; on est obligé de vider par un autre vaisseau les corps qui reçoivent le surcroît de sang; or, comment les vaisseaux se désempliraient-ils sans la circulation?

D'autres faits répandent seulement quelques lumières sur le cours du sang; en traversant le tuyau, ce fluide se coagule; il faut quelquefois déboucher le tuyau pour qu'on puisse continuer l'opération; il s'en suit de là que le sang qui se grumèle dans les veines, peut ne pas produire des effets funestes, et qu'il peut se dissoudre en passant par le cœur et par les poumons.

Ce qui n'est pas moins évident, c'est que le sang des animaux est analogue au sang des hommes, et en



La transfusion du sang en 1667.

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*

Dyspepsies par insuffisance sécrétatoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

est peu différent; car sans avoir passé sur les organes de la digestion, il peut circuler et ne produire aucun accident; les autres fluides, l'eau et l'air, par exemple, n'ont pas le même privilège; ils arrêtent la circulation. Enfin, le sang n'a pas besoin d'être poussé par une artère pour entrer dans les veines d'un autre animal; des veines de l'un, il peut passer dans les veines de l'autre; c'est encore

ce qui prouve le cours de ce fluide vers le cœur ».

Le scepticisme de Sénac n'est point pour surprendre. L'Académie des Sciences s'était montrée hostile à la transfusion: « Ne serait-il pas étrange, disait Claude Perrault, que vous reconnaissiez qu'on peut changer de sang comme de chemise ! » La réprobation avait entraîné l'opinion et, en 1675, le Parlement rendait un arrêt qui prohibait la transfusion

Une lettre inédite d'Orfila

Un aimable correspondant veut bien nous communiquer une lettre écrite il y a cent ans par Orfila, en faveur de la veuve de Corvisart. Cette dernière, dans la gêne, avait sollicité une place de lingère à l'hôpital des Vénériens, et demandé l'appui d'Orfila, qui intervint auprès du directeur des hôpitaux. Sa lettre arriva trop tard et la place — il s'agissait d'ailleurs d'une place de sous-surveillante — avait déjà été donnée.

Voici les quelques lignes par lesquelles Orfila fait part à son correspondant du résultat de ses démarches :

« Monsieur et cher Confrère,

« Lorsque je reçus votre lettre, j'étais horriblement souffrant de la grippe et retenu au lit; aussitôt que je pus m'occuper, j'écrivis à M. Jourdan qui me répond

par la lettre ci-jointe. Je regrette qu'au moment où vous demandiez la place pour M^{me} Corvisart, cette place fut déjà donnée à une autre personne; du reste, votre protégée ne sait peut-être pas de quoi il s'agit; elle eut été fort peu rétribuée.

« Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus affectueux de votre dévoué serviteur.

9 Juillet 1833.

« ORFILA. »

Si l'intervention du doyen fut sans résultat, sa démarche méritait d'être notée, tant pour le nom de celle qui en fut l'objet que comme un témoignage d'une bonté dont on vient de rappeler la plus belle manifestation, en célébrant le centième anniversaire de l'Association des Médecins de la Seine.

M. G.

UN MÉDECIN TÉMOIN DE L'AUTOPSIÉ DE LOUIS XVII. — M. André Girodier a publié dans FIGARO (14 avril 1933), une curieuse lettre du Dr Leymerie, un des anciens collaborateurs de Lavoisier, dont les vicissitudes de la vie firent, en 1811, un citoyen américain, et même le fondateur de la Société des Médecins de New-York.

Rentré en France, sous Louis-Philippe, il crut, en présence de l'écllosion des faux-dauphins et des prétentions croissantes des Naundorf, devoir adresser à la presse cette protestation, dont la minute a été retrouvée dans les papiers de M. Picart, son descendant :

« Pendant tout le temps que j'ai lu dans les journaux les diverses fantasmagories du prétendu duc de Normandie, plus instruit que personne sur cette plaisante histoire, j'ai dû, avec le public éclairé, m'en amuser, tout en dédaignant d'en parler. Mais aujourd'hui que cette histoire paraît être prise au sérieux par beaucoup de sots et d'ignorants crédules, que d'ailleurs elle pourrait avoir quelque liaison avec la querelle du Clergé contre l'Université, témoin oculaire et manipulateur, sous Pelletan et Dessant, de l'autopsie du Dauphin rachitique dans le but de prévoir les malheurs

qu'une croyance, évidemment spéculative, pourrait occasionner, j'ai cru rendre service au Pays en rompant le silence que j'avais cru devoir observer jusqu'à présent, l'affaire ne valant pas le coup de plume.

Quant au ballon qui a enlevé du Temple notre duc stellionnaire, la possibilité de sa composition n'est admissible qu'en physique sacerdotale, de là l'excommunication des physiciens universitaires.

Pour peu que cette note intéresse Messieurs les Journaлистes, j'ai l'honneur de les prier de vouloir bien l'insérer dans leurs colonnes et d'assurer l'assurance de la haute considération de leur très humble et très dévoué serviteur de la presse.

LEYMERIE,

Docteur en droit et en médecine, ci-devant Médecin en chef de l'Hôpital Cochin, Doyen d'âge des Chimistes, l'un des envoyés à Barcelone pour l'épidémie de 1821, etc. (L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX, 15-6-1933).

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118. Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

LA MALADIE DE NAPOLÉON PREMIER

par le Dr A. Thooris

Conseiller scientifique de la Fédération française
d'Athlétisme

I. — « Ecrire l'histoire d'un grand homme, dit MONTAIGNE, c'est dire la variété et la vérité de ses conditions internes, en gros et en détail, la diversité des moyens de son assemblage et des accidents qui le menacent. » Un physiologiste ne se fut pas mieux exprimé. C'est la définition même d'une enquête biologique. Avoir tenté une enquête de ce genre, comme je l'ai fait en 1927, n'était d'ailleurs qu'un hasard d'opportunité, les renseignements s'étant offerts à moi naguère, comme médecin-chef des Invalides.

Nul grand homme, en effet, n'a laissé derrière lui plus de traces matérielles : costumes, armes, portraits, lettres, mémoires ; sans compter tous les récits dont son comportement a été l'objet.

Ce n'est pas dégrader une figure de l'histoire que de faire le départ entre la légende et la réalité, et d'en suivre pas à pas l'évolution morbide, puisque la lutte entre l'homme et la maladie ajoute ici son drame au mérite de celui qui a combattu avant tant de grandeur non seulement les ennemis extérieurs, mais encore l'ennemi intérieur qui couvait en lui.

Mon essai sur la morphologie (1) de NAPOLÉON PREMIER a suggéré à M. Focillon, professeur d'Histoire à la Sorbonne, l'appréciation suivante :

« Je suis frappé par la nouveauté d'une méthode qui donne une telle fermeté à l'analyse des documents et surtout à l'iconographie, et qui fait si bien servir la rigueur de ses déductions à la Science de l'homme et à la connaissance de l'Histoire. Vous jetez sur votre grand sujet une lumière vive et toute nouvelle, et bien supérieure en qualité à l'information anecdotique. Vous ajoutez des dessous essentiels à tout portrait possible de Napoléon, l'armature même de sa vie, et cette

enquête biologique, si bien conduite, a aussi le rare mérite de ne rien réduire chez un être d'exception. »

Muni de ce viatique, je me propose de suivre, devant vous, les étapes de la carrière du héros et celles de son évolution morbide, en rappelant, pour mémoire, certains grands événements, afin de mieux situer le personnage et de donner quelques repères à vos souvenirs. Comme dans toute observation clinique, je confronterai les *dates* et les *signes*.

Il ne s'agit pas ici d'un essai de clinique romancé. La valeur des documents est telle qu'elle permet une reconstitution nosologique aussi légitime que la reconstitution d'un animal disparu avec les quelques os qu'on en a découverts. Les tronçons se ressoudent comme ceux d'un ver. Les maladies qu'on nous rapportait comme indépendantes au cours d'une existence, apparaissent comme les phases successives d'un même processus fondamental. La tentative est d'autant plus plausible que les certitudes de l'autopsie jettent sur les anneaux de la chaîne leur lumière corroborative. Ainsi la clinique sert l'histoire, comme l'histoire la clinique, par un effort de synthèse qui met en valeur les éléments de l'analyse. La méthode historique devient un protocole expérimental où les signes nous frappent par leur relation déterminée avec des événements déterminés.

II. — Bien que n'ayant pas eu pour « bourrelet une couronne », NAPOLÉON DE BUONAPARTE était de noblesse toscane. Le savant D'HOZIER DE SERRIGNY a établi sa généalogie authentique jusqu'en 1568. Son père, CHARLES-MARIE DE BUONAPARTE, était d'origine florentine ; sa mère, LETIZIA RAMOLINO, était une pure Corse. Les enfants seront donc des *mosaïques*. Le mariage date de janvier 1767. NAPOLÉON, *troisième de treize*, naquit le 15 août 1769. La conception date de décembre 1768. Ainsi, le père avait alors 25 ans et la mère, 18. Donc fils de jeunes. Néanmoins, c'est le troisième enfant en 2 ans 7 mois et la gestation a lieu au moment le plus troublé de l'île, où LETIZIA, hardie et virile, se mêle à toutes les violences de la bataille politique et militaire. L'embryon impérial, bien accroché, a pu cependant recevoir des chocs avant sa naissance, auxquels certains

(1) A Thooris : « Morphologie de Napoléon Ier. » A. Legrand, 93, Boulevard Saint-Germain.

réflexes ultérieurs pourront peut-être bien n'être que des réponses retardées.

Né à terme, nourri au sein. A 2 ans (nous sommes en 1771), on nous le peint comme ayant une grosse tête tenant à peine sur les épaules, avec un visage pointu. Laxité des ligaments, profil en pignon, en voilà assez pour soupçonner quelque défaut hypophysaire.

De 1776 à 1778, l'enfant est signalé comme criard, maussade et insomniaque. « J'étais querelleur et lutin ! » dit NAPOLÉON en 1819, à Antomarchi, je ne craignais personne, battais l'un, égratignais l'autre et me rendais redoutable à tous ! » Insupportable, agressif, voire convulsionnaire, que faut-il de plus pour penser à une dysfonction parathyroïdienne ? Sa turbulence excessive fait dire de lui à sa mère : « Petit monstro ! » On l'appelle aussi *Rabulione*, c'est-à-dire mèle tout, au lieu de *Nabulione*, par allitération. Petite Chouette, le surnomme-t-on encore (1).

Dès cette époque, il a déjà des troubles biliaires. Ces troubles semblent la marque foncière de son évolution puérile. La carence hépatique semble même la note fondamentale, dont les défaillances endocrinianes ne seront que les harmoniques. Notez la pauvreté des parents et les privations dont il souffre, à l'âge où l'aliment est le grand démiurge de la croissance.

Nommé élève du Roi, il s'embarque pour la France le 15 décembre 1768 et entre à l'école d'Autun à 10 ans, 3 mois, 20 jours.

Il montre là un caractère renfermé, sombre, pensif, ne parle à personne et se promène seul. La parathyroïde se montre décidément déficitaire.

Trois mois plus tard, il entre à l'école de Brienne, tenue par des moines. Celle-ci compte 110 élèves, dont 50 boursiers, payant chacun 700 livres. Les Minimes ne disposaient d'autre part que d'une rente de 10.000 livres.

La nourriture du corps n'y est pas plus riche que celle de l'esprit. BOURRIENNE, condisciple du jeune Corse, parle d'une rage secrète de son ami contre les tracasseries d'enfants de plus de noblesse, à qui le Premier Consul se vantera d'avoir « flanqué mainte roufflée ». Il y avait toujours de l'aigreur dans ses propos. Fréquentant peu ses camarades, il prenait rarement part à leurs jeux. Ce ne sont d'ailleurs que blessures d'amour-propre répétées. Voici un extrait de la lettre qu'il écrit à son père le 8 avril 1781 :

« Eh ! quoi, Monsieur, votre fils sera continuellement le plastron de quelques nobles paltoquets qui, fiers des

(1) Cabanès : « Au chevet de l'Empereur ».

douceurs qu'ils se donnent, insultent, en souriant, aux privations que j'éprouve. Si la fortune se refuse absolument à l'amélioration de mon sort, arrachez-moi de Brienne; donnez-moi, s'il le faut, un emploi mécanique. »

C'est le langage d'un enfant de 12 ans.

Au demeurant, les chocs moraux se multiplient. L'émotion va jusqu'à l'évanouissement. L'âme en proie au refoulement et à la révolte, il se replie sur lui-même, devant l'hostilité des hommes et des choses.

Mais la compression du dehors, chez ces sortes de natures, loin de neutraliser les tendances, en préparent l'explosion. Le barrage ne fait qu'augmenter la poussée.

La vie est un déséquilibre dont la santé amortit les oscillations, mais sa musique ne va pas sans quelque dissonance. C'est à maintenir l'accord approché entre les instincts hérités et les nécessités extérieures, que le Corse appliquera désormais sa volonté de puissance.

Un jour, le maître de quartier, brutal de sa nature, condamna DE BUONAPARTE, pour une faute légère, à dîner à genoux devant la porte du réfectoire. Il eut une violente attaque de nerfs accompagnée de vomissements. Le supérieur l'arracha de son supplice et le père PATRAULT, son professeur de mathématiques, se plaignit amèrement qu'on dégradât ainsi son premier élève.

Pour l'humilier, les pensionnaires feignaient de confondre la fonction d'assesseur que remplissait son père, avec celle d'huissier. L'élève POUIN DES ILLETS ne craignit-il pas un jour de lui dire que son père était un misérable sergent. Du coup, il lui envoya un cartel qui fut saisi par le préfet des classes et valut à son auteur la chambre de discipline. Les écoliers sont toujours contre celui qui leur paraît autre qu'ils ne sont eux-mêmes et les pions se mettent avec eux contre l'intrus. Son protecteur, M. DE MARBEUF, apprenant la cause de son désespoir, le fit délivrer par son directeur.

Ces derniers événements mirent fin aux brimades. D'ailleurs, pendant les récréations, il se réfugia dès lors à la bibliothèque, à l'âge où le jeu et l'exercice sont si nécessaires à la formation musculaire.

Le portrait qu'en fait BOURRIENNE, à la même époque, est celui d'un enfant émacié, rétracté et revêche. Sa mère, qui vint le voir, fut effrayée de son teint jaune et de l'altération de ses traits.

Le 15 septembre 1783, le chevalier DE KERALIO témoigna de sa perspicacité en le désignant avant les autres, malgré son jeune âge, pour l'Ecole militaire de Paris. Il avait 14 ans et mesurait 10 pouces 10 lignes. Encore



12 centimètres pour atteindre toute sa taille. Le Maréchal DU MONT, tout en s'étonnant de cette désignation, la confirma et, le 17 octobre, il entra à l'Ecole des Cadets gentilhommes à 15 ans 2 mois 13 jours.

Son livret portait la mention : artilleur en raison de ses aptitudes mathématiques. L'artillerie, sous les ordres de GRÉBEAVAL était alors la première d'Europe, comme notre marine, que six mois de Révolution suffirent à détruire. La flotte de 1784 n'eût pas perdu, le 29 octobre 1805, la bataille de Trafalgar.

DE BUONAPARTE avait d'ailleurs failli être désigné pour la marine.

C'est en 1785, que CHARLES-MARIE DE BUONAPARTE mourut d'un squirre de l'estomac, qu'il était allé faire soigner à Montpellier. Le cancer fut constaté à l'autopsie. Plus tard, NAPOLEON rappellera à ANTOINE MARCHE que le procès-verbal de l'autopsie de son père était entre les mains de son frère LOUIS.



Fig. 1. — Bonaparte, général de division (1798).
Figure en plâtre faite sur le premier moule et destinée à guider le travail du moulleur pour les exemplaires en biscuit; peint par inconnu.

Buste par Boizot Louis-Simon, sculpteur en chef de la Manufacture de Sèvres. Un autre a été réduit et retouché après le retour d'Egypte (Automne 1799). Renseignements tirés de l'ouvrage de Raymond Guyot.



Fig. 2. — Bonaparte (1798).
Buste de Boizot. Profil gauche.
On aperçoit le catogan. Le dolichocéphale est évident.

Instruit par MONGE, examiné par LAPLACE, NAPOLEON sortit 42^e sur 58, la même année de son entrée. Son algarade avec son confesseur avait alarmé ses maîtres. Le prêtre lui avait demandé quelle était sa patrie et sur sa réponse, avait ravalé son pays. Le jeune homme s'offense. Le prêtre, appuyant la dispute, s'échauffe. DE BUONAPARTE brise d'un coup de poing la grille qui le sépare de son antagoniste. Ils se prennent à la gorge et, sans les sentinelles, le combat eût été sanglant.

Comme il était remuant et observateur, dit BOURRIENNE (1), ses supérieurs, lassés de son caractère tranchant, devancèrent l'époque de son épreuve de sortie, pour qu'il obtint la première sous-lieutenance vacante. Il est nommé le 28 octobre 1785, sous-lieutenant en second au régiment de La Fère, en garnison à Valence. Il a 16 ans 2 mois 13 jours.

Il rejoint le 7 janvier 1786, revêtu de l'uniforme d'Artilleur, bleu à parements rouges. Là, il prend contact avec le monde et fréquente les salons, dans l'intervalle de ses classes, qu'il fait en simple troupier, comme c'était la coutume.

(1) « Grandeur et servitudes militaires. »

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2 c3 — AMPOULES B 5 c3

Silicyl

*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMES — AMPOULES 5 c3 intrav.

« Petit, imberbe, dit A. FRANCK, qui l'a connu à cette époque, pâle, maigre, mais d'une maigreur excessive, il ne payait pas de mine. Les épaules étroites dans l'uniforme plissé par des mouvements brusques, les joues creuses, les lèvres sérieuses et serrées par l'attention, les yeux vifs et scrutateurs. Voix creuse, timbre sourd, parole rare et sèche, brève. Visage d'un caractère puissant, mais revêche et désagréable. Méditatif, concentré, peu disposé à la conversation, défiant et timide. »

Retenez cet air secret, ce silence et cette contention extrême, qui bloquent les lèvres et attisent la prunelle.

Avide de lectures, il passe le meilleur de son temps à la librairie de M. AUREL. Néanmoins, M. DAUTEL, son maître de danse, n'eût jamais de plus mauvais élève, non plus que M. DUPRÉ, son maître d'écriture à Brienne. Donc bien plus cérébral que musculaire. Ainsi le monde et les livres lui font voir de bonne heure la diversité des mœurs et des opinions humaines. MICHELET y voit un danger : « N'a-t-on pas à y craindre, dit-il, de rester flottant et trop impartial ? Fâcheux état pour l'homme jeune, dans l'âge de l'action. » Or, c'est à lire que DE BUONAPARTE s'est formé. C'est bien par là qu'il a accquis ce style que SAINTE-BEUVE compare à celui de PASCAL, quand il dit : « Il y avait de la géométrie chez l'un comme chez l'autre : leur parole se grave à tous deux comme la pointe d'un compas. »

Ou'est-ce que la force psychique, si ce n'est la richesse du contenu mental, la quantité mentale, dont la tension va s'élever comme un niveau, pour s'adapter aux conditions extérieures si imprévues et si menaçantes.

Ce qui frappe dans sa manière de lire, c'est la mémoire au service de la réflexion. Tout est passé d'abord au crible de son jugement, puis classé. La mimique intersouillière, si intense et parfois si étrange, marque *l'attention volontaire*, dont l'exercice va prendre des proportions qui confondent.

En 1787, il obtint un congé pour la Corse, où il fait un séjour de 11 mois. C'est le 1^{er} avril de cette année-là qu'il écrivit au célèbre TISSOT, de Lausanne, au sujet de l'état grave de son oncle LUCIEN. Il se plaignait en même temps d'une fièvre tierce, dont il souffrait lui-même depuis trois mois. Il ne reçut pas de réponse de ce médecin, qui n'était guère doué de prémonition.

Il rejoint son régiment à Auxonne, le 1^{er} mai 1788, où il atteint sa vingtième année. En 1789, sa mère reçut de lui la lettre suivante :

« Je ne m'habille que tous les huit jours ; je ne dors

que très peu, depuis ma maladie. Je me couche à dix heures et me lève à 4. Je ne fais qu'un repas par jour, à 3 heures, cela me fait très bien à ma santé. »

N'avait-il pas persuadé son ami DES MAZIS qu'on pouvait vivre avec du lait et du pain, le principe animal et le principe végétal, idée qui est bien d'un cérébral. Ils se réunissaient à trois pour ce frugal repas. La vraie raison est que DE BUONAPARTE pourvoyait à l'éducation de son puîné et à sa propre existence rien qu'avec sa solde. Il disait plus tard au duc DE VICENCE : « Tout petit garçon, j'ai été initié aux privations et à la gêne. Je payais la pension de mon frère Louis en mangeant du pain sec. »

En résumé, carence alimentaire, pendant toute la période de formation.

Ce régime aboutit à une anémie que BIENVELOT, chirurgien-major du Régiment, traita par la prescription suivante : « Manger de la viande et boire du vin ».

C'est sans doute de cette époque que date le goût de DE BUONAPARTE pour le Bourgogne. Cependant, sous la direction du général DU TEIL, il s'était initié aux méthodes de tir et à la tactique. Il avait d'ailleurs prêté le serment national.

Un congé de semestre le ramena en Corse, le 1^{er} août 1789. Dès le 23 octobre, il se rallie à la Révolution par sa lettre du 23 octobre à l'Assemblée nationale et sa philippique à BUTTAFUOCO, en date du 23 janvier 1790.

Il a toujours le même aspect : maigre comme sa mère, dont il a les traits, « il en semble, dit MICHELET, comme la contrefaçon desséchée. »

Notez toutefois son hygiène ! Il se lave chaque jour tout le corps avec une éponge trempée dans l'eau froide et n'hésite pas à se montrer nu devant n'importe qui. C'est ce manque de pudeur et cette aisance dans la nudité qui l'amèneront plus tard à forcer sa belle-sœur HORTENSE à poser nue devant le sculpteur. Ce qu'il fera d'ailleurs lui-même devant CANOVA.

Craignant de se voir mis hors cadres, le semestrier se retrouve en mai 1790, à Paris, pour se mettre en règle avec l'autorité militaire. Il assiste en spectateur à l'invasion des Tuileries. « Coglione ! » murmure-t-il en parlant du Roi, le 29 juin 1790.

Le décret de la veille, qui supprime les titres de noblesse lui a fait renoncer à sa particule et BUONAPARTE rejoint son corps le même mois, à Auxonne, où il séjourne jusqu'au 30 avril 1791.

Il a été d'ailleurs nommé lieutenant en 1^{er} dès le 1^{er} avril et désigné pour Valence, où il remplira l'emploi de son nouveau grade du 1^{er} mai au 1^{er} octobre, c'est-à-

LA VIERGE ET L'ENFANT DANS L'ART FRANÇAIS

par Maurice Vloberg

Introduction par le R. P. Doncœur

200 Reproductions

EDITIONS ARTHAUD, GRENOBLE

Deux volumes : 60 fr.

dire pendant 5 mois, après quoi — heureux temps — il obtient un nouveau congé, mais, faute d'argent pour aller à Paris soigner ses intérêts, il retourne en Corse avec son frère LOUIS. Le 14 janvier 1792, après sept ans de grade, il est promu capitaine, mais sans nécessité de rejoindre.

C'est alors qu'il prend part à la malheureuse expédition de Sardaigne et se brouille avec PAOLI qui, refusant de se rendre à la barre de la Convention, s'est rallié aux Anglais. BUONAPARTE, poursuivi par les bandes paolistes, est obligé de s'enfuir de l'île avec les siens et tous débarquent à Marseille en juin 1793 dénués de toutes ressources.

Affecté à l'administration de plusieurs compagnies détachées comme la sienne à Nice, il est promu, en raison de ses services, au grade de chef de bataillon dans l'armée de CARTEAUX pour commander l'artillerie devant Toulon. En prenant l'écouillon d'un canonnier tué à ses côtés, pour en servir la pièce, il contracte la gale qu'il traite légèrement. Le mal sembla disparaître mais n'était que rentré. Il en souffrit longtemps et paraît avoir servi de modèle à HANEMANN dans sa conception de la *psore*. Cette affection excita la moquerie des émigrés en 1814, ce qui montre chez eux l'ignorance des risques qu'entraîne la bravoure.

Quelques jours après, il est blessé d'un coup de sabre à la cuisse par un canonnier anglais, à l'assaut du fameux fort des Aiguillettes, dont il avait reconnu la valeur stratégique.

Nommé, pour ses hauts faits, général par ROBESPIERRE jeune, le 20 octobre de la même année, il saute 2 grades et sa nomination est confirmée le 7 janvier 1794 par le Comité de Salut public. De là commence sa fortune.

Le 2 avril, son plan de campagne ayant été adopté

contre l'Autriche, l'Angleterre et la Sardaigne, il reçoit le commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie. On sait comme il s'y distingua, avec MASSÉNA, militairement et diplomatiquement.

Chargé d'une mission politique à Gênes, il s'en acquitta avec honneur.

Cependant, de même qu'il avait été mandé comme suspect à la barre de la Convention, après Toulon, de même encore il fut arrêté par les Commissaires aux Armées, dès l'exécution des 2 ROBESPIERRE qui le couvraient.

C'est ainsi que six mois se passèrent entre la menace de l'ennemi et celle du bourreau.

De nombreux témoins, qui l'ont connu alors, signalent, dans le portrait qu'ils en font, le retrait de la lèvre inférieure, la pointe du menton en saillie, stigmates de l'instabilité hypophysaire; les accès convulsifs, les tics, signes de carence parathyroïdienne; enfin, l'éclat extraordinaire des yeux, auquel la thyroïde ne semble pas étrangère. Bref, toujours le même

me désordre endocrinien, sous le couvert de l'hépatisme, à en juger par la couleur luride des cornées, la face parcheminée et les mouvements de bile.

L'aventure se termina du reste par un congé, que le jeune Général vint passer à Paris, et qui date d'avril 1795.

En arrivant à Paris, il apprit sa réforme prononcée par un officier obscur: AUBRY, devenu maître du portefeuille de la Guerre. Les chocs moraux ne lui sont pas épargnés et ces alternatives de l'émotion passant des plus grandes joies aux plus grands découragements, ne sont pas faites pour calmer sa nervosité.

Il se plaint d'ailleurs sans cesse de sa santé. Mademoiselle PERMON, future duchesse d'ABRANTÈS, et dont JUNOT se contentera faute de PAULINE, mentionne son état maladif, sa peau jaune, ses mains longues et



Fig. 3. — Gros. — Le Général Bonaparte à Arcole.
(Musée du Louvre.)

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

noires. Il ne pouvait supporter la moindre fraîcheur, sans en souffrir à l'instant. Elle nous parle de son extrême frilosité, de ses petites jambes sur les chenets. Au demeurant ton soldatesque, yeux vifs, teint bilieux.

Ce qui n'empêche que la peur des Sectionnaires amena le remplacement d'AUBRY et par suite le rétablissement de BONAPARTE, nom qu'il signe désormais dans son grade. JEAN DEBRY, membre du Comité, le fait désigner pour le service topographique.

Cependant, le 15 septembre 1795, LETOURNEUR arrête que le général BONAPARTE est rayé de la liste des généraux employés, pour avoir refusé de prendre le commandement d'une brigade d'infanterie contre la Vendée.

A partir d'octobre 1795, la nouvelle Constitution permet à la Convention d'employer les régiments contre les émeutes.

BARRAS, chargé par la Convention de remplacer MENOU à la tête de l'armée de Paris, hésite entre MOREAU et BONAPARTE et choisit ce dernier pour le seconder. Les Sectionnaires furent mis au pas dans une nuit. C'est de cette époque que datent les amours de BONAPARTE et de JOSÉPHINE, nouvelle source de joies, mais aussi d'angoisses, c'est-à-dire de hauts et de bas émotionnels, la créole n'étant pas précisément une épouse fidèle.

Nommé général commandant l'armée d'Italie par le successeur d'AUBRY, DOULCET DE PONTÉCOULANT, le 23 février 1796, il prend le commandement de 43.000 hommes avec un trésor de 48.000 francs. Six semaines suffirent au général de 26 ans pour culbuter BEAULIEU, le vieil homme de guerre et faire entrer dans Milan, le 15 mai, ses Divisions en guenilles. Nous avons un portrait de l'époque: le profil gravé au burin à Milan par AGNELLI. Le visage, tourné vers la gauche, est amaigri, les cheveux couvrent presque complètement le front et tombent sur le cou.

L'année suivante, le 18 août 1797, il signe le traité de Campo-Formio.

Qui a vaincu le général MÉLAS ? « Un petit homme chétif et jaune de visage », nous dit GAUDIN. Presque un valétudinaire. La toux est constante.

« Mon rhume ne cesse pas », mande-t-il à JOSÉPHINE le 1^{er} octobre 1797, et la santé est indispensable et ne peut être suppléé par rien à la guerre. »

« Homme de petite stature, nous le dépeint le duc d'ENTRAIGUES, d'une chétive figure, les yeux ardents, d'une santé très mauvaise par suite d'une âcreté prodigieuse du sang. Il est couvert de dartres et ces

sortes de maladies accroissent sa violence et son activité. Il dort trois heures par nuit. »

L'homme est resté le même personnage étique, frénétique, le front caché d'un épais rideau de cheveux.

Ajoutez à ce tableau des atteintes de dysurie, qui exigent des stations plus ou moins longues dans des bains chauds. La présence d'hémorroïdes dénonce d'ailleurs une mauvaise circulation portale.

Lui-même en convient :

« Ma santé considérablement affectée, répète-t-il au Directoire, demande impérieusement du repos et de la tranquillité. Je vous prie, citoyens, de me remplacer et de m'accorder ma démission. »

La demande n'eut pas de suite, puisque nous le retrouverons, au commencement de 1798, général commandant l'armée d'Angleterre.

A ce propos, qu'on me permette une réflexion ! La descente en Grande-Bretagne et le blocus continental n'ont pas été d'invention napoléonienne, mais appartiennent à la République, dont NAPOLEON n'a fait que continuer la politique; il n'a été acclamé par tout un peuple que pour la poursuivre. Depuis Louis XV, le peuple français ne rêvait que de restituer à la France les frontières naturelles. D'où le veto de l'Angleterre.

Caractéristique est le buste de Bonaparte exécuté en février 1798 par Louis-Simon BOIZOT, premier sculpteur de la Manufacture de Sèvres. C'est un plâtre destiné au mouleur chargé des répliques en biscuit et qui n'a pas subi de retouche. Yeux profonds, regard clair, perçant, orbites encavées, sinus frontaux saillants, front tourmenté, les tempes creuses. On remarque la bosse nasale entre deux strictures, le relief des os molaires, la bouche rétractée, asymétrique; la lèvre supérieure, courte et relevé par son bord, indique la promptitude de la répartie; la lèvre inférieure se retire tandis que la pointe du menton s'avance. Modelé tourmenté, cahoté. Il a encore le catogan et les oreilles de chien (fig. 1 et 2).

« A son retour d'Egypte, nous dit Constans, son valet de chambre, il a conservé le même teint. Le visage est cuivré, les yeux enfoncés, les formes parfaites quoique grêles. Cependant, son front élevé s'est découvert. Les yeux d'un beau bleu peignaient d'une manière incroyable les diverses émotions qui s'agitaient en lui. Sa tête était très forte: 22 pouces de circonférence (1), un peu plus longue que large, peu aplatie sur les tempes. Il l'avait extrêmement sensible. Sa taille était de 5 pieds, 2 pouces, 3 lignes, soit

(1) Un centimètre de plus que Cuvier.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
apporte plus de CINQ FOIS
ce qu'elle coûte
ABONNEMENT : UN AN, 95 FRANCS
LIBRAIRIE PLON, PARIS

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
Liquide — A chacun sa dose

1 m. 69. » Donc, il n'était pas petit, mais il le paraissait à côté de généraux comme MURAT qui mesurait 1 m. 80.

Je retiens de la description, la hauteur du front, qui traduit la superposition des plans de conscience favorables à la réflexion, la largeur qui marque l'amplitude de l'esprit et la diversité de ses domaines. Les tempes bombées, dans leur partie haute, stigmatisant le génie créateur.

Ecoutez VAUVENARGUES : « Tout d'un coup, il se retourne à mes regards, je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune entouré de cheveux pendants et comme sortant de la mer, de ces grands yeux gris, de ces joues maigres et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu.

De même qu'on voit la lumière du canon avant d'entendre la détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actes les uns sur les autres. »

On retrouve le même aspect dans la gravure en couleur de P.-M. ALIX, d'après Appiani.

Le dessin à l'encre de Chine de GROS nous révèle encore les mêmes traits et surprend par la poitrine étriquée qu'il prête à BONAPARTE au pont d'Arcole. Mêmes lèvres minces et serrées, mêmes angles du menton et des mandibules, même aspect retiré de la lèvre et des yeux (fig. 3).

La miniature de GUÉRIN, peintre de la Révolution, gravée par FIESINGER, date de 1799. C'est un trois-quarts tourné à droite. L'homme étique, efflanqué, à la figure émaciée, parcheminée, les pommettes saillantes, le nez long et légèrement brusqué au milieu, le regard impérieux, le front à peine visible, caché par un rideau épais de cheveux plats qui s'allongent sur les côtés jusqu'au collet et « semblent dissimuler les attaches d'un masque soigneusement plaqué sur le visage ».

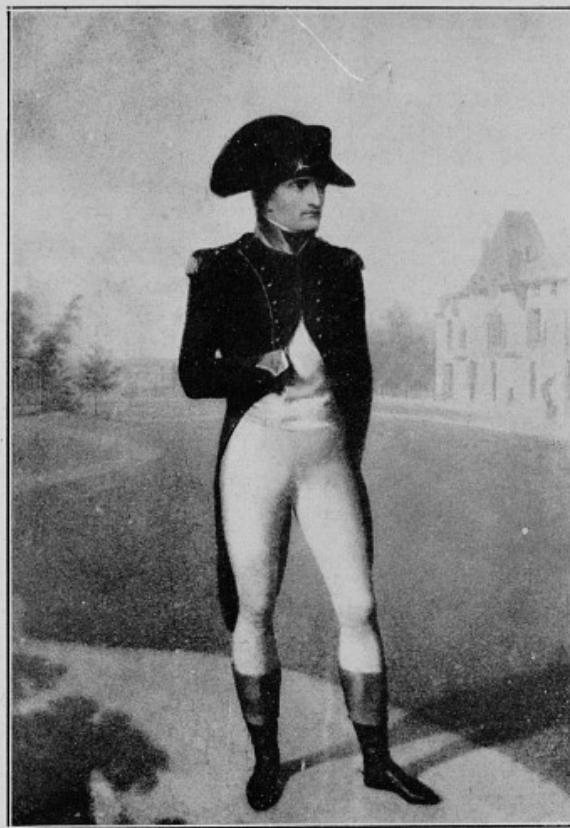


Fig. 4. — Bonaparte à la Malmaison. (Portrait d'Isabey.)

L'aspect tragique de ce visage tourmenté concorde avec les troubles fonctionnels. D'ailleurs, toujours la même frilosité. Un jour, chez Madame PERMON, raconte la duchesse d'ABRANTÈS, bien qu'il fit une chaleur étouffante, le Premier Consul garda sa redingote grise pendant tout le bal.

« Une humeur acré, répandue dans son sang, dit le Comte DE SÉGUR, et qu'il accusait de son irascibilité, mais sans laquelle, déclarait-il, on ne gagnait pas de batailles, le dévorait

Le buste de HOUDON date de 1800. C'est encore l'image sauvage et ténébreuse du BONAPARTE maigre et triste. Les bosses et les creux se heurtent dans un jeu de lumières et d'ombres, où s'est complu le génie du sculpteur.

Cependant, dès 1803, on surprend les premiers changements dans l'extérieur de BONAPARTE. Trois documents le prouvent :

1° Une étude de DAVID. La tête seule est terminée, trois quarts regardant à gauche, le front est encore couvert de quelques cheveux, mais les saillies et l'aspect amaigri et heurté du visage se sont effacés.

2° Le profil dessiné par MATHIEU VAN BRÉE, d'après nature, à Saint-Cloud. Les angles se matelassent, les reliefs s'adoucissent. Il n'a plus de catogan. Le modèle a 34 ans.

3° Le portrait d'Isabey fait à La Malmaison. La figure est encore maigre, mais le cou grossit, les cuisses et le ventre s'arrondissent. L'homme s'étoffe. Déjà les yeux sont moins enfoncés, mais ont toujours le même éclat.

C'est de 1803 que date la congestion pulmonaire du Premier Consul, contractée à Bruxelles. Il a craché le sang. On mande CORVISART en poste. Il pose un vésicatoire. C'est encore la même année qu'il prend force bains chauds prolongés pour se soulager d'attaques de dysurie dont il a commencé à souffrir en Italie et qui revinrent sous forme d'accès si violents en 1812.

TRIDIGESTINE granulée DALLOZ

Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL granulé DALLOZ

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

III. — A partir de 1804, le type poitrinaire fait place à un type plus enveloppé. Ce n'est plus le valitudinaire dont le muletier du Saint-Bernard disait: « Il a le blanc de l'œil comme un citron ! » La peau jaune, d'artreuse et parcheminée se nettoie, pâlit et se veloute. Les doigts maigres se fusellent et prennent un modelé de femme.

On dirait que c'est par les extrémités que s'est amorcé la transfiguration de NAPOLÉON BONAPARTE.

Le plat s'arrondit. C'est pendant cette période, où il change de forme et de peau, qu'il ressent le plus de bien-être et déclare qu'il ne s'est jamais mieux porté. J'insiste sur ce gros fait.

« Il était mieux sous l'Empire que sous le Consulat, dit CONTANS, sa peau était devenue plus blanche et son teint animé ! »

« Notre corps, disait l'Empereur, est une machine à vivre, il est organisé pour cela. Laissez la vie à son aise, qu'elle se défende elle-même, elle fera plus que si vous la paralysez en l'inondant de remèdes ! »

Cela est sage, mais ce qui l'est moins, c'est son hygiène à table. Sans doute buvait-il sobrement, mais il mangeait toujours comme un affamé, sans mastiquer sa nourriture. Le Premier Consul, disait DUBOIS-CRANCE, mange très vite et beaucoup, surtout de la pâtisserie. VOLNEY met sa mère LETIZIA en garde contre cette précipitation « qui conduit l'estomac à l'état de crampe ».

Sa machine nerveuse supporte d'ailleurs les mêmes assauts et réagit violemment comme la machine digestive. A chaque choc, elle ne reprend que peu à peu son équilibre. C'est pendant quelque temps encore des impressions saccadées avec des hésitations, des

lenteurs et des élans déréglés. La vie est trop courte pour s'arrêter.

Quoi qu'il en soit, le fait crucial, c'est que BONAPARTE disparaît peu à peu pour s'enliser dans NAPOLÉON. Ce n'est plus l'homme hâve, décharné, hyperexcitable, d'une activité ne connaissant ni freins ni bornes, se pliant aux événements en convergeant toutes ses facultés vers les buts successifs qu'il poursuit. Période d'hyperfonctionnement où l'homme brûle la chandelle par les deux bouts et vit par ses surfaces. l'homme de la phase catabolique, le *bilieux jaune*.

Tout se passe d'ailleurs comme si l'emplâtre impérial avait, à Bruxelles, déclenché le déclic et changé la courbe évolutive.

L'obésité alourdit ses mouvements au point qu'il mande à JOSÉPHINE: « J'ai assisté au bal de Weimar. L'empereur ALEXANDRE a dansé, moi non. 40 ans sont 40 ans. »

La prédominance du train inférieur s'accuse à la base. Mais cette disproportion dans les masses était déjà visible dans les lignes avant l'engraissement. Voyez le portrait de BONAPARTE en Egypte par RAFFET, la statue héroïque de l'Empereur nu par CANOVA, au Musée de Milan. DETAILLE n'y a pas pris garde dans son NAPOLÉON assis à cheval sur une chaise et c'est pourquoi l'image nous interroge. Les jambes sont trop longues et le bassin trop étroit.

D'ailleurs, l'amendement des troubles fonctionnels n'avait pas duré.

(A suivre.)



Fig. 5. — Bonaparte, par Guérin.

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
Dyspepsie, Diabète, Obésité, Entérite, Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118. Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe
d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118. Faubourg St-Honoré PARIS

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

LA MALADIE DE NAPOLEON

par le Dr A. Thooris

Conseiller scientifique de la Fédération française
d'Athlétisme

(suite)

En 1806, à Varsovie, dans une crise douloureuse où l'estomac devait prendre sa part, le comte de LOBAU l'avait entendu s'écrier qu'il portait, en lui, le principe d'une fin prématurée et qu'il périrait du même mal que son père. Le Colonel VACHÉE observe qu'il a déjà une manière relâchée de faire la guerre.

Le 7 novembre 1806, à Mayence, il est pris de vomissements avec accès de faiblesses et convulsions.

En 1809, il souffre à Vienne d'un vice d'artreux sur la nuque. Le Dr FRANCK s'en alarme et prescrit un traitement long et complexe que le malade refuse. CORVISART, demandé par poste, se moque de son confrère qui, dit-il, extravague, et pose un vésicatoire, le fameux remède d'AMBROISE PARÉ, sur le vice d'artreux, comme il en avait posé un à Bruxelles en 1803, sur le vice pulmonaire : « Sire, vous allez à merveille ! » Et le mal disparaît, seulement la darter qui faisait soupape, n'a fait que rentrer, car si la guérison est une métastase (ALLENDY), jamais métastase ne fut plus inopportune que celle dont le médecin-courtisan provoqua la migration profonde. La métastase se porte de dehors en dedans. Aussi voit-on la maladie prendre une nouvelle tournure : le *spasme* et la *stase* *consécutive*. Le spasme intérieur va se promener des bronches au pylore et du pylore à la vessie. Déjà en Italie, la vessie s'était montrée irritable. Seuls les bains chauds le soulageaient.

YVAN rapporte que le spasme se partageait entre l'estomac et la vessie. Il oublie les bronches. Le pouls, intermittent et lent, s'arrête à la douzième pulsation. La stase augmente. Le mal rentre.

Voici comment le fils du Dr FRANCK s'est expliqué sur le cas : « J'ai connu des Lombards, atteints de

squiffe par suite d'une affection herpétique guérie et qu'ils appelaient *il salso !* »

L'embonpoint a des rémissions. En 1807, il écrit à sa femme : « J'ai déjà dégraissé depuis mon départ. Je fais de ma personne 25 lieues par jour à cheval, en voiture et de toutes les manières. Je me couche à 8 heures et me lève à minuit. » La graisse l'inquiète.

Chose étrange, on ne sait pas plus son poids, à aucune époque de sa vie, qu'on ne sait celui d'ALEXANDRE ou de CÉSAR.

Quoiqu'il en soit, le torse, dès 1808, a pris un tel développement qu'on est frappé de la disproportion entre l'entablement et le support. L'embonpoint fait ressortir la brièveté des jambes. C'est un bas de terre, comme disent les vétérinaires.

Le portrait de DAVID, terminé en 1810, est fidèle. Sans cils ni sourcils, peu de cheveux d'un châtain douteux, les yeux comme une vitre de verre, où l'on ne voit plus rien, gras des pieds à la tête, mais on distingue encore le trait qu'il eût en naissant et qu'il tenait de sa mère : pommettes saillantes comme celles des Corses et des Sardes.

Au demeurant, dès 1811, les courts exercices de chasse et même le galop des chevaux doux étaient devenus pour lui une fatigue.

Les trois masques de GIRODET pris au crayon en 1812 au théâtre de Saint-Cloud, sont d'un réalisme saisissant. Les surfaces du visage sont devenues rondes et lisses, sans ondulation ni inégalités. Les yeux jadis si enfouis dans les orbites sont maintenant à fleur de peau. La physionomie tuméfiée marque l'indifférence. La mimique centripète et intense d'Arcole a fait place à une expression centrifuge, lâche et monotone. La pesanteur marque les bajoues. L'instabilité thyroïdienne devient insuffisance. Il perdait sa chaleur il va perdre maintenant sa vitesse.

En Septembre de la même année, la toux reprend sèche et continue. La respiration devient difficile et entrecoupée.

A Vilna, ceux qui l'approchaient se montraient l'un à l'autre avec regret le nouvel embonpoint dont son corps était chargé. Il continuait à recourir à ses bains,

d'un secours indispensable contre « une souffrance que sa politique cachait avec soin pour ne pas donner à ses ennemis de cruel espoir ».

A la Moskowa, une fièvre d'irritation, une toux sèche, une violente altération le consument. Il cherche toute la nuit à étancher la soif brûlante qui le dévore. Le nouveau mal se complique d'une recrudescence de la dysurie. Le jour, il montre un calme lourd, une activité molle. « On ne m'obéit plus ! », avoue-t-il. Beaucoup rappellent les mots prononcés en Italie quinze ans auparavant : « La santé est indispensable à la guerre et ne peut être remplacée par rien. »

Ne disait-il pas encore à Austerlitz : « Ordener est usé. On n'a qu'un temps pour la guerre. J'y serai bon encore six ans, après quoi, moi-même, je devrai m'arrêter. »

Il y a un an que les six ans sont passés. Nul doute que NAPOLÉON ait eu un don de voyance. Un jour, il dit à Madame de CLERMONT-TONNERRE, avec une incroyable vivacité : « Oui, c'est bien cela, vous avez raison, je ne vis jamais que dans deux ans. » Chacun sait que le propre de son génie militaire était de prévoir le point favorable. Il avait de même prévu son déclin. Ce déclin se manifeste dans son commandement.

Dans la campagne de Russie, le parlementaire russe vit qu'on pénétrait jusqu'à nos quartiers généraux sans obstacle. Il traversa nos avant-postes sans rencontrer une vedette, partout même négligence et même témérité si naturelles aux Français. Chacun dormait, point de patrouilles.

L'Empereur laisse faire et, quand il se fâche, on se secoue en ricanant, comme FOUCHE et TALLEYRAND.

Et l'embonpoint progresse sans rémission. En 1813, le Pape qui ne l'a pas vu depuis 1804 est surpris de le voir si courbé et si obèse.

Et cependant, dans l'intervalle de ses crises, il ne cesse de payer de sa personne. Voulez-le, à deux heures du matin, le 23 juillet 1813, monter à cheval, au dire du baron de FAIN, se rendre aux avant-postes, prendre la

capote d'un Polonais et descendre au Niémen avec le général HARO seulement.

Il gagne la bataille de Dresde, le 27 août 1813, malgré ses accès gastralgiques et ses vomissements. « Je gagnais, disait-il plus tard, les batailles avec mes yeux et non avec mes armes. C'est l'esprit et non la force militaire qui gouverne et qui commande. » Oui, mais le plan n'est rien à la guerre, c'est l'exécution qui est tout. C'est ainsi que, sous la pression de ses Maréchaux, il renonce à marcher sur Berlin et s'engouffre dans la descente de Leipzig où cependant, malgré l'indigestion dont il souffre et qu'il doit à un repas précipité, il tient tête pendant deux jours, les 17 et 18 Octobre, à 300.000 coalisés.

Pendant la campagne de France, en 1814, un officier de grenadiers, dit d'ESPARBÈS, s'étonne que le ventre de l'Empereur lui retombe sur les bottes et c'est alors que celui-ci écrit à son Ministre qu'on n'exécute plus ses ordres. Son ventre pointe dès 1811, exubère en 1813 et s'écroule dès 1814.

Plus il grossit, moins il s'impose. Il semble, aux Cent jours, être tombé dans un piège tendu par TALLEYRAND, sans

quoi l'Anglais ne l'eût pas laissé quitter l'île d'Elbe. L'exubérance de la forme va de pair avec l'irrésolution. Il n'a plus ses généraux dans la main. Pendant toute la bataille de Waterloo, l'Empereur souffre d'hémorroïdes et de torpeur.

IV. — J'ai mesuré la différence de ceinture entre l'habit de Marengo et la redingote grise de 1814. Elle est de 29 centimètres.

En 1815, le médecin de la flotte anglaise W. Warden est frappé de la corpulence présentée par l'Empereur vaincu, au moment où il prend pied sur le *Bellérophon*.

Cet aspect est reproduit dans un croquis de l'Empereur, assis sur une caronade, à bord du *Northumberland*.

Deux autres croquis d'après nature nous le représentent à Sainte-Hélène, envahi par la graisse de pied en cap.

La lithographie d'Horace VERNET et l'aquarelle d'un



Raffet. Frontispice de Napoléon en Egypte.



officier anglais, datant du 21 Juillet 1820, sont des plus suggestives au sujet de l'adiposité de tout le corps.

« Son embonpoint, nous raconte le cuisinier LEPAGE, devient à Sainte-Hélène encore plus considérable que celui qu'il avait en quittant l'Europe, les jambes sont enflées, le teint livide, son humeur insupportable. Il lui prend des accès de fureur à la moindre contrariété. Il se tient habituellement couché une grande partie de la journée et ne sort même pas le soir pour prendre l'air sur la terrasse de son habitation. »

Cependant la maladie n'abat jamais sa dignité. Le 16 Avril 1819, NAPOLÉON, toujours hautain et intraitable, fait prévenir le Gouverneur de l'île que le premier de ses sicaires qui franchirait le seuil de sa porte serait abattu d'un coup de pistolet. On sait la cruauté imbécile de LOWE HUDSON à l'égard de son prisonnier.

Le Maréchal de MONTHOLON, son compagnon d'exil avec le Maréchal BERTRAND, ne montre pas moins de hauteur, quand il écrit à LOWE HUDSON : « Ceux qui, dans cette position, manquent à l'Empereur, n'avilissent que leur propre caractère et la nation qu'ils représentent. »

Les médecins de la flotte anglaise eurent alors l'occasion de montrer leur conscience professionnelle et leur esprit d'indépendance.

Le Gouverneur niait la maladie de l'Empereur. Le rapport du Dr O'MEARA, en date du 1^{er} Octobre 1817, conclut à une hépatite et à une atteinte scorbutique dues au climat et au traitement inouï dont le malade était l'objet.

« Pesanteur dans l'hypocondre droit, oppression au scrobicule du cœur, flatulences, sclérotique jaune, insomnie », tous les signes de l'hépatite endémique sont décrits. « Si quelque chose étonne, ajoute-t-il, c'est que les progrès du mal n'aient pas été plus rapides. Cet effet n'est dû qu'à la bonté d'une constitution qui n'a pas été affaiblie par la débauche. » Du coup, O'MEARA fut renvoyé en Angleterre et rayé des cadres.

STOCKOE, qui lui succéda, n'est pas moins affirmatif, le 17 Janvier 1819 : « L'hépatite dont souffre l'Empereur, écrit-il au maréchal BERTRAND, devient chaque jour plus grave et terminera probablement sa carrière. J'ai examiné particulièrement le foie et suis à présent convaincu que ce viscère est gravement atteint. »

Le 16 Février 1820, l'Empereur dit à ANTOMARCHI : « Je ne suis plus NAPOLÉON, en quel état je suis tombé. J'étais si actif et si alerte ! »

Les bulletins de santé mentionnent les signes sui-

vants : oppression, suffocations, fièvre, météorisme, spasmes, frissons, vomissements, froid glacial des extrémités.

Il n'est pas commode à soigner : « C'est chose inouïe, dit-il, l'aversion que je porte aux médicaments ! »

Le 25 Avril apparaissent des vomissements noirâtres de pituite épaisse et filamentueuse, mêlés d'aliments non digérés.

Il n'a de répit que lorsqu'il suinte. « Je suis guéri si je sue et si les cicatrices de ma cuisse (1) viennent à s'ouvrir », disait-il le 23 Janvier 1821, trois mois avant sa mort.

Il est instructif de comparer le dessin du capitaine DODGIN, du 66^e régiment d'infanterie, exécuté en 1820, avec celui de DAHLING, exécuté en 1806. Le profil orienté à gauche dans les deux figures et le même uniforme de Colonel des chasseurs de la garde facilitent singulièrement l'observation du contraste. Et cependant NAPOLÉON avait déjà maigri (2).

Le 26 Février 1821, la maladie se complique de fortes douleurs à l'hypocondre gauche et de toux sèche. Il refuse toujours les remèdes. « Je ne veux pas, dit-il à ANTOMARCHI, avoir deux maladies : celle qui me travaille et celle que vous me donnez. »

Le 2 Mai, il lui dit entre deux délires : « Rappelez-vous ce que je vous ai chargé de faire quand je n'y serai plus. Faites avec soin l'examen anatomique de mon corps, de l'estomac surtout. Les médecins de Montpellier avaient annoncé que le squame du pylore dont est mort mon père serait héréditaire dans la famille. Leur rapport est entre les mains de Louis. Comparez-le avec ce que vous aurez observé. »

Le 5 Mai, consultation avec ARNOTT, SHART et MITCHELL : Collapsus, borborygmes, envies continues d'uriner. Froid glacial de tout le corps. Pouls imperceptible. Frémissements des ailes du nez, respiration stertoreuse. Les yeux se renversent sous les paupières supérieures, ses lèvres se couvrent d'une légère écume. Sa dernière parole a été : « Armée ! » L'Empereur est mort. « Il faut vouloir vivre et savoir mourir. »

V. — L'autopsie fut faite par ANTOMARCHI, en présence des Maréchaux et des médecins anglais. Comme il s'apprêtait à découvrir le cerveau, les Maréchaux l'arrêtèrent durement. Un chirurgien anglais me disait sur le front, pendant la guerre, que lorsqu'il opérait, il s'opposait à l'entrée de qui que ce fût, même du Roi

(1) La blessure de Toulon.

(2) « Morphologie des grands hommes, Napoléon Premier ». (A. Legrand, 93, rue des Ecoles.)

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2-3 — AMPOULES B 5-3

Silicyl
Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux

COMPRIMES — AMPOULES 5-3 intrav.

d'Angleterre. En méconnaissant la volonté impériale, les Maréchaux nous ont privés d'un renseignement inappréciable.

L'examen de la cavité thoracique révéla un cœur petit, un œsophage enflammé et une pleurésie double. Le lobe supérieur gauche présentait des tubercules anciens et les ganglions du médiastin, de la dégénérescence et de la suppuration.

Intestin distendu par les gaz. Rate et foie volumineux, gorgés de sang. Le foie, atteint d'hépatite chronique, était intimement uni par sa face convexe au diaphragme.

La face concave du lobe gauche adhérait fortement à la partie correspondante de l'estomac, surtout le long de la petite courbure ainsi qu'au petit épiploon.

Sur la face antérieure de l'estomac, vers la petite courbure et à trois travers de doigt du pylore, siégeait un engorgement squirreux, très peu étendu et exactement circonscrit. L'estomac était percé de part en part dans le centre de cette induration. L'adhérence au foie en bouchait l'ouverture.

L'estomac — qu'on peut voir dans une vitrine à l'hôpital Bartholomew à Londres — coupé le long de sa grande courbure était rempli de glaires épaisses, couleur marc de café. La surface interne de l'organe était occupée par un ulcère cancéreux ayant son centre à la partie supérieure le long de la petite courbure, tandis que les bords de sa circonférence, irréguliers, digités et ligneux, s'étendaient du cardia à un pouce du pylore. L'ouverture, arrondie, taillée obliquement en biseau aux dépens de la face interne de l'organe, avait quatre à cinq lignes en dedans et deux et demie en dehors. Son bord circulaire externe était extrêmement mince, dentelé, noirâtre et seulement formé par la membrane péritoneale. Une surface ulcérée grisâtre et lisse tapissait cette sorte de canal qui eût établi une communication entre les deux cavités de l'estomac et de l'abdomen si

l'adhérence au foie ne s'y était opposée. A noter un pouce et demi de graisse sur le sternum et deux pouces sur le ventre, la carence pileuse, l'aspect féminin du modelé et la petitesse des parties : « *Exiguitatis inignis sicut pueri.* »

On peut donc porter le diagnostic suivant : Maladie du système réticulo endothérial, avec congestion de ses deux organes les plus différenciés : foie et rate. Hépatite endémique et adhérences. Tuberculose ancienne du poumon gauche. Cancer de l'estomac né sur un ulcère péptique. Suppuration du médiastin. Epanchement pleural.

De quoi NAPOLÉON est-il mort ? De cancer ou d'hépatite ? Du fait de sa nature héritée ou du fait d'une nurture meurtrière ? *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.* Mais quelle que soit la réponse, l'existence du cancer n'en semble pas moins avérée.

Les médecins anglais avaient rédigé, de leur côté, un procès-verbal qu'ANTONIARCHI refusa de signer. Ce fut le seul geste honorable de cet homme, pendant son séjour dans l'île, sa dernière

mufflerie ayant été de dérober le masque mortuaire moulé sur le visage de l'Empereur par BURTON et de s'en déclarer plus tard l'auteur.

VI. — Cette étude mérite un commentaire :

Tout d'abord ce qui frappe, dès 1804, c'est le changement de tempérament, parallèle au changement de forme.

Dans ses *Mémoires*, le Maréchal MARMONT, perspicace quoique félon, campe de la manière suivante les deux hommes qu'a été successivement NAPOLÉON : « Le premier maigre, sobre, d'une activité prodigieuse, insensible aux privations, ne s'occupant que du succès de ses entreprises ; le second gras, sensuel, occupé de ses aises, craignant la fatigue et ne comptant plus que sur son étoile. »

En langage morphologique, nous dirions qu'il évolue



David, Bonaparte.

EDITIONS B. ARTHAUD, SUCCESEUR DE J. REY - GRENOBLE

“**Les Beaux Pays**”, Le volume, 33 francs
Mes Pyrénées de Gavarnie à la Méditerranée
 par RAYMOND ESCHOLIER.
La Route des Alpes — La Route Napoléon
 par H. FERRAND et F. GUITON

“**Visages**”, Le volume, 18 francs
Mallorca
 par FRANCIS DE MIOMANDRE
Lisieux. — Le Pèlerinage, La Ville
 par P. MARIE CARDINE

d'abord en plat, où la fonction domine la forme, puis en rond, où la forme domine la fonction.

Sa vie présente deux âges : l'âge catabolique et l'âge anabolique.

L'âge catabolique ou période d'*hyperexcitabilité*. Rarement, il est vrai, l'émotion était assez vive pour le dominer. Il ressentait à temps un signe physique avertisseur consistant dans une vibration du mollet gauche qu'il connaissait bien. Le soubresaut nerveux ne se produisait d'ailleurs que dans le cas de très grande contrariété.

Qu'on se rappelle la violence de ses réactions à Brienne et à l'Ecole militaire de Paris, son coup de cravache à VICOGNE en Egypte, à JARDIN à Vienne, sa main levée sur l'amiral BRUIX, qui met la main à l'épée en disant : « Sire, prenez garde ! », sa colère contre VILLENEUVE, après Trafalgar, son coup de pied dans le ventre de VOLNEY, son coup de poing dans celui de RAPP, sa scène avec PIE VII. « Ses fureurs à La Malmaison, disait Madame DURAND, allaient jusqu'à l'évanouissement. » Le signe avertisseur ne déclanchait donc pas toujours le freinage de la réaction. Son emportement toutefois n'allait pas au niveau de celui d'ALEXANDRE tuant CLYTUS d'une javeline, pour avoir blâmé sa conduite à l'égard des Grecs.

Quant à l'*hypoexcitabilité* de la période anabolique, elle est manifeste à partir des revers. Ne lui permet-elle pas précisément de supporter les chocs dans les batailles défensives, où il montre encore tout son génie militaire ? Les témoins sont d'accord pour reconnaître l'insensibilité qu'il accuse après Moscou, Leipzig et Waterloo. Elle rappelle celle de JOFFRE avant la Marne.

En résumé, l'homme a d'abord plus de surface que de volume, puis plus de volume que de surface et l'on sait que l'on vit par sa surface et meurt par son volume. Bien que la corpulence n'exclut pas la vivacité de la pensée ni même les possibilités physiques, elle n'en ralentit pas moins le rythme et la vitesse organiques. Prisonnier de la matière, l'esprit ne sort plus des voies qu'il s'est tracées et tourne à l'automatisme. De labile il devient stable et se stéréotype.

Remarquez la somnolence après la retraite de Russie, le flottement et l'apathie des Cent Jours. L'Empereur ne sait plus choisir ses généraux, tarde ses ordres (1) et accuse les autres, et non lui-même, de son désastre. Supposons que le NAPOLÉON de Leipzig se fût trouvé

(1) L'hésitation de Brumaire est brève, mais à Dresde, elle se prolonge.

devant le BONAPARTE d'Arcole, il eût cédé devant un tel adversaire. Le rond eût molli devant le plat, comme CHÉRON devant SNOWDEN.

VII. — Le comportement d'une *nature* individuelle ne peut être compris sans analyser la *nurture* qui la conditionne.

C'est ainsi que les menaces d'une époque forcenée, la précipitation des conjonctures, la difficulté et la soudaineté des situations obligent l'homme à un effort mental incessant qui retentit sur les muscles et les vaisseaux.

On sait que l'attention volontaire est un mouvement ondulatoire dont les trains de vibrations tendent à envahir les phases plus lentes de l'attention spontanée, comme les harmoniques, le ton fondamental. L'accélération mentale prolongée retentit sur le vaso sympathique et devient un facteur de contractures (1).

Quand son valet de chambre le rase, NAPOLÉON prend une rigidité catatonique.

Sans doute a-t-il le sentiment obscur du danger qu'il court à précipiter ainsi l'exercice de sa pensée, quand, aux moments où il dicte, il modère son allure par un mouvement rythmique de la jambe droite, rappelant sans doute le pas de procession de ses grenadiers et la cadence de ses cliques, mais il est repris bientôt par son mouvement accéléré, qui favorise l'hypertension vaso-motrice : d'où asthme, migraine, insomnie et toutes les dystonies qui déglinguent le mécanisme de régulation humorale.

D'autre part, on a récemment démontré que les substances provenant des fonctions végétatives et contenues dans le sang, sont les excitants naturels des fibres lisses terminales. L'équilibre de ces substances est nécessaire à leur tonus absolu et leur déséquilibre entraîne des hypotonies et des hypertonies. Or, imaginez l'action répétée des fautes alimentaires commises par l'homme à tous les moments de son existence. L'habitude de manger précipitamment et aux heures les plus variables lui causait des maux d'estomac qui se terminaient toujours par des vomissements. Désespéré, mangeant en dix ou quinze minutes sans mâcher, ou bien jeûnant parce qu'insensible aux besoins physiques dans ses moments de préoccupation, ou, quand il mange, ne suivant aucun ordre dans les plats.

Eternel constipé, il vit dans une indigestion permanente et se lève à deux heures du matin pour calmer son pylore avec du chocolat et des glaces. Puis il tra-

(1) Ruiz Arnav.

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à calé de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

vaille jusqu'à sept heures et se sert ainsi de sa maladie pour travailler, faute de se régler pour en guérir.

Remarquons subsidiairement l'activité du sympathique, dont l'iris semble refléter toutes les oscillations. Les yeux clairs, d'un bleu mouvant, sont par instants presque noirs, quand il recueille son attention et, à d'autres moments, gris d'acier, lorsque l'émotion et la colère le prennent.

VII. — Traversons rapidement le maquis endocrinien, pour employer une expression corsicane :

On a parlé de syndrome adiposogénital. GUTHRIE en donne cinq raisons : 1° Obésité extrême et progressive; 2° Disparition des poils; 3° Atrophie des organes génitaux; 4° Apparence féminine; 5° Finesse de la peau et petitesse des extrémités.

Mais ce syndrome est surtout remarquable par la localisation de la graisse en haut du train inférieur. Or, le Dr HENRY a noté à l'autopsie un pouce et demi de graisse sur le sternum et deux sur le ventre. L'engraissement est donc général. Le changement de volume affecte toutes les parties du tronc et de la face. Seule la bouche résiste à la métamorphose. J'ai superposé les clichés représentant NAPOLÉON à différents âges, par exemple le Capitaine en 1792 et l'Empereur en 1810. Les bouches sont les seuls organes qui conservent leur forme et s'ajustent d'une manière adéquate.

Pour ce qui concerne l'atrophie virile, elle n'est que l'épilogue anatomique d'une hyposexuation congénitale. Quant à l'apparence féminine, elle est antérieure à l'engraissement. Observez les portraits de RAFFET et d'ISABEY ! Le train supérieur est étroit, le train inférieur ample et galbé, haut de bassin et court de jambes (1). La plupart des grands hommes sont

(1) C'est la hauteur du bassin qui lui permettait de ceindre l'épée d'Austerlitz.

d'ailleurs androgynés, comme si le génie demandait une mosaïque sexuelle, une symbiose d'éléments mâles et d'éléments femelles heureusement dosés et combinés.

Carence probable, en tous cas, de la posthypophyse. On a reconnu, en effet, dans cette glande, une hormone destructrice de graisses. C'est d'autre part l'hypophyse qui contrôle la pilosité et la pigmentation. L'insuffisance est d'ailleurs l'épilogue de l'instabilité initiale. Qu'on se rappelle le profil pointu de l'enfant, le retrait du maxillaire et la saillie mentonnier, la tête ballante, les chutes au jeu de barres (1), l'abandon des attitudes, à cheval, autant de preuves de laxité des ligaments.

L'insuffisance de l'hypophyse n'exclut pas l'intelligence exceptionnelle ni l'indomptable énergie. WILLIAMS cite un DE LAMBERT DANIEL pesant 193 kilos à 23 ans et qui, à 40 ans, atteignait 330 kilos, alla à pied de Woolwich à Londres. La graisse sous-cutanée des hypophysaires épargne plus longtemps les muscles sous-jacents que celle des hypothyroïdiens et des obèses alimentaires. Ils sont presque toujours capables de

fournir un effort musculaire supérieur à celui d'un sujet normal moyen.

La mise en accusation de l'hypophyse ne disculpe pas *ipso facto* les autres glandes. Comment ne pas inculper la parathyroïde, quand on se souvient des convulsions, des paroxysmes et des tics du héros, tels que le pincement de la lèvre inférieure, le mouvement du bras droit pour tirer le parement de l'habit et le *p tordu* des signatures, la manière de tirer brutalement les oreilles, même aux femmes, qui fait dire à HALLÉ : « Sire, vous me faites mal ! » (2).

(1) Comme tous les maladroits qui ne comprennent pas qu'une chute est une faute, il se relevait en riant aux éclats.

(2) Il me tirait les cheveux, dit la duchesse d'Abrantes, à me faire pleurer.



Isabey. Bonaparte (Musée de Versailles).

MONTMARTRE

La Basilique du Vœu National au Sacré-Cœur

par l'Abbé P. GALIGANT

1 volume, 47 héliogravures 18 fr.

Editions ARTHAUD. — GRENOBLE

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques

Liquide — A chacun sa dose

La thyroïde ne mérite pas moins d'être citée à son tour à la barre. Si elle est la glande de l'émotion, jamais homme n'en ressentit de plus profondes; si elle est celle de la vitesse et qu'elle stimule l'esprit d'entreprise, jamais homme plus entreprenant n'eut de gestes plus prompts ni plus de rapidité dans l'exécution de ses décisions une fois prises; si elle est la glande thermogène, la frilosité du Premier Consul s'explique, du moins en partie.

On trouve des stigmates d'instabilité thyroïdiennes dans la jeunesse, mais aussi des manifestations d'insuffisance à l'âge mûr. L'absence de sourcils dans le portrait de DAVID (1810), les trois facies tuméfiés de GIRODET, l'hypothermie permanente et le pouls lent font penser à un myxœdème fruste.

Enfin les colères ne seraient-elles pas aussi les détu-mescences critiques d'un hyposexué devenu hypogénital ? (1)

Mais la déficience primitive et primordiale, dont tout le déséquilibre polyglandulaire a sans doute dérivé, semble bien avoir été celle du foie. Ecoutez la description du *bilieux* par ALLENDY :

« Le bilieux a une taille petite, un corps grêle, la peau chaude, sèche et plutôt rude au toucher. Le tissu cellulaire est rare. Les traits sont durs et accentués. Les cheveux sont abondants et noirs avec des reflets bleus. La face présente un front large, des lèvres minces, un nez à bout aigu avec des narines mobiles. Les yeux, de couleur foncé, sont enfouis dans les orbites, la sclérotique a une teinte verdâtre. Le regard est fixe, perçant, expressif, ardent.

« Le cœur est plutôt petit et les vaisseaux étroits. Le bilieux a un appétit violent, un estomac très contractile, il a souvent la gorge sèche et la bouche amère. La sueur est rare; l'urine, foncée. Il dort peu et excelle à l'effort. Il peut se passer de sommeil mais est incapable de résister au jeûne.

« Le bilieux est prédisposé à toutes les affections hépatiques, aux dermatoses sèches et à tous les désordres spasmoides. Sa mimique est accentuée et précise, ses mouvements brusques et véhéments. Il serre les poings quand il marche. Sa diction est brève, martelée, avec des étendues de voix emphatiques; il parle sur un ton impérieux et dur. L'élocution est facile et rapide.

« Son caractère est toujours empreint d'inquiétude. La volonté est puissante, inflexible, tenace; il est fier,

(1) Hyposexué ne veut pas dire hypogénital. Avant la chute fonctionnelle, l'homme était brutal dans ses amours.

ambitieux, autoritaire, violent, insubordonné et déploie partout une activité extrême. Il est sujet à des passions fougueuses; ses affections sont tyrraniques, violentes, teintées de jalousie. Il est despotique, vindicatif et obstiné. Son style est imagé et nerveux. »

N'est-ce pas là le portrait du général BONAPARTE ? Sauf le jeûne et la couleur des yeux. On dit que c'est aussi celui d'ALEXANDRE, de CÉSAR et de MAHOMET.

Que BONAPARTE ait été le type du bilieux sec, toute sa jeunesse en témoigne. Pendant la période du *teint jaune*, il en a tous les signes à fort peu près. Si, selon CRILE, l'épiderme est la succursale du foie, on comprend que les éliminations, non assurées par un foie déficient, se fassent par la peau. Le pigment gagne le corps tout entier et colore les téguments. L'hématine des globules usés est une toxine que l'organisme doit rejeter. Le système réticulo endothérial la divise en deux parties : fer et bilirubine. Le fer est retenu par le foie et la rate, mais si leur fonction martiale se relâche, le fer passe dans la peau où il augmente les oxydations. L'homme brûle la chandelle par les deux bouts. Quant à la bilirubine circulante, en prenant sa part d'oxygène elle freine le métabolisme cellulaire.

La période du teint jaune peut être appelée aussi la période acide où, transhumé, sous-alimenté et auto-phage, l'homme offre un terrain propice à la bacille. Le plat se rétracte et se tuberculise, mais il s'adapte.

Soudain, dès le consulat à vie, le tableau change. Plus de carence alimentaire. L'homme mange mal, mais à sa faim. La vague d'alcalinité post prandium se prolonge avec le changement de vie. L'hypochlorhydrie s'installe. Le tempérament devient basique et l'engraissement commence. Le pigment fond désormais à mesure qu'il se produit. Le teint s'éclaire. Le *bilieux blanc* prend la place du *bilieux jaune*. Il s'automatise.

La maladie ne se manifeste plus par le pigment, les dermatoses et la frénésie fonctionnelle, mais par la graisse, la peau blanche et le ralentissement des fonctions. Le bilieux devient obèse. Encore faut-il définir le genre d'obésité : elle est générale. Mais le NAPOLÉON de 1814 est-il réellement plus gras que celui de 1812 ? A proprement parler, non ! En graisse sèche, la proportion serait la même. D'après l'iconographie, on est en droit de penser à un gonflement aqueux lié au pH tissulaire et sanguin. Dès qu'il s'arrondit sur son support, il s'imbibe. Or, tous les métabolismes démarrent à l'eau. Il y a un seul d'imbibition en deçà duquel il ne se passe rien, mais au delà duquel l'hérédité entre en jeu. L'hydratation cellulaire prépare le lit du squirre.

TRIDIGESTINE granulée DALLOZ
Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL granulé DALLOZ
Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

Les chocs digestifs et les petites lésions qu'ils laissent, sans compter l'ulcère, sont autant d'amorces du néoplasme.

Et c'est ainsi que le rond succède au plat, se dilate, s'inflitre et se cancérisé.

Tuberculeux d'abord, cancéreux ensuite ! Quelle différence y a-t-il entre le tubercule et le squirre ? D'un côté la cellule géante reste emmurée par les lipoïdes, de l'autre les cellules géantes s'affranchissent de leur geôle. Le foyer, circonscrit dans le premier cas, s'étend dans le second, comme un incendie. N'étant plus freiné par le pigment, la prolifération cellulaire se déchaîne.

Le mameluck de NAPOLEON, ALI, insiste dans ses *Mémoires* sur l'aspect de l'urine impériale, qui fait penser à une vieille infection coli-bacillaire.

Nous avons ici, ne vous paraît-il pas ? un exemple remarquable de la maladie individuelle conservant son unité évolutive sous les expressions cliniques les plus diverses, mais dont l'esprit synthétique peut saisir la filière dans le temps et articuler les phases.

Pourquoi avoir choisi NAPOLEON ? Mais parce qu'il présente au plus haut degré la maladie-standard, dont nous tenons les jalons morphologiques et pathologiques. Parce que cette maladie s'est développée dans un milieu exceptionnellement favorable à la véhémence des réactions et qu'enfin le potentiel extraordinaire du sujet offrait à l'observateur le spectacle d'une lutte saisissante entre l'âme et le corps, avec les rehauts psychiques que le drame morbide donne au tableau physique.

VIII. — L'écriture de NAPOLEON a fait l'objet de discussions graphologiques passionnées. Un mot seulement sur les signatures ! D'une époque à l'autre, elles sont comme autant de jalons qui enregistrent le comportement du personnage.

La signature de 1811, ascendante, est encore formidable et comme le signe d'une concentration dernière. Celle de 1812 s'horizontalise et reste inachevée. Toutefois le lasso se termine encore par un trait ascendant énergique. Le paragraphe de 1813, après Leipzig, montre un sursaut d'énergie. Un harpon achève l'N, qui n'a jamais été plus puissante : elle se termine en coup de sabre comme la menace d'une âme que rien ne peut abattre. C'est le dernier paroxysme. La

signature de Fontainebleau marque la chute. Ce n'est plus que l'N du monogramme, mais bien descendante. Le mouvement est tremblant et l'écart du second jambage marque un découragement suprême. C'est l'affaissement, l'inertie, l'indifférence aux choses. Enfin, la signature de Sainte-Hélène. Ah ! là il n'en eut pas de plus descendante. La chute est verticale. Le lasso tombe et paraît entraîner l'N dans sa chute. On dirait l'ombre d'un tube digestif qui s'écroule.

IX. — Il semble bien que NAPOLEON PREMIER n'ait eu qu'une seule et même maladie, dont les signes, si différents, n'ont été que les étapes. Quelle volonté de puissance a donc pu animer cet homme extraordinaire pour lutter toute sa vie contre ses semblables, contre les choses et contre lui-même. Traqué d'une part par le milieu, de l'autre par l'hérédité, il leur oppose la même résistance stoïque.

Loin d'être diminué par la révélation de ses misères, le héros en est grandi. Rien dans le monde, ni en dehors de lui, ni en lui, ne lui a laissé de répit. Quelles que soient ses fautes, son agonie est un exemple. Songez à notre dépit s'il eût commis sur son rocher une défaillance. Il entre dans la légende comme Prométhée. D'ailleurs, sous son uniforme, qu'il gardait comme à la cour, le général BERTRAND eut été là pour sauver la face et n'en rien laisser paraître au dehors. Mais que ces deux hommes, dans leur exil, n'aient songé, sous un climat meurtrier, qu'à faire figure aux yeux de leur pays et de l'univers pour n'en pas démeriter, n'est-ce pas là, quand on sait les souffrances et la force d'âme que cette attitude a coûtées, une haute leçon, comme celle du PHÉDON ? Ainsi la vérité n'ôte rien de leur gloire à ceux qui sont assez grands pour résister à son éprouve.

Cette grandeur, l'Empereur la montrait dans l'intuition profonde qu'il avait de la continuité nationale. Dans une lettre à son frère, roi de Hollande, il disait :

« Je ne me sépare pas de mes prédécesseurs et depuis CLOVIS jusqu'au Comité de Salut public, je me tiens solitaire de tout ! » (1)

(1) « Mémoires de Bourrienne. »
« Comte de Ségur. Histoire de Napoléon. »

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
REC. COM. SEINE 63.320
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS
REC. COM. SEINE 63.320

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

J. SÉNAC (1693-1770)

A mon ami Maurice Heine.

Une vive agitation secoua la Cour et le milieu médical, quand, en 1746, parut *La Politique du Médecin de Machiavel* (1). L'auteur de ce pamphlet, dont le nom ne put longtemps être tenu secret, n'était autre que La Mettrie, ancien médecin des Gardes. Il dut se réfugier à l'étranger pour éviter de cruelles représailles, tandis que son livre était condamné à être brûlé. Les attaques les plus violentes, contenues dans cet opuscule, étaient dirigées contre Silva, contre Astruc, contre Bouillac : « On ne connaît de lui que des victimes » ; d'autres encore, Thuillier, Marcot, Helvétius, Procope, moins pris à partie, avaient pourtant quelques raisons d'être irrités. En revanche, Vernage, et surtout Sénac, sortaient indemnes de ce jeu de massacre, où les flèches acérées atteignaient leurs collègues dans leur savoir, leur pratique et leur honneur. Pour mieux ménager Sénac, La Mettrie ne s'était permis à son sujet que des allusions, mais elles étaient claires. Qu'était ce Nécromancien qui avait si bien soigné le grand général Chou-chu-la, sinon Sénac, médecin du Maréchal de Saxe ? Qui était Bak-Ko-Burg, auteur de deux volumes « qui contiennent la critique de tous les écrivains français, depuis la fondation de la Monarchie », sinon l'auteur du *Traité de la structure du*

cœur ? Qui était ce *Julien*, praticien de haute envergure, qui avait écrit sur la saignée, sinon l'auteur des *Lettres de Julien Morisson* qui, vingt ans auparavant, avait combattu, avec une ironie magistrale, les idées de Silva ?

Cependant, glorifié par son ami, avec une abnégation extraordinaire et exempte de tout calcul, Sénac subissait des outrages perfides, et bien des traits pourraient le rendre méprisable si ceux, qui les ont recueillis et colportés, ne méritaient eux-mêmes d'être tenus pour suspects. Grimm prétend qu'avant d'être médecin, Sénac avait été ministre du culte protestant, puis catholique et jésuite, et qu'enfin « il avait reconnu sans doute que, de tous les marchands d'espérance, les médecins resteraient les plus achalandés à la longue ».

Le même Grimm le considère comme un grand fripon, un homme doué d'un caractère équivoque, avec un air si faux que « de sa vie il ne lui est arrivé d'oser regarder celui à qui il parlait ». Pis encore, ne se faisait-il pas plus de 100.000 francs par an, en délivrant des permissions de « vendre et débiter des drogues à tout coquin qui payait grassement » ?

Entre le dithyrambe et l'opprobre, il n'est pas nécessaire de choisir. Le mieux est de signaler les deux tendances, et de passer outre. Depuis le début de sa carrière, Sénac eut maille à partir avec les faiseurs de la petite histoire. Le récit de sa vie, tel qu'il nous est transmis, contient quelques mystères. Si l'on sait qu'il naquit en 1693 près de Lombez, en Gascogne, on ignore de quelle Faculté il fut docteur. Fit-il



(1) Voir Raymond Boissier: *La METTRIE* (Ed. Les Belles-Lettres).

ses études à Reims, ainsi que le rapporte Chomel ? On y verrait un premier rapprochement avec La Mettrie, docteur de cette Faculté. Eloy le considère comme docteur de la Faculté de Paris, et il se pourrait qu'il appartient à celle de Montpellier. A en croire la mention marquée sur son premier ouvrage, il semble qu'il arriva à Paris vers 1723. Dès qu'il prend contact avec la société parisienne, et avec ses confrères, il discerne que pour parvenir à un rang élevé, il faut à la fois travailler à des ouvrages importants et combattre les médecins bien en Cour, ou en posture de le devenir. Chirac, Silva sont les bons confrères qui doivent servir de cible. De l'un, on possède un traité du cœur que Sénac juge inabordable (J. Astruc est plus sévère encore); l'autre a écrit un traité de l'usage des différentes veines, où il préconise la saignée au pied. A l'un comme à l'autre il faut répondre. Pour remplacer le livre de Chirac, Sénac décide d'étudier la structure du cœur; combattre les idées de Silva, voilà qui lui va à merveille, puisqu'il est partisan de pratiquer la saignée à la seule veine basilique. Les *Lettres de Julien Morisson*, qui paraissent en 1730, se chargeront de réduire à néant les arguments de la partie adverse, en renouvelant la querelle où, au XVI^e siècle, Brissot et Botal avaient déployé tant de talent.

Dès 1724, il publie la traduction annotée de l'*Anatomie de Heister*; la même année, il est nommé membre associé de l'Académie des Sciences, après avoir soumis à cette Assemblée un mémoire sur le fonctionnement du diaphragme. En 1725, il démontre, dans une étude sur les noyés, que la mort par submersion est due au défaut d'air et à l'arrêt de la respiration; en 1725, au cours d'une discussion sur les mouvements des lèvres, il décrit l'action des muscles incisif, canin, triangulaire et carré. Suivent un discours sur les méthodes proposées par Franco, par Rau, pour pratiquer l'opération de la taille, un nouveau mémoire sur l'anatomie du diaphragme, le traité de la structure du cœur (1), un traité des fièvres intermittentes, dix ans plus tard.

Revenons à sa carrière. En 1733, il est médecin de la Maison royale de Saint-Cyr, de l'Hôpital royal de Versailles; en 1738, il est médecin consultant du Roi; en 1745, il accompagne Maurice de Saxe dans ses campagnes; après la mort du Maréchal, il devient médecin du duc d'Orléans, et, en 1752, quand la place de Chicoyneau est vacante, il est choisi, malgré des

(1) 1749, c'est la date que donnent les biographes; mais La Mettrie, en 1746, déclare connaître le livre et il se propose de le traduire.

compétitions nombreuses, pour être le premier médecin de Louis XV, et le reste jusqu'à la fin de sa carrière. Il meurt le 20 Décembre 1770, à l'âge de 77 ans. Louis XV avait pour son premier médecin une si grande estime qu'à sa mort il ne voulut pas le remplacer. Il ne manquait pas de l'envoyer aux membres de sa famille atteints par la maladie, et Sénac partagea avec Quesnay la charge de soigner Madame de Pompadour. Il avait été nommé Conseiller d'Etat, surintendant des eaux minérales et médicinales du Royaume.

Dans ces différents emplois, il se distingua et força la confiance. La Mettrie insiste sur son rôle auprès du Maréchal de Saxe. Poursuivant son allégorie chinoise, l'auteur de la *Politique du Médecin* écrit : « Chou-chu-la est peut-être le plus grand général qui ait jamais paru à la Chine... Il était hydropique lorsqu'il partit de Pékin, pour finir la dernière campagne à laquelle nous devons la paix. Après la première *Ponction*, il prit les villes les plus fortes de la Tartarie; après la seconde, il gagna la terrible bataille de *Te-noi-ton* (lire Fontenoy), sous les remparts d'une ville qu'il assiégeait. » L'admiration, à la suite de ces exploits, grandit en faveur du médecin, qui avait donné la mesure de sa science et de son dévouement. Une autre circonstance est plus connue. On raconte que Maurice de Saxe, visitant les travaux du siège de Tournay, fut conduit en carrosse jusqu'aux premières lignes, accompagné par Sénac. Avant de monter à cheval, il lui dit : « Attendez-moi là, docteur, je serai bientôt de retour. » Sénac fit observer au Maréchal que le carrosse était sous le feu de l'ennemi. « Eh bien, répondit le Maréchal, levez les glaces. » Enfin, c'est à lui qu'au moment de mourir, Maurice de Saxe déclara, dans un soupir : « Mon ami, voilà la fin d'un beau songe. »

Sénac a été accusé d'avoir, au summum de son influence, favorisé la Faculté de Montpellier. Grande querelle. Boisseau rappelle cependant qu'il soutint la Faculté de Paris en demandant pour elle une subvention destinée à l'enseignement de l'anatomie. Mais il est vrai que sa préférence se fit sentir en d'autres occasions. C'est ainsi qu'il choisit Portal, docteur de Montpellier, pour rééditer son traité du cœur, et qu'il désigna Fizes, autre montpelliéran, pour lui succéder auprès du duc d'Orléans. Ce choix ne fut pas heureux, et Fizes demanda très rapidement l'autorisation de rentrer dans ses foyers. Question de *climat*, assure Astruc; question de caractère, fait entendre Sénac, à qui l'on prête ces paroles : « Je lui avais prescrit d'approcher gravement du malade, de ne point parler, de tâter le



pouls, de rentrer ensuite dans sa perruque, d'y rester un moment, de prononcer son arrêt, prendre l'argent et s'en aller. Le vieux fou n'a rien fait de tout cela, ce n'est pas ma faute. » Sénac, lui, maniait le cynisme et la diplomatie professionnelle avec une redoutable aisance. Quant il dut soigner, en 1752, le Dauphin atteint de la petite vérole, il ne manqua pas de s'entourer de collaborateurs, dont le célèbre Pousse, qui étonna la Cour par ses manières campagnardes; ils eurent, en commun, la chance de voir guérir le malade, et envers les médecins qui avaient sauvé l'héritier de la couronne, Louis XV se montra fort reconnaissant. Quelques années plus tard, le Dauphin mourait de la phthisie pulmonaire, et ne permettait plus qu'on lui fit de recommandations. Le rôle de Sénac était difficile. Il le remplit habilement en faisant semblant de s'adresser à un personnage antique représenté sur une tapisserie qui ornait la chambre du prince. Interrrompu par le Dauphin, qui lui interdisait de parler de sa santé, il répondit: « C'est à Alexandre que je parle. » Appelé auprès de Louis XV, lors de l'attentat de Damiens, le 5 Janvier 1757, il constata la blessure intercostale, la jugea bénigne, et fit preuve d'une rare sagesse en n'en surestimant pas la gravité.

Avec ces anecdotes, nous approchons du vrai Sénac, grand praticien et homme d'esprit. Mais c'est peut-être dans les *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, œuvre de son fils, Sénac de Meilhan, qu'on doit vraiment le découvrir. L'homme de lettres, ami de la Pompadour, témoin de la vie paternelle, imagine un dialogue entre un médecin et un ministre déchu. Entretien débordant de finesse, digne des qualités

reconnues à Sénac qui, par ses fonctions, dut se trouver plus d'une fois en pareille posture. « Mes trois moyens de guérir, dit le médecin, consistent à *calmer, diriger, animer...* C'est à vous de voir si vous voulez entrer en explication avec moi... Dans ce cas, je vous demande de la franchise, et la dissimulation vous serait peu utile, car l'habitude de la réflexion me fait pénétrer ce qu'on me cache, et souvent, quand on me dit un mot, on me dit tout. » Comment guérir un ministre renversé, atteint « d'ambition rentrée »? S'il aime les arts et les lettres, on le sauve facilement; s'il y est insensible, il faut lui conseiller l'exercice, le voyage, et même l'exil, qui a ses plaisirs comparativement aux inconvénients de la liberté. Dans l'exil, on se figure qu'en revenant on produira grande impression; et c'est pourquoi, la liberté qu'un Roi laisse à un ministre, dont il s'est séparé, est une marque de mépris. C'est lui dire, ajoute Sénac de Meilhan: « Je ne crains point vos cabales, ni celles de vos amis... Il semble qu'on fasse à celui qu'on exile l'honneur de le craindre.

Je crois que je répondrais de votre santé si le Roi vous accordait cette faveur. »

**

Sénac avait 56 ans quand parut la première édition du *Traité de la structure du cœur*. Il lui avait coûté vingt ans de travail. Vingt ans! ces deux volumes considérables! Quand on les étudie, ce laps de temps paraît court, tant cette œuvre a nécessité de recherches, et tant il a fallu d'esprit critique pour passer au crible de la réflexion tous les faits allégués



La Mettrie.

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2^{es} — AMPOULES B 5^{es}

Silicyl

Médication
de *BASE* et de *RÉGIME*
des *Etats Artérioscléreux*

COMPRIMES — AMPOULES 5 ^{es} intrav.

par les prédecesseurs et les contemporains. Morgagni a dit que ce Traité faisait époque; Albinus l'a considéré comme un chef-d'œuvre d'exactitude et d'édition; Haller le juge indispensable; pour Portal, pour Tissot, c'est une des meilleures productions du XVIII^e siècle, et le sévère Darembert ratifie ce jugement. Hoeser est allé plus loin en affirmant qu'il « repose sur une connaissance solide des travaux antérieurs » et s'élève beaucoup au-dessus des productions de son temps. On peut hésiter sur la méthode à suivre pour donner une idée juste de ce livre. Faut-il n'en extraire que les idées principales et faire un choix qui laisse dans l'ombre le plan général de l'ouvrage? Faut-il au contraire suivre ce plan, et au risque d'enfreindre le reproche de sécheresse, situer les passages les plus remarquables dans un exposé conforme à la vérité historique? La deuxième manière paraît préférable. Peut-être la logique moderne déplacerait-elle certains chapitres? Mais il n'y a pas lieu de tenir compte de réserves dont on userait envers des contemporains.

Le livre s'ouvre sur une préface et sur une introduction. C'est dans la préface qu'un auteur met en général le meilleur de lui-même. Celle de Sénac en est la parfaite illustration. Il y a accumulé les traits marquants des directives qu'il a choisies. On doit cesser de voir dans le cœur une âme particulière et d'y chercher l'oracle de la destinée. Dépouillé du merveilleux imaginaire, il a donné naissance à des découvertes qui ne sont pas moins surprenantes. Quand Sénac a commencé à recueillir les matériaux nécessaires à son exposé, il s'est persuadé « que les observateurs les plus exacts laissent après eux des richesses inconnues à recueillir » et que le livre du divin Vésale ne serait un jour qu'un abrégé. Décidé à entreprendre un travail d'anatomie, il a été attiré par l'étude des lésions, et il a rencontré tant d'erreurs qu'il s'est demandé « quelquefois si la médecine, cultivée depuis tant de siècles, n'était pas un art presque ignoré de ceux-mêmes qui semblent avoir pénétré dans tous ses secrets ». La vérité ne se dévoilera « qu'à ceux qui observeront les mouvements et les fonctions ou qui imagineront des expériences ». Parmi beaucoup de remarques, citons celles-ci: « La médecine est un sujet de délire pour la plupart des esprits... Les plus sages mêmes ont à peine assez de retenue pour ne pas prononcer sur un art si difficile; ils apprécient le mérite des médecins, condamnent ou approuvent leur conduite, leur donnent libéralement des avis, vantent

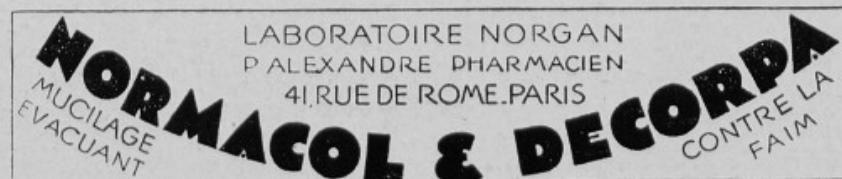
des remèdes, racontent des guérisons, discourent sur les tempéraments, décident des causes des maladies, confondent la routine avec l'expérience; dans un tel aveuglement, le public pourrait-il reconnaître la nécessité du savoir dont il dispense tant de médecins qu'il a adoptés? » Certains médecins ne sont pas moins sévèrement jugés. « Les auteurs à hypothèses sont des espèces de romanciers... Les faits sont les points fixes dont l'esprit doit toujours partir... L'art de conjecturer ne sera presque jamais dans la médecine qu'un jeu de l'imagination, que l'art de deviner, d'imaginer, d'en imposer, de prêter à la nature des vues qu'elle dément toujours, de raisonner sur de vaines possibilités, de revêtir l'erreur des dehors de la vérité, en un mot l'art de séduire les autres et de se tromper soi-même. »

L'Introduction n'est pas moins riche en réflexions; Sénac en parsème les descriptions anciennes, d'Hippocrate à Vésale. « La découverte de la circulation est comme un édifice qui s'est élevé peu à peu... » Le grand Harvey « marche d'abord sur les traces de Columbus et de Césalpin, comme un voyageur qui entre dans des pays inconnus ou qu'on n'a vus que de loin; il en parcourt avec soin les détours et écarte de l'entrée tout ce qui l'avait rendue inaccessible ». Il juge les travaux de Sténon, de Lower, donne, en passant, une chiquenaude au livre de Chirac, vante Vieussens (encore un montpelliérain!), Ruysch, Morgagni, Haller, et fait de la transfusion sanguine une critique serrée, qui est une mise au point parfaite de la question, telle qu'elle se présentait au milieu du XVIII^e siècle, c'est-à-dire en un état beaucoup plus avancé qu'on ne pourrait le croire (1).

★

Arrivons au Traité. Autant de chapitres, autant de leçons magistrales riches de faits, de critiques, de vues personnelles. Sénac cite les ouvrages de ses prédecesseurs; il relève leurs inexactitudes ou décerne des satisfecit. Lower n'a pas reconnu les couches nombreuses des fibres musculaires cardiaques, les variations des piliers, leurs routes différentes et opposées, leurs diverses racines, et Chirac a copié Lower. Riolan n'a pas su découvrir les nerfs du cœur; Vieussens a bien décrit les artères coronaires. Avant d'entreprendre la description, telle qu'il la conçoit, il fait un exposé embryologique. Lui-même a vérifié, sur le poulet,

(1) Voir « Progrès Médical Illustré », 1933, n° 7.



l'aspect en croissant du cœur dès la quarante-huitième heure, signalé par Haller, et il en a suivi tout le développement. Il montre que le trou ovale et le canal artériel se bouchent dès qu'ils ne sont plus nécessaires, et sur la valvule d'Eustachi, il écrit : « Les travaux s'accumulent, mais trente cadavres doivent présenter tout ce qui est essentiel, ou cinq cents ne suffiront point. » L'embryologie mène à l'étude des coeurs monstrueux : absence de l'oreillette droite, de la cloison interauriculaire, d'un ventricule, de la cloison interventriculaire, oreillettes et artères coronaires en surabondance. Une sobre description du péricarde, suivie d'une étude expérimentale de sa capacité, la structure des parois des cavités, des valvules, des vaisseaux et des nerfs du cœur, des vaisseaux qui sortent du viscère, occupent les chapitres suivants ; l'un d'eux est consacré à l'anatomie comparée. L'usage du péricarde, des fibres cardiaques qui forment deux spirales roulées l'une sur l'autre et qui marchent à contre sens, sont l'objet d'une description très fouillée. Tisons cette remarque : « Le cœur se resserre quand il se raccourcit ; la durée des relâchements est proportionnelle à la célérité des contractions. » En une des meilleures études du livre, Sénac expose, en physiologiste profond, la force du cœur, et montre que la masse sanguine est soumise « à des résistances qui se multiplient dans les détours des vaisseaux ». Il en conclut que les artères opposent au cœur une grande force, et que le cœur la surmonte, lors même qu'il est affaibli. La réaction des artères — vrais coeurs sous une autre forme — doit être supérieure à leur action. S'il n'en était pas ainsi « l'impulsion des ventricules serait insensible ». La circulation veineuse évoque le problème de la saignée. Sénac reprend les éléments de la querelle à laquelle il prit part aux environs de 1730. « Veut-on décharger la

partie supérieure du corps ? on doit, dit-on, ouvrir les veines de l'extrémité inférieure ; veut-on décharger cette extrémité, on doit ouvrir les veines du bras. » Or, durant la saignée du pied, la dérivation ne porte pas plus de sang dans les parties inférieures que l'évacuation ne leur enlève ; il ne coulera pas, dans ces parties, plus de sang qu'il n'y en coulait avant cette même saignée. Les poumons sont nécessaires pour soutenir la circulation. L'exemple indispensable est celui de la respiration du nouveau-né. « Des enfants qui n'avaient pas encore respiré me paraissaient morts, en sortant du sein de leur mère ; car ils étaient sans aucun mouvement et sans chaleur ; mais, par l'action de quelques ressorts secrets, le diaphragme et les côtes se mettaient en jeu ; l'air se précipitait tout à coup dans les poumons, comme s'il était tombé dans un espace vide ; alors tout le corps était agité par un ébranlement universel. » L'étude du sang vient ensuite : « En examinant cette matière avec le microscope, je vis d'abord des globules sans nombre ; leur masse me parut approcher de celle des grains de café ; sous cette grandeur apparente, toutes leurs parties étaient très sensibles. » Leuwenhoeck, Jurin, Tabor, ont cherché à déterminer les dimensions de ces éléments ; leurs contradictions ne sont pas surprenantes. Sénac s'est servi d'un micromètre et, selon lui, il faut 3.300 globules pour former l'étendue d'un pouce (nous sommes loin de la vérité !), et bien plus de globules laiteux pour occuper un pareil espace. Il a fait diverses expériences aussi pour étudier la couleur rouge du sang, diviser le corps des globules, les modifier par l'addition d'eau de chaux et de sel de tartre, et rechercher dans quel sens agit l'influence de la pourriture. Il étudie aussi la coagulation.

Avec le livre VI, nous pénétrons dans l'étude des



Silva.

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

maladies du cœur. Deux remarques essentielles résument la pensée de Sénac : « La médecine fut-elle encore plus impuissante qu'on le prétend contre les maladies du cœur ? N'est-il pas du moins essentiel de ne pas les confondre avec d'autres, avec des asthmes par exemple, des affections nerveuses, des hydropsies de poitrine, etc. ? » Et cette autre remarque qui fait le point de la cardiologie au milieu du XVIII^e siècle : « A mesure que l'esprit pénètre dans ces maladies, la médecine paraît plus stérile ; elles sont nombreuses, et nous sommes réduits à peu de remèdes ; les médecins, qui les prodiguent, ne connaissent ni les causes qu'ils veulent combattre, ni les secours qu'elles demandent ; il faut cependant qu'elles suivent toujours nos tentatives si nous ne voulons pas qu'elles soient nuisibles ou inutiles comme elles l'ont été en tant de cas. » La difficulté de différencier les faits oblige à une thérapeutique applicable à la plupart d'entre eux. Conscient de cette ignorance, Sénac passe en revue les treize principes qui doivent guider le choix du médecin : la saignée de précaution est essentielle, quand le cœur est violemment agité, qu'il est poussé avec trop de force dans les poumons. Répandre le sang est inutile, quand la maladie est ancienne, ou que les forces sont très amoindries. Gare à la syncope mortelle quand les ventricules adhèrent au péricarde ! Sénac a vu s'éclipser le pouls, en pareille occurrence, dès que la veine fut ouverte. Les exercices fatigants et les efforts seront interdits ; la diète sera très sévère, les purgatifs et lavements souvent indiqués, ainsi que les eaux ferrugineuses. On donnera le calme à l'aide de l'esprit minéral d'Hofman, de la poudre tempérante de Stahl, des pilules narcotiques de Starkey ; on ranimera les forces par des cordiaux, on favorisera l'expectoration par le kermès et l'oxymel scillitaire ; on variera les remèdes, on apaisera l'esprit ; on posera, suivant les cas, des cautères, des vésicatoires, des ventouses ; on recourra à des frictions, à l'immersion des bras et des jambes ; contre l'angine suffocante, on emploiera les purgatifs, les diurétiques, l'oxymel scillitaire.

Ces considérations générales épuisées, Sénac commence l'étude des maladies par celles du péricarde. Ce sac peut se durcir, adhérer aux parois ventriculaires, se distendre en s'emplissant de sang (hémopéricarde traumatique) ou de sérosité ; on peut, après la mort, y découvrir des abcès, des ulcères. La description clinique concerne surtout les grands épanchements. Sénac les a particulièrement discernés, leur attribuant la douleur, que suivent l'anxiété et les étouffements, et que

la position assise soulage ; l'affaiblissement du pouls, l'insomnie continue, l'œdème malléolaire. Contrairement à ce qu'on constate dans l'hydropsie de poitrine, le foie n'est pas abaissé. Les médicaments indiqués sont les purgatifs, les diurétiques, l'oxymel scillitaire mêlé avec de l'eau des trois-noix, le vin scillitaire, l'asclépias et le nitre ; mais la ressource qui paraît la moins incertaine serait la ponction, faite comme l'a conseillé Riolan, à un pouce du cartilage xyphoïde, ou après trépanation du sternum. Sénac fit ainsi ouvrir la poitrine d'un malade. « Un palefrenier de la grande écurie du Roi avait été guéri d'une pleurésie ; il fut saisi d'un étouffement qui ne lui permettait de respirer que lorsqu'il était assis ; l'oppression était si grande qu'il n'aurait pas vécu trois ou quatre heures, s'il n'eût été secouru ; or, dans un danger qui était si pressant, je n'hésitai pas à lui faire ouvrir la poitrine ; il en sortit six pintes d'eau jaune et claire ; elle continua à s'écouler pendant quelques jours ; enfin, dans un mois le malade fut parfaitement rétabli ; il a suivi le Roi à la chasse pendant deux ans ; je l'ai vu dix ans après, jouissant d'une santé qui n'avait reçu aucune atteinte parmi les travaux les plus fatigants. »

Les maladies qui se forment dans la substance cardiaque sont plus fréquentes et plus nombreuses que les affections péricardiques. Hippocrate n'en reconnaissait aucune ; il n'en a pas fallu plus à Pline pour en nier l'existence ; et Galien a prétendu que la vie ne se soutient que peu de temps quand le cœur est touché. Ces erreurs se sont transmises de siècle en siècle, jusqu'à ce que la lumière ait été projetée sur l'anatomie par *Benivenirs, Cornax*, et ce *Nicolas Massa* que Sénac appelle son « ancien maître », bien que l'œuvre de cet anatomiste date de plus d'un siècle. Des inflammations du cœur au cours des fièvres violentes, des ulcères qu'a vus Fernel, pourraient-ils se produire et ne s'annoncer par aucun signe ? « Il n'y a jusqu'ici cue la mort qui puisse lever le rideau qui les couvre. » On ne peut s'arrêter à ces histoires de coeurs hérissés de poils, rapportées par Pline, car peut-être ne s'agit-il là que d'une métaphore destinée à symboliser la marque du courage ! Mais ce qu'on rencontre, à l'ouverture des corps, ce sont des valvules sigmoïdes défigurées, épaissies, sujettes à l'ossification, les altérations des oreillettes et des ventricules, des concrétions importantes attachées aux piliers, véritables « polypes ». Les maladies des sigmoïdes aortiques coïncident avec la dilatation du cœur gauche ; le cœur droit est dilaté dès que l'artère qui va au poumon s'engorge ; le rétrécis-

PIERRE PETIT

PHOTOGRAPHIE D'ART

TOUS PROCÉDÉS — TOUTES LES RÉCOMPENSES

122, Rue La Fayette, PARIS — Tél. Prov. 17.92

Une réduction de 10% sur notre Tarif est accordée à MM. les Docteurs abonnés au Progrès Médical.

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques

Liquide — A chacun sa dose

segment aortique peut être observé. Sénac ne se borne pas à ces constatations nécropsiques. Il interprète les faits et se pose à leur sujet des problèmes.

Première question: « Quand les ventricules et les troncs des artères sont dilatés, y a-t-il quelque disproportion entre de telles dilatations ? »

Seconde question: « Supposons qu'il y ait un anévrisme dans l'aorte et une dilatation dans le cœur gauche; peut-on conclure qu'elle dépend de cet anévrisme ? »

Troisième question: « Le grand volume du cœur n'élargit-il pas nécessairement le canal des grandes artères ? »

Quatrième question: « Les anévrismes de l'artère pulmonaire ou de l'aorte, augmentent-ils, dans tous les cas, la capacité des ventricules ? »

Sénac admet que les maladies vénériennes peuvent être la cause des anévrismes, mais il croit que les frictions mercurielles trop poussées entraînent de violentes palpitations. « C'est l'imprudence et non le remède qu'il faut accuser. » En laissant à l'anévrisme du cœur le sens de dilatation qu'il conservera longtemps encore, Sénac se demande si le cœur a plus de force quand ses dimensions sont plus étendues. Il cite des exemples où les parois s'aminissent, d'autres où elles deviennent plus épaisses. Sont-elles alors plus actives ? on le croirait, mais toutes les raisons sont démenties par l'expérience et en réalité « les ventricules s'exténuent ». Quant à l'anévrisme aortique, il signale que, sur les malades, on reconnaît cette maladie de l'aorte à la pulsation sentie sur la paroi thoracique, ou le long des vertèbres, aux douleurs très vives, à la tumeur qui fait saillie au dehors, à la compression exercée sur la trachée et sur l'œsophage.

Les derniers chapitres sont consacrés aux palpitations et aux « tremblements ». La crainte, le chagrin, la plénitude de l'estomac, les flatuosités sont les principales causes des palpitations. On en connaît aussi d'origine intestinale, vermineuse, hémorroïdaire, hépatique, rénale, splénique, utérine. La goutte, l'épilepsie, les exanthèmes peuvent en être responsables. Les tremblements, révélés par le pouls, sont des contractions faibles, petites, irrégulières et fréquentes, des vibrations presque insensibles et pressées, souvent mêlées de secousses subites. On les observe surtout quand les ventricules et les oreillettes se dilatent. « C'est souvent la dernière étincelle de l'esprit vital. »

★ ★

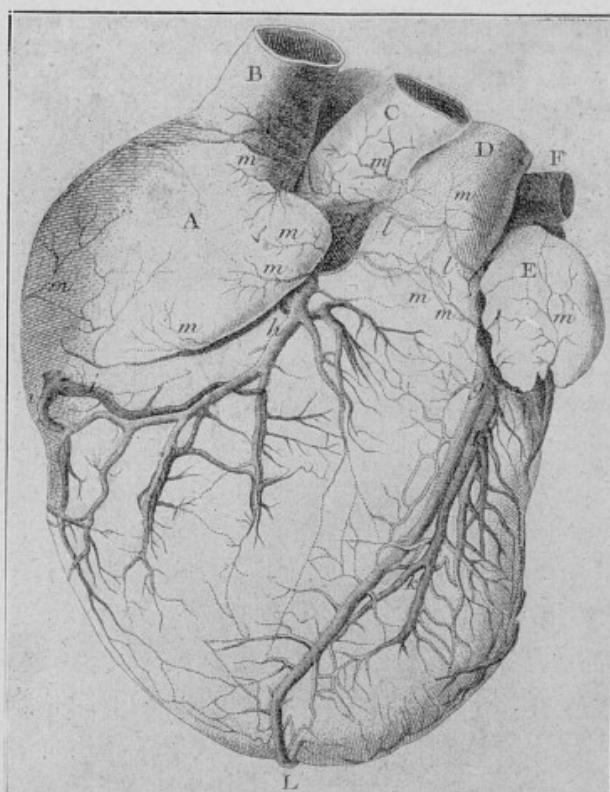


Planche III — Observations sur les vaisseaux du cœur. — Cette planche représente la face antérieure d'un cœur prodigieusement gonflé par l'injection. On le voit dans une situation différente de celle qu'il a lorsqu'il est en place; mais c'est pour en mieux faire apercevoir les diverses parties qu'on le représente isolé. (Explication de PORTAL.)

A. Oreillette droite;
B. Tronc de la veine cave sup.;
C. Aorte;
D. Artère pulmonaire;
E. Oreillette gauche;

F. Veine pulmonaire antérieure;
II. Sinus de Valsalva;
G. Branche de l'artère coronaire gauche;
H. Artère coronaire droite.

médecine. » Mot généralement vide de sens, ou applicable seulement aux médiocres et aux médecins sans pratique. Comment ne croirait-il pas à son art, à la science, celui qui a écrit: « Les autres sciences ont eu leurs éclipses et en auront encore; mais la médecine subsistera autant que les hommes. » Il était trop grand pour la petitesse des mondains, et ne pouvait être compris que par les esprits d'élite. En le plaçant au plus haut rang, La Mettrie s'élevait lui-même.

D^r PIERRE ASTRUC.

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*

Dyspepsies par insuffisance secrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)



L'ACUPUNCTURE IL Y A CENT ANS

L'acupuncture, qui semble revenir à la mode, avait déjà connu un véritable engouement il y a cent ans. Jules Cloquet avait pris sous son patronage la méthode et s'était appliquée avec ardeur à la vulgariser. Ce qui ne manqua pas d'exciter l'ironie de Velpau:

« Jules, écrit-il à Bretonneau en décembre 1836, s'est emparé de l'acupuncture; avec elle, il guérit tout et qui plus est, il explique: les maladies ne sont pas des inflammations, c'est un fluide. Dame ! un fluide galvanique, magnétique, électrique, nerveux, comme vous voudrez; enfin

un fluide... qui s'accumule dans les organes. Eh bien ! ce fluide, l'aiguille l'enlève. Est-il en plus, on fait une saignée nerveuse; est-il en moins, on en prend dans une autre personne, etc. Vous riez, mon Maître ? c'est exact, cependant, et le petit Jules va piquant, déchirant, et coupant tous ceux qu'il rencontre avec son aiguille; rien ne lui résiste, toutes les névralgies, pleurésies, péritonites, pneumonies, etc., se sauvent devant le piqueur. Dans tout cela, il y a un fait: c'est que Jules va promptement faire sa fortune; car déjà les comtesses, les duchesses, les princesses, accourent se faire piquer, et bientôt il ne pourra plus y suffire. La crédulité publique est un aliment qui engrasse vite quand on sait s'en nourrir, et Jules ne l'ignore pas. »

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
 Dyspepsie, Diabète, Obésité, Entérite, Albuminurie
 DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

REC. COM. 65.380
 Soupe
d'Heudebert
 Aliment de Choix
 LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS
 REC. COM. 65.380

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

UN MANUSCRIT INÉDIT DE GRISOLLE

Lettre sur le Choléra

Grâce à la complaisance de M. Auguste Martini, petit-fils de Grisolle, nous avons communication d'une longue épître, datée « de l'Hôtel-Dieu, ce 4 mai 1832 », où, jeune interne, Grisolle exposait à son père, habitant de Fréjus, tout le problème du choléra asiatique. Cette *Lettre sur le Choléra* se compose de vingt-trois pages, réunies en un cahier ; sur quelques feuilles jaunies, l'écriture ferme et régulière s'efface ; il n'est que temps d'y rechercher le témoignage de l'étudiant, alors âgé de 21 ans, chargé d'un service de cholériques, dans cet hôpital où plus de deux mille malades, atteints par le fléau, furent admis.

De ses réflexions, de ses constatations propres, Grisolle tire un exposé, qu'il adresse à son « très cher père », et dès le début, tel un professeur dans sa chaire, il indique le plan qu'il va suivre.

« Je ne veux pas vous faire une monographie complète ; je n'en aurais ni le temps ni les forces ; j'indiquerai simplement d'après mes seuls souvenirs les principaux symptômes de choléra. Je prouverai qu'il n'est pas contagieux, j'exposerai quelles en sont les causes prédisposantes, puis enfin j'arriverai à son traitement sans trop m'embarrasser dans des discussions longues et difficiles sur sa nature, et sur le genre des altérations morbides qu'il laisse sur les cadavres. »

Il s'attache surtout à nier la contagion et partage à ce sujet l'opinion des Petit, Récamier, Dupuytren, Hus-

son, Magendie, Breschet, Honoré, Guéneau de Mussy, Samson, Caillard, Gendrin, Bailly, auteurs d'une déclaration solennelle qu'aucune constatation ne leur a permis de soupçonner la contagion (1).

Le jeune Grisolle donne à son père des précisions supplémentaires :

« Aucun malade, aucun médecin de l'Hôtel-Dieu, écrit-il, n'a succombé, nous n'avons perdu que deux sœurs très âgées ; l'une d'elles desservait la salle de chirurgie à laquelle j'appartiens, n'avait eu avec les cholériques aucune espèce de communication. J'en dirai de même du cuisinier en chef de la maison, ainsi que du menuisier et d'un des gardiens qui tous trois sont morts cholériques, non parce qu'ils se sont trouvés sous l'empire de la contagion, mais bien plutôt parce qu'ils se trouvaient sous l'influence générale à laquelle nous sommes tous soumis. »

« Cependant, les internes de l'Hôtel-Dieu ont été constamment en rapport avec les malades ; nous avons respiré leur haleine froide soit à jeun, soit pendant la digestion, la nuit comme le jour ; plusieurs nous avons goûté des matières vomies (2) ; ajoutez à cela des fatigues inouïes, le séjour dans des salles malsaines, et cependant pas un de nous n'a éprouvé la moindre atteinte. »

Pariset, Dally, Delpech, partisans de la contagion, accusent les personnes qui quittent Paris pour la province d'y diffuser la maladie ; mais presque tout le corps médical estime que les cordons sanitaires sont nuisibles, et favorisent « l'encombrement qui est une cause puissante du choléra ».

(1) Voir Paul Delaunay : « Le Choléra en 1832 », (La Médecine internationale d'octobre 1932 à octobre 1933).

(2) A l'exemple de Chervin, l'intransigeant doctrinaire de la non contagiosité du choléra et de la fièvre jaune.



Grisolle.

S'il s'inscrit avec ses maîtres les plus admirés contre la contagion, notre auteur reconnaît que la cause pre-

mière du choléra lui échappe. Il n'approche pas d'aussi près la vérité qu'un Esprit Gendron — qui avait déjà

démêlé l'étiologie de la fièvre typhoïde — et poursuivait son œuvre avec une perspicacité géniale. Grisolle accuse les maisons mal situées et malsaines, habitées par la classe la plus misérable ; il attribue à l'ivrognerie un rôle important ; puis, invoquant avec Galien les ravages exercés par la crainte de la maladie, il envisage ainsi la possibilité de l'enrayer :

« Les moyens de combattre la peur ne seront pas partout les mêmes dans les siècles d'ignorance. Aujourd'hui encore, dans plusieurs pays supersstitieux, je donnerais volontiers aux poltrons, aux gens pusillanimes, des reliques ou des amulettes ; j'imiterais ainsi l'exemple de plusieurs médecins célèbres qui les ont conseillées dans certains cas comme des moyens capables de relever l'espérance du peuple, et de s'opposer aux ravages des épidémies. Mais ce moyen n'est pas applicable dans les pays les plus éclairés, ou bien dans ceux où l'indifférence en matière religieuse domine. Conviendrait-il dans cette dernière supposition d'ébranler les villes

Lettre sur le Choléra

Mon très cher Père,

Le Choléra morbus a sévi avec une grande intensité dans notre capitale, plus de deux mille individus atteints de cette cruelle affection, ont été admis dans les salles de l'hôtel-Dieu. Chargé pour ma part, d'un service spécial de choléraques, ayant vu expérimenté, et ayant expérimenté moi-même diverses modes de traitements, ayant suivi la maladie dans toutes ses phases, je viens aujourd'hui vous rendre un compte exact, mais succinct, des faits de mes observations. Je vous ferai donc faire une monographie complète, je n'en aurais fini le temps ni les forces ; j'indiquerai simplement d'après mes seuls souvenirs, les principaux symptômes du Choléra (je prouverai qu'il a été pas contagieux), j'expliquerai quelles ont tout le moins prédisposées, puis après j'arriverai à son traitement sans trop décalquer dans des discussions longues et difficiles, sur sa nature, et sur les causes des attractions morbides qu'il laisse sur les cadavres. —



au bruit du tocsin ; devrait-on appeler avec fracas les fidèles dans les temples pour demander la cessation du fléau. Non certes (je parle comme médecin et je laisse la croyance de côté) — je suis moralement convaincu que c'est favoriser la peur que d'occuper sans cesse les esprits d'un danger plus ou moins prochain : il faudrait, au contraire, établir une diversion utile en procurant au peuple certains amusements, certains plaisirs après avoir toutefois soulagé sa misère. »

Etudiant la symptomatologie du choléra, il la divise en trois périodes qui, dans les cas graves, se déroulent rapidement jusqu'à l'issue fatale ; il admet toutefois qu'une quatrième période, dite de *réaction*, peut être observée si les malades sont soignés à temps et correctement, mais encore l'amélioration peut n'être que passagère, et céder la place au délire, à l'adynamie qui ont raison des dernières forces des cholériques.

Le narrateur est ainsi conduit à exposer comment il comprend la prophylaxie. Il conseille d'éviter le froid, l'humidité, les encombrements ; de renouveler l'air des locaux d'habitation, de désinfecter les salles avec des fumigations de chlore, d'arroser les planchers avec une solution de chlorure de chaux.

« Que les rues soient tenues proprement, que les cloaques soient éloignés de la ville, que les animaux morts soient enterrés profondément au lieu d'être exposés sur la voie publique. » Et il indique que « l'inspiration des miasmes est propre à favoriser le développement du choléra ». On rejettéra de l'alimentation « les fruits verts, les farines gâtées, ou contenant peu de gluten, les salaisons, les aliments crus, les légumes farineux, les mets épicés, les viandes faisandées » ; il faut éviter « de boire les eaux de puits ou de citerne ». Le vin sera pris avec modération ; le thé et le café sont permis, si les digestions sont bonnes ; les liqueurs fortes sont interdites.

Il adopte, pour thérapeutique, celle des *Eclectiques*, qualifiée par Broussais de « traitement à bascule ». On y préconise l'usage de l'eau de riz édulcorée avec du sirop de coing, les lavements d'eau amidonnée additionnée de laudanum, d'extrait de ratanhia. « La diarrhée, dit Grisolle, cédera à ces moyens ; sinon les sangsues pourraient être appliquées : d'une seule au pourtour de l'anus, dès les prodromes, le nombre des sangsues va en augmentant avec la progression de la maladie... » Mais il ajoute : « Toutes les fois que j'ai vu saigner ou appliquer des sangsues avec cet appareil de symptômes — (c'est la diarrhée sérieuse, les vomissements, les crampes) — j'ai constamment vu la période bleue ou d'affaissement être devancée... les malades sont tombés dans un état de faiblesse dont il a été impossible de les retirer. » Il assure avoir obtenu de merveilleux résultats avec l'ipéca, les infusions de menthe et de mélisse, les cataplasmes sinapisés, l'enveloppement dans des draps chauds. Dans l'adynamie, « sauf à passer pour un *incendiaire*, je donnerais des toniques, des excitants, comme du vin chaud aro-

matisé, et même du punch, suivant la méthode de M. Magendie ».

..

Dans toute cette étude, le style impersonnel domine. Un « vous », un impératif de temps à autre glissés dans le texte, rappellent qu'il s'agit d'une missive, et non d'un article de revue, mais, à la dernière page, le but que poursuit le scripteur se découvre. Il faut citer cette fin, pleine de foi et de courage, et où le respect filial, longuement exprimé, s'affirme en termes dont on se demande s'ils ont cours.

« Voilà, mon très cher Père, ce que j'avais à vous dire sur le choléra. Si vous jugez que mon travail puisse être de quelque utilité à mes concitoyens, vous pouvez le leur communiquer ; c'est pour eux comme pour vous que je l'ai entrepris.

« Mais si le fléau, non content des victimes qu'il a déjà faites, poursuit sa marche et menace de faire irruption chez vous, je serai heureux, dans cette pénible circonstance de montrer à mes compatriotes combien je m'identifie à leur sort ; j'irai partager leurs dangers et leur porter ainsi le tribut des connaissances que j'aurai acquises.

« Pour vous, mon très cher Père, daignez agréer cette lettre comme une preuve de l'amour et de la reconnaissance que je vous porte. Vos bienfaits ont éternisé en moi ces deux sentiments. Recevez-en aujourd'hui un nouveau témoignage.

« Votre dévoué fils,

« GRISOLLE. »

Paris, de l'Hôtel-Dieu, ce 4 Mai 1832.

Il est remarquable que Grisolle, qui deviendra l'un des plus fervents adeptes de la méthode de Louis, alors à son apogée, n'appuie pas sa démonstration sur des constatations chiffrées. La raison la plus plausible, c'est que l'élève de Dupuytren, de Breschet et de Gaillard n'a pas encore subi l'influence du maître qui donnera à son esprit son orientation définitive, mais on peut voir aussi dans cette abstention, la crainte de morceler la description par des chiffres et de fatiguer l'attention patiente de son correspondant.

Justement, alors qu'il renonce à décrire les lésions de peur d'ennuyer son père, pourquoi n'a-t-il pas cherché à le distraire en lui narrant les faits relatés avec tant de finesse par Henri Heine ? Quelle occasion pour le poète et le médecin d'épiloguer sur les mêmes circonstances, mais c'est une occasion manquée. Et l'on ne peut savoir jusqu'à quel point est vérifique le récit où Henri Heine raconte qu'au cours des scènes de la Mi-Carême, le 29 mars 1832, des sujets burlesquement déguisés en « choléra » brusquement atteints, furent conduits d'extrême urgence, par voiturées, à l'Hôtel-Dieu, moururent dès leur admission, et « furent enterrés

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2 c³ — AMPOULES B 5 c³

Silicyl

Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux

COMPRIMES — AMPOULES 5 c³ intrav.

si vite qu'on ne prit pas le temps de les dépouiller des livrées bariolées de la folie ». Bien qu'il écrive à une date peu éloignée de la Mi-Carême, l'interne de l'Hôtel-Dieu ne souffle mot de ce drame, propre à surexciter les imaginations romantiques, dont, s'il fut réel, il n'a pu manquer d'avoir connaissance. Il s'agit d'un oubli, d'une réticence volontaire de Grisolle, ou d'une invention de poète, à moins que là où Heine a découvert et développé une magnifique antithèse, le studieux étudiant n'ait voulu voir que « des entrants », dont seul l'intéressait le cas pathologique.

En dernier lieu, il est intéressant de rechercher comment, et sur quels points, dans la suite de sa carrière, se sont modifiées les idées de Grisolle sur le choléra. La réponse est facile, puisqu'il n'y a qu'à comparer la teneur du document que nous venons d'analyser, et le chapitre Choléra du « Traité de Pathologie Interne ». Lorsqu'il rédige les éditions successives, il est clair que le premier mémoire élaboré dans sa jeunesse est présent à son souvenir, et qu'il lui sert de guide dans son enseignement écrit définitif. Par exemple, comparons les textes. Voici comment il ébauche le syndrome dans le travail initial inédit :

« Pour moi, écrit Grisolle en 1832, tout individu sera cholérique ; s'il rend par les selles et par les vomissements une matière plus ou moins limpide, contenant des flocons albumineux ; il faut en outre qu'il ait des crampes, que la sécrétion rénale soit supprimée chez lui ; ajoutez à tout cela le refroidissement général ou partiel de la surface du corps, et vous aurez tous les symptômes propres à la maladie. »

Une vingtaine d'années plus tard, le style s'est affiné ; le doute a fait place à la certitude ; l'exposé gagne en concision et en netteté :

« Le choléra épidémique et asiatique offre pour symptômes principaux dans sa forme grave : des vomissements et des selles de matières aqueuses blanchâtres, semblables à l'eau de riz ; la suppression de la sécrétion urinaire ; la fréquence, la petitesse puis l'absence de pouls ; le refroidissement presque glacial du corps ; une couleur violacée des téguments, qui sont flasques et ridés, un amaigrissement rapide, des crampes très douloureuses dans les membres, une aphonie plus ou moins complète, et un sentiment d'oppression parfois extrême. »

L'étude s'est enrichie des observations recueillies lors des nouvelles épidémies de 1849, 1853, 1854. Grisolle, si longtemps opposé aux données thermométriques autres que celles que la main perçoit, note dans son traité les résultats obtenus par la recherche de la température du sang. L'étude épistolaire était originale, et faisait peu d'allusions aux constatations des autres observateurs ; le traité fait à chacun la place qui lui est due. Il reconnaît ainsi qu'après l'épidémie de 1849, il n'est plus possible de douter de la contagion. Cependant « il en est bien qui y croient mais ils n'osent

l'avouer publiquement par la crainte d'exciter une panique. C'est là une discréption blâmable, car il y a toujours intérêt pour tous à connaître la vérité, quelle qu'elle soit. » Au point de vue thérapeutique, il n'a pas gardé la foi dans les vertus de l'ipéca et des purgatifs salins ; il reste fidèle aux boissons stimulantes, au café, au thé, à l'eau de vie et au rhum ; il ajoute l'acétate et le carbonate d'ammoniaque à haute dose, il renonce définitivement aux saignées. Inutiles les fumigations de chlore, illusoire la désinfection ! Enfin, il croit encore que l'opinion la plus soutenable sur la nature du choléra est celle qui le rattache à un empoisonnement. Aussi, sans tirer la conséquence de son revirement au sujet de la contagion, bien qu'il écrive dans son traité qu' « un agent contagieux » est certainement en cause. Grisolle range, à la fin de sa carrière, le choléra, d'après l'un des signes cardinaux, dans la classe des sécrétions morbides. Il y figure entre l'ascite et l'hydro-entérorrhée (qui répond à certains faits d'entéro-névrose muco-membraneuse), tout près de l'hydrorrhée, ou *fausses eaux* des femmes en état de gestation. Fâcheux voisinages ! Mais ce n'est qu'en désespoir de cause que Grisolle se résout à former ce groupe hybride, où les faits les plus disparates se trouvent provisoirement réunis.

Le rapprochement de la lettre inédite et de l'article du traité permet donc de suivre l'évolution d'un grand esprit médical dans une question où d'ordinaire on n'évoque point sa mémoire, et de marquer la part qui revient à l'étudiant Grisolle dans l'observation de l'épidémie de 1832. En confrontant ce manuscrit avec les études synthétiques parues lors du centenaire — et celle de M. Delaunay est la plus complète —, on voit qu'en rédigeant d'après ses constatations propres, à titre d'hommage filial, la question « choléra », l'interne de l'Hôtel-Dieu avait, à 21 ans, la manière caractéristique des observateurs d'élite ; c'était le pré-sage de la carrière professorale qui, de bonne heure s'ouvrit devant lui.

D^r Pierre ASTRUC.

VIEUX PAPIERS

Un inventaire du mobilier de Vicq d'Azyr

Le 20 prairial an II (7 juin 1794), obligé d'accompagner le bataillon de sa section à la Fête de l'Être suprême, Vicq d'Azyr avait dû défiler, un rameau de chêne à la main. Cette cérémonie interminable, qui se déroula sous un soleil torride, donna le coup de grâce à l'ancien Secrétaire de la Société royale de Médecine. Déjà malade, le cœur broyé de tristesse et de découragement, Vicq d'Azyr, quelques jours après, était atteint de fluxion de poitrine et succombait le 1^{er} messidor an II, à quatre heures et demie du soir, dans l'appartement qu'il occupait au ci-devant Louvre. Nous avons

Librairie GARNIER FRERES, 6, Rue des Saints-Pères — PARIS (VII^e)

LES HISTORIETTES DE TALLEMANT DES RÉAUX

ÉDITION DOCUMENTAIRE ÉTABLIE PAR GEORGES MONGRÉDIEU

Cette édition sera complète en 8 volumes qui paraîtront régulièrement à raison de 3 par an. — Les six premiers volumes sont parus

Chaque volume in-16 (19×12) de plus de 300 pages, broché . . . 12 francs

pu retrouver aux Archives départementales de la Seine, grâce à l'obligeance de M^{me} Ducafey, à défaut de l'acte de décès de Vicq d'Azyr, l'exploit du juge de Paix qui vint apposer les scellés.

Voici cette pièce, dont nous avons essayé de réduire le plus possible le jargon administratif. Elle fixe d'une façon précise la date et le lieu de la mort de Vicq d'Azyr et comporte quelques détails qui ne sont pas sans intérêt sur la vie intime du ci-devant médecin de la reine.

« L'an deuxième de la république française une et indivisible, et le primidi premier messidor, cinq heures de relevée ; nous : Nicolas Chépy, juge de Paix de la section du Muséum, assisté de François-Philippe Bernage, notre secrétaire greffier, sur la réquisition à nous faite par le citoyen Pierre Descot, employé à la Commission de Marine et des Colonies, lequel nous a dit que Félix Vicq d'Azyr, secrétaire de la Société de Médecine, domicilié dans la maison nationale du muséum, était décédé il y a environ une demi-heure et qu'il ne laissait pour présumptif héritier que son père absent et domicilié à Valognes, département de la Manche ; nous sommes transportés avec l'édit Descot en la maison nationale du Muséum en la demeure dudit défunt Vicq d'Azyr où étant côté du nord, près la porte du Cocq, dans une chambre à coucher à l'entresol, ayant vue sur la cour du Muséum. Nous avons trouvé étendu sur un lit, un cadavre masculin qu'on nous a dit être celuy dudit défunt Vicq d'Azyr, et attendu l'absence du présumptif héritier, après avoir reçu dudit Descot ensemble d'Acapit Faure, médecin, demeurant en cette commune, rue Cassette, n° 34, qui lui a rendu ainsi que l'édit Descot des soins pendant sa maladie étaient présents à son décès, et encore de Nicole Hébert, fille majeure, femme de confiance auprès du défunt, et de Françoise Renard, veuve d'Henry Langlois, demeurant rue d'Argenteuil, n° 298, section de la Montagne, garde malade auprès dudit défunt, le serment qu'ils n'ont rien pris, caché ni détourné et qu'il n'est pas à leur connaissance qu'il aye été rien pris, caché ni détourné des effets appartenant audit défunt sous les peines de droit que nous leur avons expliquées et qu'ils nous ont dit bien comprendre, nous avons procédé tant d'office qu'à la réquisition des sus nommés à l'apposition de nos scellez et cachets ainsi qu'à la description des objets que nous avons laissés en évidence de la manière et ainsi qu'il suit, le tout à la conservation des droits du présumptif héritier et de tous autres qu'il appartiendra. Premièrement, nous avons apposé nos scellez et cachets (AUX BOUTS ET EXTRÉMITÉS D'UNE BANDE DE RUBAN DE FIL



QUE NOUS AVONS APPLIQUÉ SUR ET EN TRAVERS) l'ouverture d'un secrétaire en bois de rapport et d'un tiroir au-dessus étant dans ladite chambre à coucher après avoir fermé le tout avec la clef (QUE NOUS AVONS REMISE A NOTRE SECRÉTAIRE GREFFIER QUI S'EN EST CHARGÉ). Ensuite nous avons apposé nos scellez et cachets aux bouts et extrémités, etc... [comme précédemment]... et en travers l'ouverture de deux petits battants fermant le bas dudit secrétaire après l'avoir fermé avec la clef que nous avons ensuite remise, etc... qui s'en est chargé.

Ensuite nous avons apposé nos scellez et cachets... sur et en travers deux grands et trois petits tiroirs d'une commode en bois de rapport et à dessus de marbre étant dans ladite chambre après avoir fermé lesdits tiroirs avec la clé etc... Ensuite nous avons apposé etc... et en travers l'ouverture d'une armoire pratiquée du côté gauche de l'alcôve étant dans ladite chambre après avoir fermé ladite armoire, etc... Ensuite étant passés dans le cabinet de toilette ayant vue sur la rue de Beauvais, nous avons apposé nos scellez... travers de l'ouverture de la croisée de ladite chambre après l'avoir fermée.

Ensuite nous avons apposé nos scellez... en travers l'ouverture d'une armoire à deux battants pratiquée dans ladite chambre après avoir fermé à clef, etc... Ensuite étant sortis de ladite chambre nous avons apposé, etc... l'ouverture de la porte d'entrée dudit cabinet de toilette après avoir fermé, etc... Ensuite nous avons apposé... en travers la porte d'une petite garde robe donnant à côté de celle cy dessus après l'avoir fermée...

Ensuite étant passés dans l'antichambre, du côté de la chambre à coucher, nous avons apposé... en travers l'ouverture d'un corps de bibliothèque à battant vitré étant au fond de ladite antichambre après l'avoir fermée avec la clé.. ensuite nous avons apposé... en

travers de deux autres corps de bibliothèque à chacun des deux battants vitrés après les avoir fermés avec la clé, etc... Ensuite nous avons apposé nos scellez, etc... en travers d'un secrétaire à cylindre en bois d'acajou et sur deux tiroirs d'iceluy après avoir fermé le tout avec la clef... Ensuite, étant passés dans un cabinet ayant aussi vue sur la cour du Muséum, nous avons apposé nos scellez, etc... l'ouverture de la croisée dudit cabinet en forme d'œil de bœuf après l'avoir fermée, ensuite, dans une petite garde robe au fond dudit cabinet, nous avons apposé nos scellez, etc... l'ouverture d'une petite croisée éclairant ladite garde robe et donnant sur les escaliers, après l'avoir fermée.

Ensuite nous avons apposé... en travers l'ouverture d'une porte donnant dans ladite garde robe et en dedans d'icelle après avoir fermé ladite porte avec le verrou et sa clef... Ensuite, étant sortis dudit cabinet nous avons apposé... en

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

travers de la porte d'entrée dudit cabinet donnant dans l'antichambre cy devant désignée après avoir fermé ladite porte avec sa clef, etc...

Ensuite nous avons apposé, etc... en travers la porte d'entrée d'un garde meuble donnant sur le carré au haut de l'escalier après avoir fermé ladite porte avec la clef, etc...

Ensuite, dans le corridor d'un petit pavillon à gauche ayant vue sur la rue de Beauvais, nous avons apposé nos scellez... en travers de l'ouverture d'une armoire à deux battants pra-

nous avons apposé, etc... en travers des volets d'une croisée ayant vue sur la cour du Muséum, après l'avoir fermée. Ensuite, étant sortis de ladite salle nous avons apposé nos scellez, etc... travers la porte d'entrée de ladite salle après l'avoir fermée avec la clef, etc... ensuite nous avons apposé, etc... en travers l'ouverture des volets d'une croisée éclairant la bibliothèque du défunt et donnant sur la cour du Muséum, après avoir fermé ladite croisée et volets, ensuite étant sortis de ladite bibliothèque, nous avons apposé, etc... en travers la

porte d'entrée de ladite bibliothèque, après l'avoir fermée avec la clef, etc... Ensuite, le corps du défunt ayant été amené sur le carré, pour éviter la description des objets étant dans sa chambre à coucher, nous avons apposé nos scellez... en travers l'ouverture d'une persienne servant de fermeture à la croisée de la chambre à coucher du défunt après avoir fermé ladite croisée. ensuite, dans l'antichambre à côté de sa chambre à coucher nous avons apposé, etc... sur l'ouverture de la croisée éclairant ladite antichambre après l'avoir fermée ensuite étant sortis de ladite antichambre, nous avons apposé nos scellez, etc... travers l'ouverture de la porte d'entrée de ladite antichambre, après l'avoir fermée avec la clef, etc... ensuite étant descendus dans un cabinet sur le derrière, pratiqué à côté de la chambre occupée par la fille

maladie est très bien fondée de notre traitement a été dirigé depuis dix-sept mois.
La Société royale nous invite à lui faire parvenir
le résultat de nos observations dans la pratique de la
maladie et correspondre avec ce sois-je-nous-mé
une occasion d'attirer de l'attention sur une
maladie qui la fait moins une exquise et
ce 10 juillet 1782
A. Vicq d'Azyr

M. Marquis M. de Roy à Saulat.

Fragment d'une lettre de Vicq d'Azyr.

tiquée à l'entrée dudit corridor après l'avoir fermée avec la clef, etc... ensuite nous avons apposé, etc... en travers d'une autre armoire à deux battants pratiquée au-dessous et faisant partie de la précédente, après l'avoir fermée avec la clef, etc... ensuite nous avons apposé nos scellez, etc... en travers deux croisées d'une pièce servant de bibliothèque et située à l'extrémité dudit pavillon et après avoir fermé lesdites croisées. Ensuite nous avons apposé, etc... en travers de la porte d'entrée de la pièce cy dessus désignée donnant dans ledit corridor après l'avoir fermée avec la clef, etc... Ensuite, à l'entrée d'un autre pavillon donnant sur ladite rue de Beauvais, nous avons apposé, etc... travers d'un petit cabinet donnant sur le carré à l'entrée dudit pavillon, après avoir fermé ladite porte avec la clef, etc... ensuite nous avons apposé, etc... en travers l'ouverture des tiroirs d'une chiffonnierre en bois de rapport à dessus de marbre étant entre deux croisées d'une chambre dudit pavillon, après avoir fermé lesdits tiroirs avec la clef, etc... Ensuite nous avons apposé, etc... en travers d'une commode en bois de placage à dessus de marbre et en tombeau étant dans ladite chambre, après avoir fermé lesdits tiroirs avec la clef, etc... ensuite, dans un cabinet, donnant dans ladite chambre, ayant vue sur le derrière, nous avons apposé, etc... sur l'ouverture d'une armoire à deux battants avec panneaux en glaces pratiquée dans le fond dudit cabinet, après avoir fermé ladite armoire avec la clef, etc... ensuite, étant descendus au rez de chaussée dans une salle dite de l'examen des élèves du Génie,

Hébert, nous avons apposé nos scellez, etc... travers l'ouverture d'une armoire à deux battants peinte en gris étant dans ledit cabinet, après l'avoir fermée avec la clef, etc...

Suit la description des objets que nous avons laissés en évidence dans différentes pièces du logement du défunt, notamment dans deux caves et un petit caveau, il ne s'y est trouvé que quelques bois de chantier ne méritant description, et environ deux cents bouteilles de Graves, verres vides. Dans la cuisine, au rez de chaussée du pavillon à gauche cy devant désigné, dans la cheminée deux chenets légers, deux crémaillères, un trépied, deux grils, deux pelles : une grande et une petite, une puisette, un tournebroche, quatre broches à rôtir, deux poêles à frire, un broc à viande, un four de campagne, un couvercle de tourtière et un chaudron, le tout en fer et fonte, une chaudière de fonte, deux chaudrons de cuivre jaune de moyenne grandeur, une marmite de fer battu, une petite brazière idem, quatre casseroles idem, une tourtière idem, une petite casserole, deux tourtières et une bassinoire, le tout de cuivre rouge, deux fontaines de graie avec leur chemise d'osier un petit buffet à deux battants et une table de cuisine avec leur billot, plusieurs pièces de poterie et de faïence ne méritant description, et deux hachoirs en fer ; à l'égard d'un chaudron de cuivre jaune étant dans ladite cuisine, ladite citoyenne Hébert a déclaré qu'il lui appartenait. Dans une pièce à côté servant d'office, une table d'office et un four à pâte, le tout garni de son tiroir, plusieurs bouts de planches et poteries ne

LA REVUE HEBDOMADAIRE
apporte plus de CINQ FOIS
ce qu'elle coûte

ABONNEMENT : UN AN, 95 FRANCS
LIBRAIRIE PLON, PARIS

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
 Liquide — A chacun sa dose

méritant description, et en outre un mortier de marbre avec son pilon de bois et une bassine que ladite citoyenne Hébert a déclaré lui appartenir. Dans une petite salle de l'autre pavillon ayant vue sur la rue de Beauvais, un poêle de faïence pratiquée dans la cheminée avec dessus de marbre, un sommier de crin couvert de toile blanche, un autre idem, quatre matelas

naire, plusieurs autres poteries et verreries ne méritant description.

Dans le cabinet cy devant désigné attenant à la chambre de la dite citoyenne Hébert, un petit bas de buffet à deux battants et à dessus marbré, une table de nuit et l'armoire sur laquelle sont nos scellez. Dans la chambre occupée par la dite Hébert,



Fragment du Plan Turgot (1739) où l'on peut voir la rue de Beauvais et la rue du Coq.

de laine couverts de toile à carreaux. Dans un petit cabinet dans la cour, environ un quart de verge de bois à brûler. Dans une petite salle à manger au-dessus de l'office ayant vue sur la cour et sur la rue de Beauvais, un petit bureau de bois noirci couvert de cuir noir, une servante façon d'acajou garnie d'un petit marbre blanc, un canapé et trois fauteuils rembourrés de crin couverts de damas cramoisi, six chaises à dossier garnies de crin couvertes de velours rayé rouge et blanc, deux fauteuils de canne, une table à manger de bois blanc, cinq douzaines d'assiettes de porcelaine, sept autres douzaines d'assiettes de faïence blanche, vingt-trois plats tant ronds qu'ovales, deux soupières, deux saladiers, un sucrier de porcelaine, un cabaret garni de six tasses et d'un sucrier aussi de porcelaine, un huilier de porcelaine avec ses bretelles de cristal, quatre carafes de cristal, trois carafons, deux compotiers aussy de cristal, un panier de douze verres ordinaires, sept coquiers de cristal, dix-huit petits verres de dessert à patte, dix-huit autres plus grands, le tout de verre ordi-

une armoire à deux battants en bois de chêne, un bas de buffet à deux battants peint en gris et dessus marbré, une pelle, une pincette dépendant de la succession, et en outre un bois de lit à deux dossiers, un sommier de crin, trois matelas, une couverture de laine, une commode en bois de noyer à dessus de marbre, une petite fontaine de graine dans sa chemise d'osier, six fauteuils fourrés de crin et couverts de velours rouge rayé et quatre chaises fourrées de paille, le tout que la dite citoyenne Hébert a déclaré lui appartenir. Dans un autre cabinet en sortant de la dite chambre, une armoire à deux battants, une cassette ou petite table de marbre, quatre fauteuils couverts de velours cramoisi tous lesquels objets ladite citoyenne Hébert a déclaré lui appartenir.

Sur le quarré, au bout de l'escalier, une console avec sa table de marbre, une table de jeu pliante et deux petites à écrire.

Sur le quarré, au-dessus de l'entrée de l'appartement : une table ronde à bouillotte, une autre table à quadrille, toutes deux pliantes, une chaise à dossier et bourrée de crin couvert

TRIDIGESTINE *granulée DALLOZ*

Dyspepsies par insuffisance sécrétoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

ANTALGOL *granulé DALLOZ*

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

de velours à petits carreaux, une chaise de garde robe en bois une statue de plâtre sur son socle et deux urnes de plâtre.

Dans la chambre du pavillon à droite, cy devant désignée commode et chiffonnier, sur lesquelles sont nos scellez, un canapé avec son coussin et deux petits oreillers, le tout couvert de damas vert, un autre canapé avec son coussin garni de damas cramoisi, trois fauteuils idem, un autre autre fauteuil couvert de velours vert, un fauteuil de paille de couleur, un bureau en bois de rose sur ses quatre pieds, garni de trois tiroirs et couvert de cuir noir, quatre chandeliers, dont deux binets argentés, deux martinets, dont un de cuivre et l'autre de fer blanc, un jeu de blanche, une pelle et une pincette. Dans l'alcôve, un lit composé d'une pente et de deux rideaux, une couchette à deux dossier, deux mattelas de laine couverts de toile à carreaux, un lit, deux traversins et deux oreillers, le tout de coutil rempli de plume, une couverture de laine blanche et une courte-pointe de camelot cramoisi pareille aux rideaux, un trumeau de cheminée de deux parties de glace dans son parquet peint en gris, quatre parties de rideaux de croisée de toile à carreaux. Dans un petit cabinet pratiqué au chevet de l'alcôve : une petite toilette en acajou et à dessus de marbre, garnie de son miroir dans l'intérieur, deux petites en bois peint. Dans un autre petit cabinet au pied de l'alcôve, une table de nuit, un bidet et un pot de garde robe. Dans un autre cabinet ensuite cy devant désigné, une couchette à deux dossier, bourrée de crin, couverte de damas cramoisi, trois mattelas de laine dont deux couverts de futaine, un lit, un traversin de coutil rempli de plumes, une couverture de laine blanche, une paire de draps. Suit le linge sale : trente-cinq serviettes de toile ouverte, six paires de draps, sept chemises d'homme, un peignoir, six mouchoirs de poche, deux camisoles de laine, trois bonnets de coton, deux serre-têtes, une paire de bas de fil, une nappe, quatre autres chemises d'homme, plus six cuillers et six fourchettes d'argent, une cuiller à potage et une à ragout.

Ceci fait et ne s'étant plus trouvé aucun scellez à apposer ni plus rien à décrire ni déclarer, nous avons laissé nos scellez cachets les objets étant précieux et ceux laissés en évidence en la charge et garde de ladite Nicole Hébert, laquelle s'en est chargée comme dépositaire judiciaire et a promis représenter le tout toutes fois et quand elle en sera requise ensuite.

Nous nous sommes retirés après avoir rédigé le présent procès-verbal et avoir marqué à (illis.) dessus jusqu'à deux heures

après minuit par triple vacation en présence de ladite fille Hébert et dudit Descot qui ont signé avec nous et notre secrétaire greffier.

Suivent les signatures : Descot, Hébert, Bernage, Chépy, juge de Paix.

Et le quatre messidor, an II de la république française une et indivisible, nous avons signifié copie d'un acte d'opposition formée à nos dits scellez par le ministère de Louis Laurent Benoît, huissier aux tribunaux du département de Paris, demeurant place du Pont-Michel, n° 4, section de Marat, à la requête de Marie-Hyacinthe Moutelle Dumesnil, veuve d'Eugène Thibault Le Noir, demeurant à Paris, rue Benoît, n° 787, section de l'Unité, ladite opposition formée pour cause moyen et raison à déduire en temps et lieu, laquelle copie est demeurée ci-annexée.

Et le même jour, quatre messidor an II de la république française une et indivisible, nous a signifié copie d'un autre acte d'opposition à nos dits scellez par le ministère dudit Benoît, huissier, à la requête de Françoise Salzard, majeure, demeurant à Paris, rue Benoît, n° 787, section de l'unité, ladite opposition formée pour cause, moyen et raison à déduire en temps et lieu, laquelle copie est demeurée cy annexée.

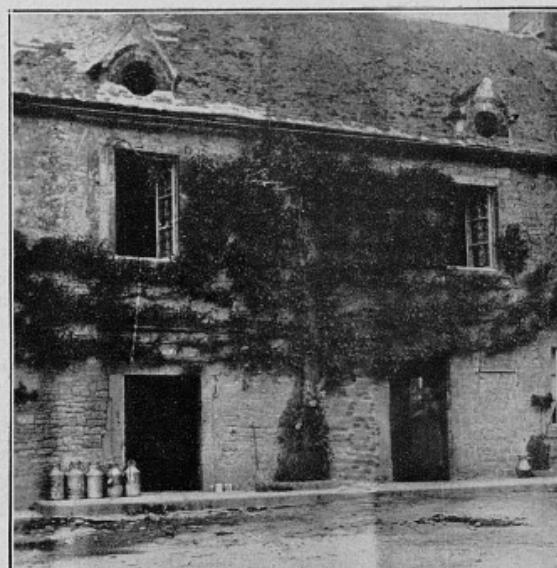
Et le six messidor dudit an 2^e de la république française une et indivisible, nous

avons reçu une lettre à nous adressée par la Commission d'agriculture et des arts contenant envoi d'un arrêté du Comité du Salut public en date du cinq du même mois, ledit arrêté portant que lors de la levée des scellez apposés après le décès dudit Vicq d'Azur, toutes ses pièces et ses ouvrages manuscrits ou imprimés nationaux ou étrangers relatifs à la médecine vétérinaire et aux maladies épizootiques qui sont déposées chez lui et qui appartiennent à la ci-devant société de médecine seront remises à la Commission d'agriculture et des arts.

Signé au registre : A. Lindet, Carnot, Couthon, Robespierre, Billaud de Varennes, Collot d'Herbois, C.-A. Prieur, B. Barrère.

Pour extrait, signé : Carnot, A. Lindet, Billaud, Varennes, lequel, arrêté ainsi que la lettre, sont demeurés cy annexés.

H. LE CHEVALLIER.



La Chesnaye (près Valognes, Manche), où habitaient les parents de Vicq d'Azur.

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
Dyspepsie. Diabète. Obésité. Entérite. Albuminurie
DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St Honoré PARIS

Soupe d'Heudebert
Aliment de Choix
LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St Honoré PARIS

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD

41, Rue des Ecoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03

RÉDACTION
Docteur MAURICE GENTY

UN BIOGRAPHE DE BICHAT

Régis Buisson (1774-1805)

Parmi les élèves de Bichat, il n'est guère que Roux et Buisson dont la postérité ait retenu les noms. Le premier se montra « digne élève de son Maître » (Hallé); le second, associé à la gloire de Bichat comme parent et comme biographe, n'a guère fait que le trahir en publiant la fin de l'*Anatomie descriptive* de telle façon que les doctrines de Bichat y prennent une figure qu'elles n'ont jamais eue. Et cet esprit timoré ne mérite plus aujourd'hui qu'une mention pour le rôle qu'il a joué dans le mouvement religieux qui suivit le Concordat.

Mathieu-François-Régis Buisson était né à Lyon le 25 février 1774 (1). Son père, imprimeur-libraire, avait épousé, le 3 février 1773, Marie-Marguerite Bichat, sœur de Jeanne-Rose Bichat, la mère de l'anatomiste.

Louis Buisson, après avoir tenu boutique place des Cordeliers puis rue Belle-Cordière, quitta Lyon en 1784 et devint l'associé de son frère, François Buisson.

(1) Le vingt-huit février j'ai baptisé Mathieu-François-Régis, né le vingt-cinq dudit mois et fils du sieur Louis Buisson, imprimeur, et de D^{me} Marguerite Bichat son épouse. Parrain: S.-Mathieu-Marie Duon, négociant; marraine: D^{me} Françoise Bichat fille, qui ont signé avec le père;

F^{me} Bichat, Math. Duon, Louis Buisson, C. Bichat, J. Alloisy, P. Bichat.

(Archives départementales du Rhône.)

Ce dernier, au moment de la Révolution, était installé comme libraire au 20 de la rue Hautefeuille (21 aujourd'hui), en face des Prémontrés et ce coin du quartier des Cordeliers fut ainsi le premier qui s'offrit à la vue du jeune Bichat lorsqu'il arriva à Paris au début de prairial an II.

Reçu par les Buisson « avec la plus sincère amitié », prenant ses repas chez eux, Bichat avait, dans la même maison que son oncle, au 24 de la rue des Fossoyeurs (aujourd'hui Servandoni), une chambre qui lui coûtait 20 l. par mois. Et comme Régis, ne pouvant se faire prêtre, avait résolu d'étudier la médecine, les deux cousins devinrent des compagnons de tous les jours.

Aussi lorsque Bichat, en 1798, eut élargi son enseignement et ouvert un laboratoire de dissection rue des Carmes, il prit Buisson comme répétiteur avec Rozières et Hay, bientôt remplacé par Roux.

Grâce à ce dernier (1), on connaît quelques détails sur les relations des deux cousins.

Rien n'était plus opposé que leurs goûts et leurs idées. Et leur éducation différente l'explique peut-être. Bichat avait reçu l'éducation austère des Jésuites et des Sulpiciens; Régis Buisson n'en avait pas connu d'autre que celle de son oncle, le Père Joachim Bichat, de la Compagnie de Jésus, confesseur du Roi. Et de cette formation, le premier avait gardé une largeur d'idées, un esprit d'indépendance qui fit toujours défaut au second.

(1) Roux, Boyer et Bichat, Discours de rentrée de la Faculté de Paris, 1851, UNION MÉDICALE, 6 novembre 1851.



Régis Buisson.

« Buisson, raconte Roux, avait le théâtre en horreur; Bichat l'aimait beaucoup au contraire; c'était un de ses grands délassemens. Et combien souvent il lui arrivait, à l'issue d'une représentation où il avait ri aux éclats sans pouvoir se contenir, ou bien qui l'avait vivement intéressé, de consacrer le reste de sa nuit à composer les pages qui étaient attendues le matin à l'imprimerie ! Ses théâtres favoris étaient celui qui existe encore au Palais-National, où la foule se portait pour entendre les lazzis d'un certain acteur en vogue à cette époque; et le Théâtre-Français, sur lequel notre dévoué Racine et notre inimitable Molière avaient alors de si brillants interprètes. Je l'y accompagnais souvent; Buisson jamais. Un jour, tout plein encore du charme qu'avait eu pour lui une représentation d'*Athalie*, à laquelle nous avions assisté la veille, il m'en parla en présence de son cousin, et, par distraction, lui demanda s'il a vu quelquefois représenter *Athalie*; puis, sur une réponse négative, il le plaint d'avoir des goûts si austères, attaque son rigorisme, et s'étonne qu'un esprit, si cultivé d'ailleurs, ne veuille pas comprendre combien le jeu de la scène, et une belle diction, ajoutent au charme de la poésie, et à l'expression des nobles sentiments. La dispute va loin, et j'ai vu le moment où, en ma présence, à propos non pas d'une question scientifique, mais d'une question de morale et de goût, la bonne harmonie allait encore cesser entre Bichat et l'un de ses collaborateurs. Elle ne cessa pas cependant; et Bichat, pour conclure la paix, et pour flatter en même temps le goût qu'il connaissait à son cousin pour la bonne littérature, lui donna en cadeau, le lendemain du jour où la querelle avait eu lieu, une belle édition des œuvres de Racine. Une chose en rehaussait le prix : c'était une lettre remplie de bonnes et fines plisanteries, en même temps que des paroles les plus affectueuses, et qui finissait par ces mots : « *je t'en prie, excuses-moi, et conserve-moi ta bonne amitié* ».

Buisson était un timide, dit Lagneau (1), « d'une timidité qui était encore augmentée par certains scrupules, tenant à une éducation religieuse trop puritaine, qui lui faisaient répugner, par exemple, à faire aux élèves la description des organes de la génération et d'en expliquer physiologiquement les fonctions ». Et Roux a raconté une anecdote qui confirme le dire de Lagneau.

Bichat, en rédigeant pour l'*Anatomie descriptive* le chapitre de la voix, avait souligné les rapports qui existent entre cet organe et les fonctions de la reproduction.

(1) Eugène Tattet: « Journal d'un chirurgien de la Grande-Armée », (L. V. Lagneau) 1803-1815. Paris, Emile-Paul, 1913.

L'épreuve tomba sous les yeux de Buisson avant d'être corrigée par Bichat. Buisson la déchira, déclarant qu'il ne voulait pas être désigné en tête du volume comme ayant participé à la rédaction et refusa pour l'avenir toute collaboration. « Mais, ajoute Roux, la paix fut bientôt rétablie entre les deux cousins. Bichat céda aux exigences de l'amitié, fit le sacrifice de ses premières pensées et composa un article qui n'est plus qu'une pâle copie du premier ».

Lorsque Buisson, arrivé au terme de ses études, eut à composer sa dissertation inaugurale, il la consacra (1) à une critique des vues exposées par Bichat dans ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, notamment à la première partie dont « nombre de passages contrariaient ses sentiments religieux. Bichat ne s'en montra point offensé, agréa le travail de son cousin, corrigea les passages qui ne le concernaient pas, ne réclamant aucun changement dans ceux où il était le plus maltraité... et pourvut aux frais de l'impression ».

Cette thèse, soutenue au moment de la mort de Bichat, fut jugée assez sévèrement par Sédillot (2) et même par Laennec (3). Elle n'augmenta point la popularité de Buisson « que la jeunesse des écoles aimait peu, dit Lagneau, parce qu'elle le regardait comme un homme superstition et dépourvu de cette philosophie qui doit distinguer le vrai médecin ». Et ce fut Roux qui continua l'enseignement de Bichat dans l'amphithéâtre du collège de Lisieux.

L'*Anatomie descriptive* fut cependant terminée par les deux élèves. Roux mit la dernière main au cinquième volume dont Buisson n'avait pas voulu se charger « à cause de la description qu'il aurait eu à faire des organes destinés à la génération ». Buisson rédigea une notice sur Bichat, la fin du troisième volume et le quatrième, « oubliant un peu, dit Roux, la manière de notre maître commun », au point de faire figurer « au milieu d'une explication toute anatomique du cœur, une exclamation presque mystique ».

Après la mort de Bichat, Buisson s'orienta de plus en plus vers le prosélytisme religieux. Dès 1800 (4), il s'était lié avec l'abbé Delpuits, ancien religieux de la Compagnie de Jésus, qui avait conçu le dessein, pour établir un lien entre les jeunes gens des écoles, de former une Congrégation, imitée de celle de l'ancien

(1) De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés chez l'homme, avec un précis historique sur M. F. X. Bichat. Brosson, 1802, in-8°, 344 p.

(2) « Journal Général de Médecine ».

(3) « Journal de Médecine », brumaire an XI.

(4) L. de Lanzac de Laborie: « Paris sous Napoléon. La Religion », Paris, Plon, 1907, p. 162.



régime, mais appropriée au nouvel état de choses.

Il confia à Régis Buisson, que ses camarades appelaient le « père des Croyants », son projet d'association pieuse et en fit le président de la nouvelle société qui se réunit pour la première fois le 2 février 1801. Elle ne groupait que six étudiants en médecine et en droit; les adhérents étaient soixante à la fin de l'année et près de deux cents en décembre 1804.

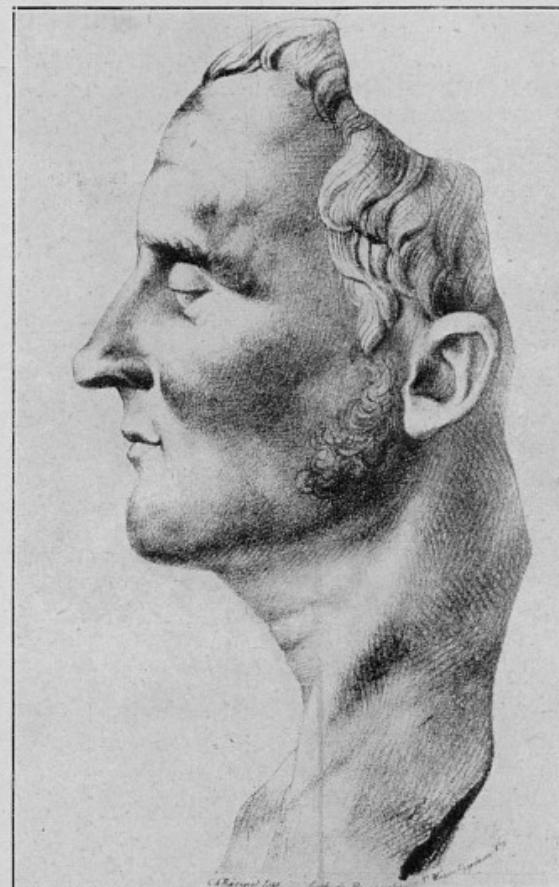
Buisson amena à la Congrégation de nouveaux adeptes, dont le plus illustre fut Laennec, et se montra toujours préoccupé de défendre la société contre les râilleries dont elle était l'objet de la part d'étudiants sans religion. On le vit même prendre la plume pour répondre à certains professeurs dont les idées gênaient son orthodoxie. Il rime des épigrammes contre Chaussier, à qui il reproche son cours rempli de néologismes (1) :

*Ce professeur qui voulut notre
[tête]*

*Extrémité céphalique appeler
Vient aujourd'hui, pour mieux
tout niveler,*

*Changer aussi les vieux mots
homme et bête.*

*Des animaux deux classes il fera,
Lesquelles deux biens il distinguera
L'une de l'autre : en classe raisonnable
Et classe sans raison. L'idée est admirable,
Dit là-dessus certain râilleur;
Mais une chose m'embarrasse,
C'est de savoir dans quelle classe
Nous placerons le professeur.*



(Lith. de C. A. Racinet.)

Bichat.

Copie d'un dessin fait d'après nature
quelques heures après sa mort.

Entre temps, Buisson, qui était devenu membre adjoint de la Société de Médecine, dirigeait le dispensaire créé par le Père Delpuits. Et il préparait une *Physiologie chrétienne*, lorsqu'il mourut le 19 vendémiaire an 14 (11 octobre 1805), dans son logis de la rue d'Enfer (1), après quelques mois d'une maladie de langueur.

Ce fut un autre médecin, Laennec, qui lui succéda comme préfet de la Congrégation.

Maurice GENTY.

(1) Geoffroy de Grandmaison: « La Congrégation (1801-1830) », Paris, Plon, 1889.

(1) Archives départementales de la Seine.

PYRÉTHANE
Antinévralgique Puissant

GOUTTES — AMPOULES A 2 c3 — AMPOULES B 5 c3

Silicyl
*Médication
de BASE et de RÉGIME
des Etats Artérioscléreux*

COMPRIMES — AMPOULES 5 c3 intrav.

Les jeunes années de Velpeau

racontées par lui-même

En 1839, Trousseau avait conçu l'idée de faire la biographie de Bretonneau et de Velpeau. S'il ne mit jamais l'idée à exécution, les notes que Bretonneau lui adressa ont été publiées par Triaire (Bretonneau et ses correspondants, T. II, p. 276-277), et voici les pages qu'il reçut de Velpeau, pages restées jusqu'à ce jour inédites (1) :

Alfred-Armand-Louis-Marie, né le 18 mai 1795, à Brèches, petit hameau d'une dizaine de maisons, au milieu des landes et des bois, à 8 lieues de Tours, 3 lieues de Château-du-Loir et 9 de La Flèche. Dès ma plus tendre enfance, je manifestai beaucoup d'ardeur pour l'étude ; à cinq ans, je savais lire *la lettre moulée* ; j'étais enfant de chœur et répétiteur de *catéchisme*. Lors des grandes cérémonies, je répétai par cœur quelques évangiles et ma mémoire étonnait tout le monde. J'eus le malheur de perdre mon curé, le seul homme de la commune qui fut capable de signer son nom. Dès lors, plus de leçons, si bien qu'au bout d'un an, mes petits camarades de classe avaient complètement oublié leur savoir. De mon côté, ne possédant qu'un livre d'évangile (non pas celui de Touquet) et la vie de Jésus-Christ, étant obligé déjà de travailler avec mes parents, qui ne savaient pas lire eux-mêmes, je me trouvai fort embarrassé. Cependant, je tins bon ; je passai et repassai mes deux volumes. En essayant d'imiter le caractère d'imprimerie, je parvins à pouvoir écrire quelques mots. Six années passèrent ainsi. J'avais onze ans lorsque mon maître d'école, ivrogne nommé Baulon, allant de commune en commune pour 3 francs par mois, réunit, à Brèche six écoliers et voulut nous apprendre à griffonner et à lire ; mais j'en savais bien autant que lui. Il disparut bientôt, et voilà de nouveau mes études interrompues. Deux ans plus tard, nous eûmes enfin, à demeure dans le village, un homme capable de déchiffrer, en

épelant, quelques *contrats bien écrits* ; j'appris de lui les règles de l'arithmétique et à barbouiller du papier. Me voilà donc le plus savant du bourg. C'en est assez, me dit mon maître ; je n'ai plus rien à te montrer. Quoique livré aux travaux de la campagne avec ma mère, je dus commencer à aider mon père qui était maréchal, serrurier, taillandier, etc. ; comme on le consultait souvent pour des bestiaux malades, quelqu'un lui procura Saleysel, vieux traité d'hygiatrique ; ce fut une bonne fortune pour moi. Je lus cet ouvrage plus de cent fois. Il me vint mal à la jambe. On m'acheta l'ouvrage de M. FOUCET, la *Médecine des pauvres* ; je fis mille remèdes ; je fus consulter des charlatans : RAMAZZINI, LIEBAULT, LÉGER, me tombèrent sous la main ; je me guéris au bout de deux ans. Mes goûts pour l'étude avaient considérablement augmenté. Au lieu de manger à table, je saisissais ma part du repas et j'allais me renfermer dans un cabinet pour lire en mangeant ; ce qu'on appelle les veillées, je les passais à lire, ainsi que les dimanches et une partie de mes nuits ; car autrement, il fallait travailler pour vivre. En même temps, je faisais la médecine des hommes et des chevaux ; les *onguents* et les *eaux* que j'avais essayés sur moi réussirent sur beaucoup d'autres. Avec ma maison rustique, je *jardinais*, je *labourais*, je *cultivais* la terre enfin, à ma manière et j'acquis ainsi une assez grande réputation. Si le médecin était appelé dans les environs, les ordonnances m'étaient apportées et personne ne les exécutait sans que je les eusse approuvées. Je sentis toutefois que je ne savais rien ; j'étais sombre, mes parents en étaient attristés, quoique je fusse assez bon ouvrier. Un curé passant un jour par Brèches, me parla de prêtrise et me fit avoir une grammaire française. La grammaire, oui ; le sacerdoce, non. Je ne rêvais que médecine, j'en parlais toujours. Je composais moi-même mes remèdes ; je connaissais toutes les plantes du pays. On venait me chercher d'assez loin. Mais que devenir ? Point d'études, point d'argent ! l'aîné de 5 enfants, j'étais indispensable à la maison ; parler de quitter mon père, c'eut été lui porter le coup de la mort. Il avait besoin de mes bras et de ce qu'il appelait mes

(1) Archives de l'Académie de Médecine.

BIBLIOTHÈQUE

1. — Henri Weischinger, de l'Institut: **LE DIVORCE DE NAPOLEON.**
2. — Ernest Daudet: **Une vie d'Ambassadrice au siècle dernier: LA PRINCESSE DE LIEVEN.**
3. — Comte Fleurys: **LOUIS XV INTIME ET LES PETITES MAITRESSES.**
4. — Bernard de Lacombe: **LA VIE PRIVÉE DE TALLEYRAND.**

HISTORIQUE PLON

5. — Armand Baschet: **LE ROI CHEZ LA REINE. (Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.)**
6. — Paul Gautier: **MADAME DE STAEL ET NAPOLEON.**
7. — Lady Blennerhassett: **MARIE STUART (1542-1587).**
8. — Albert Dufourcq: **Avec Bonaparte en Italie et en Egypte: MÉMOIRES DU BARON DESVERNOIS.**
9. — K. Walliszewski: **LA RUSSIE AU TEMPS D'ELISABETH I^e, dernière des Romanov.**

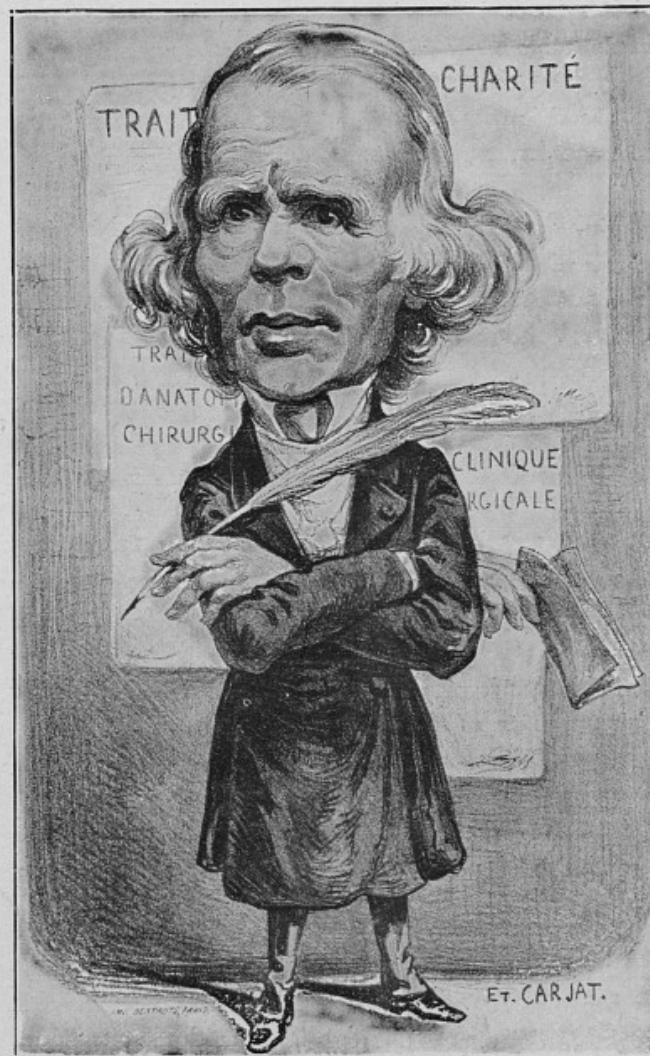
Chaque vol. in-16 de 320 pages, relié fers spéciaux, sous chemise avec 8 gravures hors texte.

15 FR.

talents. D'ailleurs, il n'était guère en état de faire pour moi la moindre dépense. Vingt ans arrivent; je fais la cour, on veut me marier. Un petit incident a décidé de mon sort autrement : je donnai à une folle de l'hellébore noir; des vomissements abondants eurent lieu. La folie ne céda point. On alla chercher le *grand* médecin qui, après avoir vu la malade, me manda près de lui. Non, jamais homme n'a tant souffert. J'étais sur des charbons ardents. Je me sentais coupable et n'avais pas la force de renoncer à ma médecine. Ce docteur, M. Bodin de Saint-Paterne, avait entendu parler de moi comme d'un jeune homme prudent et passionné pour l'étude. Il me reprit avec douceur et me montra les dangers auxquels je m'exposais. Dès lors, plus de sommeil, plus de repos. Un ancien noble, M. Ducan, qui avait toujours protégé ma famille, demeurait à une lieue de là. J'allai m'ouvrir à lui. Il me fit entrevoir la possibilité de devenir *officier de santé*, me promit d'en parler à mon père, de me tâter d'abord en me mettant sous la tutelle du précepteur de ses enfants. Une grammaire latine me fut accordée. En moins de quinze jours, j'avais fait de tels progrès que tous ces gens criaient au miracle. Le médecin m'interrogea, se mit de la partie. Avec le précepteur et ce Monsieur, ils firent quelques démarches et me conduisirent à Tours, en laissant mes pauvres parents dans la désolation, le

28 avril 1816. Je me logeai à 6 fr. par mois et me nourris avec un pain et un pot de fromage que m'envoyait ma mère chaque semaine. M. Gouraud me conduisit à l'hôpital où je trouvai quinze mauvais coquins plus disposés à se moquer de moi qu'à m'instruire. Je gardai le silence, me chargeai de presque tous les pansements et finis par être supporté. Libre de mon temps, je dévorai les livres. Pendant six semaines, j'allaï aux leçons d'un professeur du collège; mais je n'étais pas de caractère à suivre mot à mot son *De viris*. Un livre m'en indiquant un autre, je laissai tous les maîtres et me mis à étudier tout à la fois, le latin, le français, la géographie, l'histoire, l'anatomie, la physiologie et toutes les autres branches de la médecine. Au mois d'octobre, il y eut une révolution dans l'hôpital. M. Mignot fut chargé du service; presque tous les élèves sortirent; mon zèle avait été remarqué; on eut besoin de moi; je continuai de faire tous les pansements et je me chargeai, en outre, du service de la pharmacie. J'eus une chambre et ma pension dans l'hôpital moyennant 150 fr. par an. Au bout de 15 mois,

j'en savais autant que les autres, qui n'ont jamais connu et se sont toujours imaginé que j'avais fait des études médicales ailleurs. Le jury passe à Tours — je suis reçu officier de santé — on me permet de rester à l'hôpital sans payer — je vois M. Bretonneau. J'entre dans son



Portrait-charge de Velpeau

AGOCHOLINE

du Docteur ZIZINE

1 à 3 cuillerées à café de Granulé le matin à jeun

GASTROPANSEMENT

du Docteur ZIZINE

Un paquet le matin à jeun et au besoin le soir

service. Dès lors, je ne le quitte plus. Ses livres, ceux de M. Le Clerc, m'alimentent pendant quelque temps. J'apprends un peu de grec — liaison avec Cottereau — la diphtérite survient. — En 1818, je suis nommé 1^{er} élève avec 200 francs d'appointements. Je fais un peu de clientèle. Je rembourse les 300 fr. que M. Besnard m'avait prêtés pour ma réception d'officier de santé. Jalouxie du fils Miquel, qui finit par venir à Paris. Démêlés avec son père et l'Administration en 1819. Je sors de l'hôpital le 1^{er} avril 1820, avec 400 fr. dans ma poche et ayant pourtant osé dire que si je parvenais à toucher le pavé de Paris, on ne m'en ferait pas facilement sortir.

Je descends et me loge rue du Foin, Hôtel des Abeilles, à 9 fr. par mois. Ah ! mon cher ami, que de choses à voir, à entendre. Je m'arrange de manière à pouvoir suivre chaque matin l'Hôtel-Dieu, le Val-de-Grâce, la Charité, et parfois, l'Hôpital des enfants. Le voyage avait déjà enlevé 30 francs de mon magot. Comment faire ? J'achète du pain de munition, du fromage et je vis pour dix sous par jour. De sorte que je ne dépensai que 100 fr. dans l'espace de 4 mois. Au mois d'août, Cloquet me donne le service d'un absent à Saint-Louis. Bientôt on m'y loge, mais l'hiver approche; que devenir ? Je n'ai plus que 200 fr. ; l'idée de quitter Paris m'accable. M. Bretonneau s'en aperçoit et, de concert avec M. Mignot et M. Leclerc, il m'envoie dix louis. Ma fortune est faite; je suis plus heureux qu'un roi. Deux sœurs, à Saint-Louis, trouvent moyen de me nourrir; je prépare le cours de Cloquet, rencontre 8 élèves à diriger, qui me donnent chacun 40 fr. Je concours pour l'Ecole pratique et suis reçu. L'été suivant, je fais un cours de petite chirurgie, obtiens le prix d'anatomie et de physiologie à l'Ecole pratique. Au mois d'août, je suis nommé aide, par concours, avec Bouvier, Blandin et Amussat. Au mois de novembre, j'ai 20 élèves à faire disséquer tout l'hyver, à 60 fr. Je déjeune à 9 h. le matin, avant de sortir de l'hôpital, et j'y rentre le soir à 6 h. pour dîner. En 1822, cours de petite chirurgie et de bandages, anatomie descriptive et des régions; pour l'hyver, 45 élèves. 1823, cours d'accouchements. Je passe ma thèse au mois de mai. Depuis mon arrivée à l'Hôtel-Dieu, à la Charité, aux Enfants, à Saint-Louis, partout, la dothinenterie, le croup, les fluides, M. Bretonneau, l'Anglais, l'Italien. Voyage de six

semaines en Normandie. Agrégation — belle épreuve orale — argumentation et thèse passable — mauvaise composition écrite, parce que mon *index* droit m'empêche d'écrire vite et parce que je n'avais étudié le latin que pour mon usage particulier. Chef de clinique avec BOUGAU, ce qui, avec mes attaques contre Broussais, leur fait croire que je veux flatter Laennec et que je suis jésuite ! Depuis lors, cours d'anatomie, d'accouchements et d'opérations. En 1825, concours pour le protectorat — je dis mieux que Blandin, mais son opération est mieux que la mienne. Nous sommes jugés égaux. Son nom, celui de Bouvier et le mien soni mis dans une urne. Le sort amène le sien. Il le fait annoncer dans le *Constitution*. La Faculté casse le concours. Sur ces entrefaites, je perds ma mère; Bouvier n'en veut plus; Blandin reparaît seul. Il est nommé. Origine de nos discussions. En 1825, concours au Bureau central. Maingault, Pierry, Rochaux, Blandin, Gerdy et moi nous disputons la palme. Mais alors, ma réputation de jésuite était dans toute la force, je n'eus rien. Mes affaires avec l'Académie; je ne manque plus d'argent. Entretien de ma sœur, secours à mon père. 1826, j'établis un frère et une autre sœur. Mort de mon père. Education de mon jeune frère depuis 1825. Octobre 1827, mort de mon frère, je sors de la clinique de perfectionnement. 1828, concours du Bureau central — nommé à l'unanimité. — Rivaux : Berard, Bourgery, Mouchet, Double, Sue. Cours de pathologie chirurgicale. — Ecrits - 1820, sang. à la face interne des paupières. — 1824, *alba dolens* — œuf humain, thèse de concours. — 1825, moelle épinière, sur le cancer et l'altération des fluides. Anatomie chirurgicale. — 1826, sur la compression, compte rendu de l'hôpital, altération du sang, abcès tuberculeux et exaltation particulière à la suite de grandes opérations. — 1827, compte rendu : altération du sang, phlébite par les mercuriaux. — 1828, méthode citratique, zona, pemphigus, tokologie. — 1829, périctonite par les mercuriaux, phlébite, compression et altération du sang, faux travail et grossesse tardive. Enfin, médecine opératoire en projet.

Voilà, mon cher Trousseau, une partie de mes faits et gestes. Prenez là dedans ce que vous voudrez. Mais je vous en prie, rendez-moi ensuite cette paperasse. Mon cher ami, nous sommes bien jeunes encore pour que notre biographie puisse avoir quelque valeur.

Deux immenses succès :

MARIE-ANTOINETTE, par Stephan Zweig 30 fr.
BALZAC, par Curtius 30 fr.
 Éditions Bernard GRASSET

SOMNIFÈNE "ROCHE"

Le plus maniable des hypnotiques
 Liquide — A chacun sa dose



Vapeurs.

Pathologie pittoresque

Les deux planches que nous reproduisons ci-contre sont extraits de l'*Album comique*, publié chez Ambroise Tardieu en 1823 par Aubry, Chazal, Colin, Bellangé et Pigal. La première représente une jeune personne en proie à un accès de *Vapeurs*.

« Cette maladie des *vapeurs*, lit-on dans le texte qui accompagne la planche, n'est point guérissable. Elle a pourtant donné naissance à certains médecins de boudoirs qu'on rencontre emportés dans l'élégants wiskis. Rien de plus simple que leurs moyens : ils consistent dans la délicatesse de leur mise, la grâce de leur personne et la gentillesse de leur maintien. Ces Messieurs doivent savoir ce qu'on donne à l'Opéra Buffa ; rassurer leurs malades sur la grave question de la retraite de Martin et de Talma. Si quelque petit journal a fait un bon mot, on ne doit l'apprendre que de leur bouche. Parvenus à ce degré de savoir, il leur suffit de pouvoir ordonner quelques tasses de fleur de tilleul et répandre adroitement trois gouttes d'éther sur un morceau de

sucré. Leur réputation est faite. Un docteur de ce genre a été placé par le lithographe auprès de la jeune *vapreuse*, qu'il a représentée en proie à tous les désordres d'un violent accès. La bonne tante qui est assise près d'elle, attribue à des causes légères le mal dont sa nièce est attaquée ; elle lui fait apporter des garnitures de robes et des chapeaux, qu'une femme de chambre lui présente vainement. L'objet qu'elle désire est caché derrière la porte. Dans son accès, l'impudente va laisser échapper un nom cher à son cœur ; mais sa tante n'a point ignoré le pouvoir de l'amour, et elle usera du remède qui lui a réussi : elle mariera les jeunes gens ».

La seconde représente un malade en train d'expulser son ver solitaire. Il s'agit d'un riche marchand qui a présenté des nausées et a maigrir terriblement : « Les médecins consultés reconnaissent, au bout d'un an, quelle était la cause de son mal. Ce fut un coup de foudre pour la famille ; des torrents de larmes coulèrent de tous les yeux. Les médecins qui ne pleurent guère se mirent à agir, et les médicaments furent largement administrés au malade. Avec quelle anxiété toute la maison en attendait le résultat ! Un matin enfin, le marchand,

TRIDIGESTINE granulée DALLOZ

Dyspepsies par insuffisance sécrétatoire

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

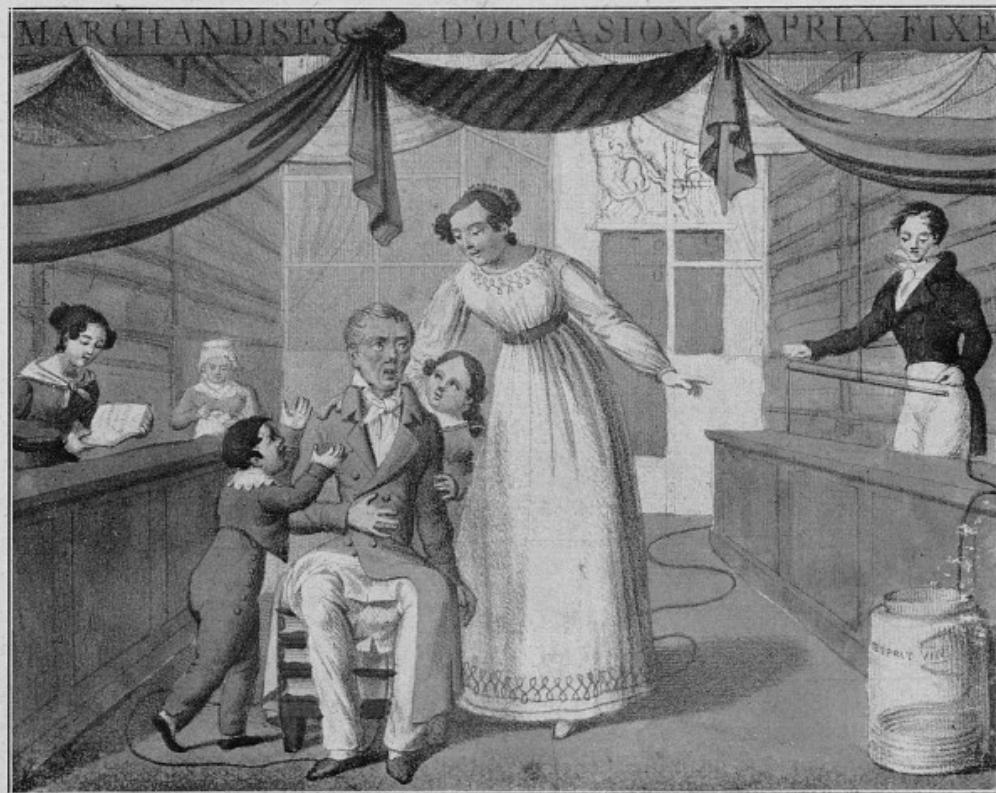
ANTALGOL granulé DALLOZ

Rhumatismes, Névralgies, Migraines

13, Boulevard de la Chapelle, PARIS (X^e)

qui se trouvait à son magasin, sent dans son intérieur un mouvement général semblable aux évolutions d'un corps d'armée. « Je crois que c'est lui ! c'est lui ! s'écrie-t-il ». Sa femme, ses enfants sont accourus à ce cri. On l'entoure, on le félicite. Mais ce brave homme, tout entier à ses craintes, n'a pas encore la force de sentir son bonheur; seulement, des mots entre-

coupés lui échappent : « Pourvu que j'en sois entièrement débarrassé ! Pourvu qu'il ne laisse pas d'arrière-garde ! Mon ami, dit-il à son premier commis, il faut voir combien nous en avons d'aunes; le docteur doit savoir combien la pièce en comporte ». Le Calicot docile cède au désir de son bourgeois et, d'une main attentive, mesure le monstre expulsé ».



Le ver solitaire.

TABLE DES MATIÈRES pour 1933

| | | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-----------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Acupuncture il y a cent ans | 80 | Médecine des femmes et des enfants chez les Egyptiens (G. Barraud) | 41 |
| Bichat et la société de l'Ecole de Médecine (Maurice Genty) | 17 | Médecin témoin de l'autopsie de Louis XVII | 56 |
| Bichat (Un biographe de). Régis Buisson (1774-1805). (Maurice Genty) | 89 | Napoléon (La maladie de). (Thooris) | 57 |
| Biologie (Les idées directrices de la). Lavoisier, Cuvier, Bichat (Laignel-Lavastine) | 25, 33 | Orfila (Lettre inédite d') | 56 |
| Briau (1810-1886). (Briau et M. Genty) | 44 | Pathologie pittoresque | 95 |
| Faculté de Cluj (Histoire de la). (Guiart) | 1 | Rougnon et l'angine de poitrine | 12 |
| Fondateurs profanes de l'archéologie préhistorique (Cathelin) | 49 | Savants oubliés ou méconnus des temps passés (Cathelin). Sénac (1693-1770). (P. Astruc) | 9, 73 |
| Fracastor. Son iconographie et le traité de la contagion. Grisolle (Manuscrit inédit de). (P. Astruc) | 47, 81 | Sénac et la transfusion du sang | 54 |
| Lerminier (Maurice Genty) | 20 | Tenon comme ophtalmologiste | 51 |
| Martiniquais (Un — professeur à la Faculté de Montpellier). (C. d'Eschavannes) | 13 | Velpeau (Les jeunes années de) | 92 |
| | | Vicq d'Azyr (Un inventaire du mobilier de). (Le Chevalier) | 84 |

PRODUITS DE RÉGIME
Heudebert
 Dyspepsie, Diabète, Obésité, Entrérite, Albuminurie
 DEMANDER LE CATALOGUE - 118, Faubourg St-Honoré PARIS

Soupe d'Heudebert
 Aliment de Choix
 LIVRET DU NOURRISSON - 118, Faubourg St-Honoré PARIS